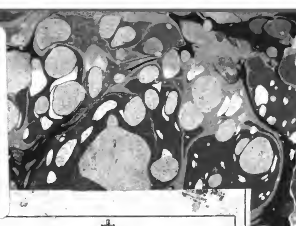
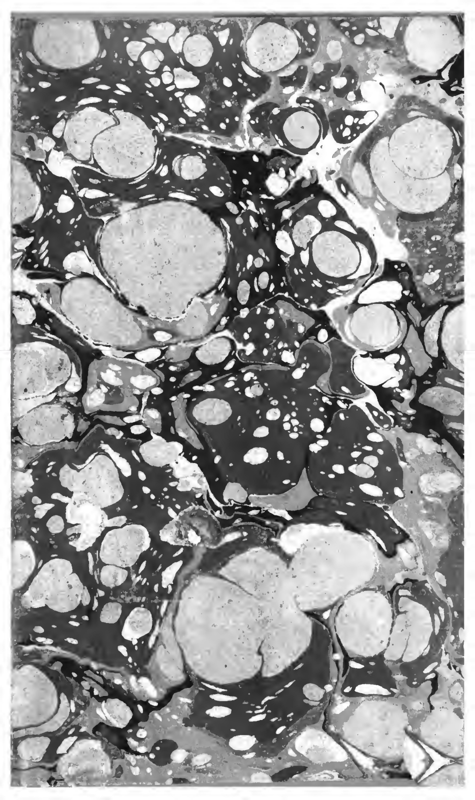


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
339
NAPOLI





762.VIII

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 3339

Digitized by Google

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

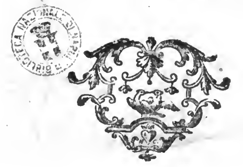
Digitized by Google

15062

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE;

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.





A PARIS;

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

On trouvera beaucoup de changemens dans ce Recueil d'Extraits, si l'on prend la peine de les comparer à ceux qui sont imprimés dans la Bibliothèque des Romans. *Les Rédacteurs de cette Collection ont souvent retranché des passages que je crois pouvoir conserver. Plus souvent encore leur amitié pour moi leur a fait joindre à ces Extraits des vers & des traits agréables, dont je ne dois point parer un Ouvrage que j'avoue ; & quoique les Extraits que je fais imprimer sous mes yeux doivent perdre beaucoup par ces retranchemens, je dois en faire le sacrifice ; je dois, en les laissant paroître sous ceux du Public, les donner tels que je les ai faits, tels qu'ils sont dans mes manuscrits*

Digitized by Google

que j'ai redemandés. On doit donc s'attendre à perdre beaucoup dans tous les Extraits compris dans ce Recueil, & sur-tout dans ceux qui précèdent le mois de Janvier 1779 : mais j'espère que le Public me saura gré de la candeur avec laquelle je fais cet aveu ; & j'aime mieux paroître plus foible & moins correct à ceux qui liront mes Extraits, que de mériter le reproche de les avoir embellis par le travail d'une autre main que la mienne.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LES ROMANS FRANÇOIS.

NOUS devons au ſavant Huet, Evêque d'Avranches, des recherches profondes ſur l'origine des Romans : perſonne en effet (s'il l'eût voulu) n'eût été plus capable que ce Prélat, de nous donner des notions lumineuſes & préciſes ſur cette origine. L'Auteur du beau Traité ſur la foibleſſe de l'entendement humain, pouvoit facilement porter le flambeau de la Philoſophie dans cette recherche ; mais, entraîné par l'eſprit qui régnoit alors, il prodigua les richeſſes de l'érudition dans un travail qu'un ſeul trait de lumière pouvoit éclairer.

Il ne paroît pas possible même que ce trait lui soit échappé, puisqu'il est l'ame du second Traité que je viens de citer : mais l'esprit des Scaliger & des Casaubon régnoit alors ; le savant Prélat se crut obligé de suivre leur marche tortueuse & pesante, en défrichant une route qu'un génie tel que le sien eût parcourue avec moins d'effort & plus de rapidité.

L'origine des Romans doit être presque de la même antiquité que le monde : elle est l'effet d'un foible inné dans l'esprit humain, & du penchant le plus doux que nous ayons reçu de la nature.

L'amour du merveilleux devint le tyran de l'esprit de l'homme, le même jour que l'enfant qu'on peint avec des aîles fut celui de son cœur. L'amour du merveilleux exalta son imagination, l'autre alluma ses desirs. Mille êtres fantastiques naquirent du premier, beaucoup de vertus & de vices naquirent du second.

Digitized by Google

Imaginer, aimer, furent de tous les tems les deux grands ressorts de l'existence morale de l'homme; c'est de la combinaison des mouvemens de ces deux grands ressorts, que naquirent presque toutes les idées, tous les sentimens qui nous affectent, & qui n'en sont que des modifications.

Tout dans la nature annonçoit le grand Oromase à l'intelligence de l'homme moral; mais l'amour du merveilleux corrompit bientôt la pureté du culte qu'il lui devoit, & l'égara dans l'idée qu'il osa s'en former, comme dans les attributs qu'il eut la témérité de croire devoir être de son essence.

Les passions, qui rendirent l'homme physique malheureux, influèrent sur sa moralité, lui firent imaginer un Arimane, & l'avilirent jusqu'à lui faire croire qu'il étoit également soumis au pouvoir de ce spectre qu'il s'étoit formé. De-là, les Peris & les Gines, les bonnes ou les

mauvaiſes Fées, les ſages bienfaiſans & les noirs enchanteurs. L'homme ſans énergie, chercha, trouva des excuſes à ſa foibleſſe dans un pouvoir ſurnaturel, par lequel il ſe croyoit entraîné; & mille preſtiges abſurdes obſcurcirent la lumière de la première ſociété dans les ſubdiviſions qui s'en formèrent.

Les Scythes, les Huns, les Pictes & juſqu'aux farouches Orcadiens, les Indiens, tous les Aſiatiques en général firent des Hymnes & des Romans; les Phéniciens & les habitans des bords du Nil en firent à leur tour. C'eſt du débris de ces premières fables que les Grecs compoſèrent leur Mythologie, leur Olympe & leur Achéron. Ils en firent de nouvelles fables, qui ſe reſſentirent de leurs mœurs plus douces & plus éclairées; leurs ables Miléſiennes préſentèrent des allégories auſſi ſublimes qu'agréables; elles plurent aux ſages qui s'en amusèrent; elles firent une plus forte impreſſion ſur

le peuple qui les adora. Les Romains, instruits par les Grecs, adoptèrent la plus grande partie de ces fables utiles à leurs premiers législateurs; & c'est du débris général de tout ce qui les avoient précédé, que les peuples de l'intérieur de l'Europe apprirent à chanter & célébrer les prestiges, l'amour & la terreur.

Les Maures devenus puissans en Europe, avoient été instruits par les Asiatiques; les Provençaux par les Grecs; les anciens Bretons le furent plus anciennement encore par les Poësies Danoises, & par celles des Scaldes & d'Ossian.

La langue celtique & la langue latine étoient les plus familières en Europe dans les huit premiers siècles; elles se confondirent bientôt ensemble. Le peuple commence, pour sa commodité, la première fabrique d'un jargon; bientôt les gens éclairés se trouvent forcés d'en

apprendre l'usage ; ils finissent par l'adopter & le polir.

Les Italiens & les Provençaux furent les premiers à se former un jargon composé de ces deux langues-mères. Le latin domina dans celui des Italiens ; la langue celtique domina de même dans le jargon provençal : mais cette langue étoit déja très-enrichie & très-adoucie par la langue grecque, devenue familière en Provence, & par son commerce avec la Grèce, & par la colonie Phocéenne fondatrice de Marseille (1).

Les Espagnols voisins de l'Italie & de la Provence, adoptèrent ces nouveaux

(1) Feu mon père, homme très-savant, a vérifié que les vignerons des environs de Marseille chantent encore, en travaillant, quelques fragmens des odes de Pindare sur les vendanges ; il les reconnut après avoir mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chanter à vingt vignerons différens : aucun d'eux n'entendoit ce qu'il chantoit ; & ces fragmens, dont les mots corrompus ne pouvoient être reconnus qu'avec peine, s'étoient conservés de génération en génération par une tradition orale.

jargons, & s'en formèrent un, composé de tous les deux, dans lequel ils mêlèrent plusieurs mots de la langue celtique qu'ils tenoient des Goths, & plusieurs articles & noms propres qu'ils tenoient des Arabes.

Nous autres Francs, ou Gaulois, nous donnons par excellence le nom de Troubadours ou Trouvères aux anciens Auteurs Provençaux. Nous le devons en effet, puisque c'est d'eux que nous tenons la langue romance & le fondement de la littérature françoise. Mais les Espagnols & les Italiens ont le même droit que les Provençaux au nom de Trouvères, puisqu'ils ont trouvé les moyens de se former un nouveau langage, dans lequel ils ont écrit des chroniques & des contes versifiés & rimés.

C'est du résultat de ces trois différens jargons, que les François ont formé celui qui, dans son origine, porta le nom de Roman; & tous les quatre ensemble

ſont un compoſé des quatre langues-mères, celtique, ſcythe, grecque & latine, & même de quelques mots étruſques.

Cette nouvelle langue romance reſta pendant pluſieurs ſiècles ſi pauvre, ſi dure à l'oreille, qu'aucun Poëte, aucun Chroniqueur, aucun Conteur François n'oſa s'en ſervir avant le règne de Philippe-Auguſte. Tous les anciens Romans de la Table-Ronde, tirés par les Bretons des anciennes & fabuleuſes chroniques de Melchin & de Telezin, furent écrits en latin par Ruſticien de Puiſe. Le malheureux Abailard, Héloïſe plus malheureuſe peut-être encore que lui, n'osèrent ſe ſervir, ſous Louis le Gros & Louis le Jeune, d'un idiome encore trop barbare & trop peu ſonore (1): ce ne fut

(1) L'éloquent ſaint Bernard, dans ſes derniers ſermons, ne s'en ſervit même que pour ſe faire entendre de la multiplicité des gens du peuple qui ſe ſoumirent à ſa règle.

que sous Philippe-Auguste que l'on commença d'écrire les chroniques & quelques ouvrages d'agrément en langue romance ; c'est à ce tems que nous devons la première traduction de Lancelot du Lac, de Tristan de Léonois, de Perceval le Galois, & de plusieurs autres Romans faits à l'imitation des chroniques Bretonnes de la conquête du saint Gréal.

J'ose donc assurer que notre Littérature Françoise ne peut remonter plus haut que le douzième siècle ; & jusqu'à la fin nous n'avons aucun ouvrage digne de quelque estime, écrit dans l'idiome que nous parlons aujourd'hui. Les Provençaux ne peuvent être comptés au nombre des Auteurs François : non-seulement leur idiome n'étoit pas le même ; mais alors la Provence étoit un Etat séparé, qui ne faisoit pas corps avec la France ; & les anciens Troubadours Provençaux ont été pour nous, ce que les Grecs & les Latins avoient été pour eux.

Les Romans François, dont le nom eſt tiré du premier jargon dans lequel ils furent écrits, ne peuvent donc remonter plus haut que le douzième ſiècle, & l'on voit même que pluſieurs des premiers ouvrages écrits en langue romance, ne furent que des traductions: mais bientôt le génie national ſe développa; nos voiſins perdirent l'avantage qu'ils avoient ſur nous; & deux ſiècles n'étoient pas encore écoulés lorſque ces mêmes voiſins, que nous avions imités, nous imitèrent à leur tour.

Je crois donc qu'on peut diſtinguer trois époques marquées pour les anciens Romans François; l'une depuis le règne de Louis le Gros, juſqu'à ſaint Louis & Philippe le Bel; la ſeconde ne contient que la fin du règne de Charles V, & le règne malheureux de Charles VI; la troiſième, depuis le commencement de celui de Charles VIII, juſqu'à la fin de celui de Henri II.

Les Romans poſtérieurs à ces trois époques, doivent être compris dans le fonds de notre littérature moderne : il n'a plus été permis d'écrire ſans énergie, & ſans une correction graduée de règne en règne, depuis que Montagne, Jacques Amyot, ont perfectionné l'art de parler leur langue, & de la rendre plus expreſſive & plus élégante.

La première époque contient tous les Romans de la Table-Ronde, les premiers tomes de l'Amadis de Gaule, quelques Romans Eſpagnols, & la continuation d'une infinité de chanſons, de tençons, de contes & de fabliaux provençaux. C'eſt aux premiers progrès de la Littérature Françoiſe ſous Philippe-Auguſte, que nous devons le commencement du Roman de la Roſe par Guillaume de Loris, la charmante farce de l'Avocat Pathelin, & pluſieurs autres Romans très-naïfs & très-ingénieux qui ne ſont jamais parvenus entiers juſqu'à nous.

Les exploits de Bertrand du Guefclin, d'Olivier de Cliffon, & de plufieurs autres chefs illuftres de compagnies d'aventuriers, renouvelèrent fur la fin du règne de Charles V, & pendant celui de Charles VI, l'ancien efprit de la Chevalerie Françoife qui s'étoit amorti, prefque éteint même depuis les dernières Croifades. Les Romanciers François fe réveillèrent alors; mais ils avoient perdu le fil qui pouvoit les conduire. Les exemples leur manquoient; il n'exiftoit point d'Auteurs contemporains qu'ils puffent imiter; ils furent obligés de recourir aux Romans de la première époque. L'impreffion n'étoit point inventée alors, & n'avoit pu multiplier les exemplaires de ces anciens Romans qui n'exiftoient qu'en manufcrits; & ces manufcrits furent pillés, tronqués par les Auteurs de la feconde époque, qui, dans la crainte que ces anciens manufcrits ne décélaffent leur plagiat, eurent grand

ſoin d'en anéantir les reſtes : on reconnoît ſouvent deux tons, deux marches différentes dans les Romans de cette ſeconde époque, & la fin ne répond pas au commencement.

Comme ces Auteurs du quatorzième ſiècle n'oſoient plus ſe porter aux tems reculés de Pharamond, d'Artus, de Merlin & de la Table-Ronde, ils ſe fixèrent ſur le long & glorieux règne de Charlemagne. Tous les Romans de cette ſeconde époque, tels qu'Ogier le Danois, Guérin de Montglave, Huon de Bordeaux & beaucoup d'autres, ont tous quelque trait d'affinité particulière avec le règne du grand Charles. Peu de génie, beaucoup de féerie, d'enchantemens & de faux merveilleux, caractériſent les Romans de cette ſeconde époque.

Les règnes de Charles VII & de Louis XI achevèrent d'éteindre le peu de goût & d'émulation qui reſtoit en France pour les ouvrages d'agrément : le

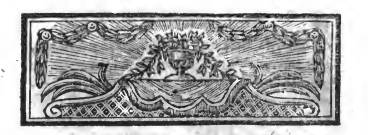
brave & chevaleureux Charles VIII les ranima. Ce Prince, quoique d'une complexion foible & d'une petite ftature, avoit l'émulation de reffembler à Charlemagne, & fit les plus grands efforts pour l'imiter. Il porta comme lui la guerre en Italie; il la fubjugua, revint couvert de lauriers, de la conquête du royaume de Naples; il en fit hommage à la plus belle & la plus fpirituelle Princeffe de l'Europe; & les Auteurs de ce tems fortirent de l'engourdiffement où depuis long-tems ils languiffoient. Mais Charles VIII, Anne de Bretagne, méritoient d'être plus dignement célébrés, qu'ils ne le furent par les Auteurs contemporains. Ces derniers avoient autant dégénéré des Auteurs de la feconde époque, que ceux du quatorzième fiècle s'étoient montrés inférieurs à ceux du douzième : non-feulement ils osèrent recourir aux débris négligés par ceux qui les précédoient; mais ils osèrent même s'approprier

s'approprier plusieurs de leurs ouvrages qui n'étoient pas encore imprimés; ils y firent quelques changemens, & chargèrent leur fin, & la prolongèrent par d'ennuyeux épisodes, tels que ceux qu'on trouve dans Hûon de Bordeaux: la méthode n'étoit point encore connue, & le goût n'étoit pas encore né.

La décadence de ce genre de littérature ne s'étoit pas fait sentir de même en Espagne & en Italie; les Espagnols & les Portugais s'étoient emparés de l'Amadis de Gaule, & l'avoient continué. Le Dante & Pétrarque avoient soutenu l'honneur des Muses Italiennes; Bocace & quelques Italiens avoient imité les meilleurs Conteurs Provençaux; & dans le tems où, sous François I même, nous n'avions encore que quelques Traducteurs, le Boyardo, le Berni, le Sannazar, le Tasse & l'Arioste, régnoient avec justice sur l'empire de la littérature agréable.

Je n'ai point osé porter mon examen

ſur les Romans François parus depuis François I, & nul des Extraits de ce Recueil ne paſſe les bornes que je me ſuis preſcrites. Je laiſſe à de plus grands maîtres que moi la diſcuſſion & l'agrément d'extraire les Romans du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècles ; je me reſtreins à ceux qui nous rappellent les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Je ſuis d'autant plus encouragé dans ce travail, que je jouis du bonheur de voir que je n'écris point en vain. Nos anciens Paladins trouvent aujourd'hui des imitateurs ; il eût été bien facile à l'Arioſte de ſe choiſir des héros dans cette jeuneſſe illuſtre & brillante, toujours prête à voler au-delà des mers. La Fayette, le jeune Noailles valent bien l'Aquilant le Noir & Griffon le Blanc ; & les Dillons, dont les oncles nous ont trop ſouvent coûté des larmes, ſont encore plus intéreſſans pour nous, que les aimables & braves Anglois Aſtolphe & Zerbin.



CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

TRISTAN DE LÉONOIS, FILS DE MÉLIADUS.

Ce Roman, qui est certainement de la plus haute antiquité, fut écrit en prose latine, entre 1110 & 1120, par Rusticien de Puise, sous le règne de Louis-le-Gros. Il est assez vraisemblable que ce ne fut pas cependant pour ce Monarque que Rusticien tira ce Roman & celui de Lancelot du Lac, des Chroniques du saint Gréal &

de celles de Melkin & Telesin, Auteurs Bretons, très-antérieurs à Rusticien; & ce fut sans doute pour Henri I, petit-fils de Guillaume le Conquérant, que l'Auteur le composa dans la Cour brillante que ce Prince tenoit en Normandie: nous savons par d'autres Ouvrages, que ce Roman fut traduit quelques années après en langue romance, qui commençoit à se polir & à s'adoucir, par Luce du Gua, Chevalier Anglois, Seigneur en partie de Salisbury, & parent du Roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros étoit un Prince aussi aimable par ses mœurs, qu'il étoit brave & loyal; il avoit épousé en 1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, Comte de Savoie & de Mauriène. Cette Princesse, également belle & spirituelle, étoit adorée dans sa Cour; & quoique Louis & Henri eussent souvent les armes à la main l'un contre l'autre, les Auteurs contemporains les célébroient également. Non-seulement Louis avoit à combattre un ennemi redoutable dans le Roi d'Angleterre; mais il eut de longues guerres à soutenir contre ses grands Vassaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence assez violente pour aller jusqu'à l'enthousiasme: elles sont fécondes en actes héroïques, mais souvent coupables; & jamais la Chevalerie ne brilla d'un

plus grand éclat que ſous le règne de ce Prince. Ce même eſprit ſe ſoutint ſous Louis le Jeune ſon fils; & non-ſeulement la Chevalerie ſe conſerva dans toute ſa ſplendeur, mais les belles-lettres commencèrent à polir ſes mœurs en renaiſſant en France, où on apprit bientôt à connoître & à imiter l'éloquence grecque & romaine. Le gout même parut naître alors dans une nation ſi propre à l'épurer; les ſermons de ſaint Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçoit; ſon élocution le fut également de ſa haute naiſſance. Abélard & la tendre Héloïſe trouvèrent dans leur cœur & dans un amour malheureux l'eſpèce d'éloquence qui, dans tous les tems, conſerve la puiſſance de plaire, & de toucher les ames ſenſibles. Le goût national ſe développa: & c'eſt à l'époque de ces deux règnes que nous devons les Romans qui, avec plus de graces & de naïveté, nous peignent encore ſous leurs vieux atours les mœurs des Cours & celles de la Chevalerie.

Le Roman de Triſtan & celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naiſſance; leur touche eſt forte, les ſentimens en ſont élevés, les héros ſont auſſi galans qu'ils ſont braves. Les héroïnes ſont charmantes: nous n'oſons trop réfléchir ſur leurs aventures; mais leurs foibleſſes ſont ſoutenues par un ſi grand

caractère de courage, d'amour & de constance ; le bon Rusticien a si bien l'art de leur prêter des excuses recevables, qu'il faudroit être bien févère pour les leur reprocher.

La fidelle Brangien dans Tristan, est le plus parfait modèle des amies : on s'attendrira pour elle en voyant jusqu'à quel point elle porte l'héroïsme pour servir la belle Yseult. Personne ne sera tenté de plaindre le Roi Marc, & peut-être même quelques Lecteurs s'intéresseront-ils au sort du brave Tristan & de la charmante Yseult, en lisant l'histoire de leurs amours & de leurs malheurs.

L'AUTEUR du Roman de Tristan remonte, ainsi que celui du saint Gréal, jusqu'au tems de Joseph d'Arimathie, ce Saint du nouveau Testament qui eut l'honneur d'ensevelir le corps de Jésus-Christ. Suivant une tradition (absurde & fabuleuse) ce Saint passa les mers, & vint jusqu'à la Grande-Bretagne pour convertir à la Religion Chrétienne le Peuple Breton. Il laissa la garde du saint Gréal, qui étoit la coupe qui servit à Notre Seigneur le jour de la Cène avec ses Disciples, & qu'il avoit conservé comme un trésor inestimable ; il laissa, disons-nous, ce trésor à la garde de son frère Bron.

Bron avoit douze enfans. L'aîné se dévoue à la garde du saint Gréal, & pour cela, *garde chièrement sa fleur de virginité.* Les onze suivans sont destinés au mariage. Dix d'entr'eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle & de leur père ; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, & prendre femme à sa volonté. *Ors t'en souviegne*, lui dit Joseph, *mais je doute que tu ne t'en repentes à la fin.*

Sadoc part ; il arrive sur les bords de la mer. Une tempête affreuse venoit de couvrir le rivage de débris & de gens noyés. Il apperçoit une jeune personne qui tient un mât, & lutte encore contre la mort. Elle est belle & richement vêtue. Sadoc la sauve, la prend entre ses bras, la porte chez un de ses frères ; il se trouve qu'elle est fille du Roi de Babylone, & destinée au fils du Roi de Perse. Elle se nomme Chelinde. Cette belle & douce Chelinde, destinée à changer souvent de maris, est sur le champ épousée par Sadoc.

Un de ses beaux-frères en devient amoureux ; il saisit le tems que Sadoc est à la chasse ; il réussit à attirer Chelinde dans sa chambre, *&, voulsît ou non*, dit le conte, *il en fist à sa volonté.* Sadoc revient de la chasse, blessé par un sanglier ; Chelinde *mène un grand deuil*,

Sadoc croit d'abord que c'est de sa blessure qu'elle pleure ; mais Chelinde, un jour que Sadoc est endormi, se plaint tout haut de *l'oultraige que Nabuzardan, faulx traistre*, lui a fait. Sadoc l'entend ; il se lève, court à ses armes, tue son frère, enlève sa femme, & se remet en mer avec elle.

Ni la fille du Roi de Babylone, ni le neveu de Joseph d'Arimathie, ne sont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève; le vaisseau tourmenté par les vagues, est prêt à s'abymer; un vieil homme se lève, & dit aux mariniers que Dieu leur envoie cet orage *pour le grief péché de quelqu'un qui est céans. Un sortisseur se leve adoncq*, & dit : *Je saurai bien s'il y est. Lors jeta ses sorts & charmes, & chut le sort sur Sadoc.* Sadoc, qui venoit de tuer son frère, n'eut pas le mot à dire ; il convint qu'il l'avoit bien *desservi* (mérité) ; il leur recommande sa femme, leur apprend qu'elle est fille du Roi de Babylone, & se laisse jeter dans la mer.

La tempête s'appaise, la nef aborde dans le royaume de Cornouailles. Thanor, Roi de cette contrée, va visiter la nef; trouve Chelinde en pleurs, désespérée de la mort de Sadoc, grosse, & de plus chrétienne. Ce dernier article est le seul qui lui déplaît. Mais espérant la

ramener à la loi payenne, il épouse tout de suite la belle Chelinde, (qui promise antérieurement au fils du Roi de Perse, commence à ressembler beaucoup à la fiancée du Roi de Garbe, & paroît supporter ses malheurs avec la même grandeur d'ame.) Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le Roi de Cornouailles *nourrit & adoube comme s'il étoit le sien.* Mais il fait un très-mauvais rêve, & mande vîte un Philosophe. Or les Philosophes de ce tems-là expliquoient très-bien les rêves, & en faisoient quelquefois eux-mêmes. Celui ci fait grand'peur au Roi Thanor de l'enfant qu'il élève, & qui paroît destiné à lui ôter la vie. Thanor l'envoie exposer dans une forêt ; mais une Dame l'apperçoit, le trouve beau, l'emporte ; & dans la suite ce même enfant, sous le nom d'Apollo l'aventureux, devient un preux Chevalier.

L'Auteur retourne à Sadoc qui avoit été jeté à la mer. Il le fait sauver sur une roche, où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence, & dont il partage l'abstinence pendant trois ans.

Ce tems n'est pas perdu pour la belle Chelinde qui reste bonne chrétienne, & se soumet à voir naître un second fils d'elle & du Roi Thanor. Mais hélas ! elle est bien loin d'être à la fin

de ses malheurs. Une aventure amène chez elle Pellias, Roi de Léonois. Pellias la trouve charmante, & va bien finement se cacher la nuit dans sa chambre. Le Roi Thanor y arrive avec son Chambellan, *homme gaillard & bon gabeur* (1), avec lequel il s'amusoit à causer pendant la nuit. Thanor se met au lit. Le Chambellan va prendre l'air à la fenêtre ; mais le méchant Pellias le prend par les jambes, le jette par-dessus le balcon ; il tombe dans une rivière, & se noie. Le Roi Thanor se lève, court au bruit, regarde en bas ; Pellias lui fait faire le même saut, & sur le champ la bonne Chelinde est épousée pour la quatrième fois. Pellias, en causant avec elle, lui prend son anneau, & s'en retourne dans son royaume avec cette belle Chelinde.

Thanor jeté par la fenêtre, & tombé dans la rivière, est sauvé par des pêcheurs : mais deux Chevaliers de la suite de Pellias l'arrêtent, & le mènent dans les prisons de Léonois.

Pellades, frère du Roi Thanor, consulte son

(1) *Gaber*, en vieux langage, signifie plaisanter, rire, se moquer; mais il est si expressif, que le françois moderne ne peut le rendre que très-difficilement. Le mot *persifler*, inventé de nos jours, est peut-être celui qui en approche le plus.

Philosophe, qui lui conseille d'envoyer chercher un homme qu'on trouvera sur une roche élevée au milieu de la mer; cet homme est Sadoc, bien maigre, bien pénitent, & bien ennuyé de mourir de faim avec l'hermite. On l'emmène à Pellades, qui lui propose d'accuser Pellias, Roi de Léonois, de haute trahison devant *Maroveus*, Roi de Gaule, auquel les Rois de Léonois & de Cornouailles payoient le tribut de cent jeunes filles, de cent jeunes garçons, & de cent Chevaliers (1).

Ce *Maroveus* pourroit bien être *Mérovée*, un de nos premiers Rois, dont le nom se trouve ainsi latinisé & altéré. Sadoc appelle le Roi Pellias, qui accepte le défi. Ils donnent de part & d'autre leur gage de bataille. Le combat est si long & si cruel, qu'ils sont couverts de blessures & forcés à se reposer: ils parlementent ensemble; & Pellias qui sent bien qu'il a eu quelques torts avec le Roi Thanor, en le jetant par la fenêtre & en séduisant sa femme, prend le bon parti de s'accommoder avec ce Prince, lui rend la belle Chelinde, & le bon mari la reçoit avec transport. Il la ramène en Cor-

(1) Ces sortes de tributs étoient fort connus alors; l'usage en venoit du Nord. Odin en imposoit de semblables aux pays qu'il avoit conquis.

nouailes avec Sadoc, & ces deux époux de premières noces ne se reconnoissent pas. Cependant le Roi ne tarde pas d'avoir quelques soupçons; il consulte encore son Philosophe qui les confirme; & le pauvre Sadoc est sur le champ chassé de la Cour & du Royaume.

Sadoc court de nouveau les champs & les forêts, plus malheureux que jamais: on le prend pour un assassin; on l'expose sur un perron où l'on faisoit mourir les criminels. Il est délivré par le même Roi Pellias, avec lequel il s'est battu. Pellias lui confie son amour pour Chelinde; lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ses faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juste & de plus honnête, que de servir son bon ami Pellias qui vient de lui sauver la vie. Il part avec deux Chevaliers pour le royaume de Cornouailles; il s'embusque dans une forêt. Il fait vider les arçons au Roi Thanor qu'il blesse; il lui enlève la belle Chelinde, & la ramène bien fidèlement au Roi Pellias, qui l'épouse encore tout de suite; car le sort de la pauvre Chelinde étoit d'éprouver souvent la même aventure.

Cependant le paisible témoin de tous les mariages de Chelinde se disoit quelquefois à part lui, que ce pourroit bien être sa femme; & il ne le disoit point sans sentir renaître ses premiers

desirs. Il tournoit autour d'elle d'un air inquiet; *tant que Chelinde en fut en émoy, & se print à dire que certes celui-ci c'étoit Sadoc, son Baron. Ils se reconnurent, s'entrefestoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend son parti, court au Roi Pellias, & *lui requiert un don.* Pellias le lui *octroye* sur le champ, *comme à un homme à qui riens n'avoit mie à refuser.*

Ce don, c'étoit la restitution de sa femme Chelinde. Les lois de la Chevalerie ne permettoient pas à Pellias de se refuser au don qu'il avoit octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle, & va courir le pays.

Un mauvais plaisant de géant, & *outre plus très-félon de sa nature*, arrête Sadoc & Chelinde, & menace de tuer l'un & de violer l'autre, si Sadoc ne devine *sa devinaille.* Cette devinaille du géant est si révoltante, que nous n'osons la rapporter; Sadoc qui la devine, découvre que le géant est inceftueux & parricide.

Cependant le géant, selon sa coutume, retint Sadoc auprès de lui, comme *le plus prude homme qu'adonques il eût connu*, jusqu'à ce qu'il arrivât chez lui *plus prude homme encore qu'il n'étoit*, & il le traita très-honorablement. Arrive le Roi Pellias au château du géant; il soupiroit, & mouroit de regret de n'être plus l'époux momentané de la belle Chelinde. Sadoc tremble

Digitized by Google

qu'il ne la lui raviſſe de nouveau ; mais le géant propoſe vîte à Pellias deux devinailles tout auſſi vilaines que la première, & que ce Prince explique en le couvrant d'une nouvelle honte. Le géant, quoique déteſtable dans ſes penchans, étoit aſſez bon homme pour ceux qui faiſoient & devinoient des énigmes : enchanté de la brillante ſagacité de Pellias, il le trouve encore plus prude homme que Sadoc, renvoie Sadoc & auſſi Chelinde ; & l'un & l'autre courent enſemble à de nouvelles aventures.

Pendant ce tems, Apollo l'aventureux, ce légitime & premier fruit des amours de Sadoc & de Chelinde, étoit devenu grand & vigoureux ; il avoit reçu l'Ordre de Chevalerie, *& chevaulchoit querant aventures & tournois.* Il arrive au manoir du géant aux énigmes, qui, ſur le champ, lui en propoſe une très-difficile, & qui recèle encore un des vilains actes de ſa vie. Apollo la devine ſans héſiter, le traite comme un coquin, & lui propoſe une devinaille à ſon tour. Le géant reſte comme un benêt, ne devine rien ; &, ſelon la loi du traité, Apollo le pourfend, & délivre le Roi Pellias.

Ce Roi de Léonois, de retour, veut faire la guerre au Roi de Cornouailles : le Roi de Gaule, Childéric, comme Seigneur ſuzerain de tous les deux, veut en vain s'y oppoſer ; l'im-

prudent Pellias perd à-la-fois l'eſpérance d'épouſer encore Chelinde, une grande bataille, & la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : ſon tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres; il s'y rencontre avec le Roi Thanor; il ſe bat de bon cœur, bleſſe le Roi d'un coup de lance, & pourſuit ſon chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux ſon fils, né chez le Roi Thanor, & portant les mêmes armes que ce Roi. Il croit ſon ennemi reſſuſcité; il attaque avec fureur le Chevalier inconnu; & Apollo, qui ne ſait pas qu'il eſt ſon père, le combat & le tue. Luces, fils du Roi Pellias, arrive ſur le champ de bataille, inſtruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre; &, voyant de loin revenir le Roi Thanor, Luces court l'attaquer; mais Thanor le bleſſe à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux & déſeſpéré d'avoir tué ſon père, & de la bleſſure mortelle de ſon ami Luces, attaque le Roi Thanor, le tue, & accomplit la prédiction du Philoſophe.

Cependant Luces, en mourant, l'avoit fait proclamer Roi de Léonois. Il y régnoit paiſiblement, il étoit aimé, & ſes ſujets le preſſoient

de leur donner une Reine ; Apollo, ne pouvant plus s'y refuser, fit assembler dans sa Cour les plus belles personnes de son royaume, & ne voulut pas même que les jeunes veuves fussent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde sa mère, cette veuve de tant de maris, se trouvoit être encore la plus belle de tout le royaume de Léonois. Apollo la trouva telle ; la nature fut muette, le desir parla, & le nouvel Œdipe la choisit pour épouse. Chelinde ignorant qu'il étoit son fils, & le trouvant aimable, se soumit à sa destinée ; & les deux nouveaux époux, dit le Roman, *dormirent & jeurent moult privement ensemble*. Mais l'imagination délicate de l'Auteur ne laisse pas longtems une telle *forfaiture* impunie. Il arrive bientôt en Léonois *un vieil homme moult gravè en ses dits*, qu'on prend cependant pour être *hors du sens*. Le vieil homme est accusé d'un meurtre ; on le saisit, on l'amène en présence de Chelinde & d'Apollo, qui lui demande son nom. *A tant le vieil homme se seigne, & dit au Roy qu'il a nom Augustin, & qu'il a bien mal peur, en se voyant ainsi entre le loup & la louve*. Le Roi lui demande l'explication de cette énigme : saint Augustin, (car c'étoit bien réellement saint Augustin, l'Apôtre de l'Angleterre) leur découvre toute l'horreur de leur mariage & la naissance

naissance d'Apollo. Le Roi paroît ébranlé; mais la Reine est indignée & se refuse à le croire. Quelques flatteurs, car dans ce tems-là les courtisans flattoient encore, quelques flatteurs disent que *le vieil homme est faulx, traistre, mensongier, & que ardre le fault....* On allume un bûcher, on y mène le Saint, on l'y jette mais une douce rosée éteint sur le champ les flammes, enveloppe & parfume l'aimé de Dieu, tandis que *fouldres & carraux du ciel choient sur la Reine, qui est arse & réduite en cendre au même instant*. Ce miracle & les prédications du Saint persuadent Apollo & ses Barons *à se faire chrétiéner ores, avec toute sa gent & ses sujets.*

Le Roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux Dieux, attaque, de dépit, le Roi de Léonois. Il est bien battu, reconnoît ses erreurs, se fait aussi chrétienner par le Saint; & réuni pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux Rois épousent les deux sœurs, filles d'un *hault Baron de leur lignage.*

Et sachez que à ce terme que Cornouailles fut tournée à la loi chrétienne par saint Augustin, fut convertie Hirlande à la loi chrétienne aussi, par Joseph d'Arimathie, que Notre Seigneur envoya en Bretagne la Grand', pour la terre susdite peupler de bonne gent.

Les deux sœurs, épousées par les Rois de

Cornouailles & de Léonois, étoient égales en beauté : mais leurs penchans mettoient entr'elles beaucoup de différence. Le Roi de Cornouailles eut la plus jeune, qui étoit *moult malicieuse, savoit assez de negromance, & avoit à nom Goyne: & l'autre que eut le Roy de Léonois, avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt-cinq ans, elle commença à aimer par amours un Chevalier de son hôtel.* Le pauvre Roi de Cornouailles s'en apperçut, mais il adoroit la belle Goyne; il se contenta de l'enfermer dans une tour, & tous les soirs il venoit passer la nuit avec elle. Goyne (dont le nom paroît avoir passé en surnom) s'ennuya de cette retraite, & dit à son mari : *Certes si je n'en avois onques volonté eue, si m'en avez-vous mise en maulvaise pensée, & ne ouistes-vous onques dire que nul ne peut femme garder, contre que elle veuille? Saichiez que puisque je vouldrois, vous me garderiez mauxvailsement.* Le Roi de Cornouailles ne se rend pas à cette vérité, il tient toujours la jolie Reine enfermée. On devine aisément qu'elle s'évertue, & qu'elle réussit à faire éprouver à son mari le sort auquel il doit s'attendre. Il surprend une nuit sa femme descendant de la tour, au moyen d'un cable noué; & a l'imprudence d'appeler toute sa Cour à témoin du tour que Goyne lui joue. Elle est ce-

pendant si jolie, qu'il ne peut se résoudre à *la mettre à mort*. Une autre nuit il la surprend encore au moment où elle est prête à se servir de son échelle de corde; il la menace de lui couper la tête, si elle ne lui donne le moyen de surprendre son séducteur. Goyne lui persuade de prendre ses habits de femme, & de descendre de la tour sous ce déguisement propre à tromper son amant. Le pauvre Roi de Cornouailles la croit, prend & cache son épée sous ses habits, se hasarde sur le cable, que la coquine de Goyne détache aussi-tôt du créneau : son mari tombe, se casse le cou; elle ouvre une porte secrète; elle joint son amant, sort du royaume, & va courir le monde avec lui.

Cet événement donne de l'inquiétude à son beau-frère Apollo, qui craint que la belle Gloriande ne tienne un peu des mœurs trop gaillardes de sa sœur. Le Roi Clovis, prêt *à se chrétienner* & se faire sacrer par saint Remi, le mande à sa Cour. Il part, & mène avec lui sa femme, dont il craint de se séparer. Mais Gloriande qui l'aime *de bon & loyal amour*, lui prouve si bien la vérité de sa tendresse, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très-content d'elle pour retourner dans son royaume.

Malheureusement Childéric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Gloriande, leur dresse

une embûche, *court féloneusement* sur Apollo qui voyageoit désarmé, le blesse à mort, enlève la belle Gloriande, la porte dans un château fort, & veut sur le champ en être le Tarquin. La nouvelle Lucrèce se tue plus à tems que la Romaine. Il ne reste à Childéric que l'horreur de son crime; il fait enterrer Apollo & Gloriande *en pauvre lieu, & en terre que onques ne fut bénie.* Un grand lévrier d'Apollo se tient sur la fosse, & fait découvrir à Clovis le crime de son fils; il le fait venir en sa présence, lui reproche *de l'avoir honni dans sa Cour, & comme faulx traistre, d'avoir mis à male mort un Roy sous sa sauve-garde*; & de l'avis de ses Barons, *il le fait ardre tout vif en bûcher ardent.* Il élève le fils d'Apollo dans sa Cour, le met sur le trône de Léonois, & lui donne sa fille Chrisilde en mariage.

La postérité d'Apollo règne paisiblement dans le Léonois; qui paroît devoir être aujourd'hui le pays de l'Armorique, que nous nommons la Basse-Bretagne, où est la ville de Saint-Paul de Léon. Ce n'est qu'après plusieurs générations que Méliadus naît, & que, Roi de Léonois, il épouse Isabelle, fille de Félix Roi de Cornouailles, & sœur de Marc fils aîné de Félix, qui succède, peu de tems après, à son père.

Méliadus vit heureux avec Isabelle, qui de-

vient grosse. Une Fée, voisine du Léonois, devient amoureuse de Méliadus. Elle l'attire *par mal engin & négromance* à une chasse; elle l'enchante, l'enlève; & Isabelle désespérée de la perte de Méliadus, part avec une de ses demoiselles, & *Gouvernail* son écuyer, pour aller *à la queste* de son mari. Elle est surprise par la nuit au fond d'une forêt; elle sent de vives douleurs; elles augmentent & durent long-tems; enfin, elle accouche d'un beau garçon; mais, sentant ses forces s'épuiser & les approches de la mort, elle se fait donner son enfant, le serre entre ses bras, le baigne de ses larmes; & poussant un profond soupir: *Fils, ce dit-elle, moult je t'ai desiré avoir, ores vois je la plus belle créature que onques femme portât. Au mien essient ta beauté me fera peu de bien: car je meurs du travail que j'ai eu de toi. Triste vins ici, triste j'accouche; en tristesse t'ai eu; triste est la première fête que je te fais; pour toi mourrai triste; & comme ainsi par tristesse est venu en terre, à tant auras nom Tristan..... Et quand elle eut ce dit, si le baisa; & si-tost comme elle l'eut baisé, l'ame lui issit du corps.*

Gouvernail & la demoiselle, désespérés de la mort de la Reine, prirent soin du bel enfant Tristan: mais ils étoient bien en peine pour le nourrir, lorsque Merlin vint à leur secours.

Merlin, ce célèbre enchanteur, ne paroissoit jamais que lorsqu'il arrivoit quelque événement qui eût rapport à la splendeur de la Table Ronde. Il rompt l'enchantement de Meliadus, & ordonne au sage Gouvernail de prendre soin du jeune Tristan, comme d'un futur Chevalier destiné à être l'un des trois plus renommés de la Table Ronde.

Méliadus éleva donc avec soin son fils Tristan; & Gouvernail, fidèle à la promesse qu'en avoit exigée Merlin, l'exerçoit aux armes, & disposoit son ame à l'héroïsme de toutes les vertus.

Tristan avoit sept ans lorsque Méliadus, ennuyé d'un long veuvage, épousa *la fille au Roy Houël de Nantes, dans la Petite-Bretaigne, qui moult étoit belle & jolie, & bien envoysiee & malicieuse. Si commença à l'aimer par amours.* Méliadus en eut bientôt un fils; & dès-lors la nouvelle Reine prit contre le jeune Tristan toute la jalousie de la plus cruelle marâtre. Elle veut empoisonner Tristan; mais la coupe qui lui est préparée, est bue par le jeune enfant qu'elle avoit de Méliadus. Cet enfant meurt sur le champ. Elle essaie une seconde fois de consommer son crime, en présence de Méliadus qui prend la coupe, reconnoît que c'est du poison qu'elle renferme, fait assembler ses Barons, & de leur avis, condamne la Reine au feu. Tristan

ſe jette à ſes pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'eſt la grace de ſon ennemie. Méliadus, lié par le ſerment qu'il vient de faire, accorde la vie à la Reine ; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même tems, un Nain habile dans l'art de divination, prédit au Roi Marc de Cornouailles, oncle de Triſtan, *que lui Marc par Triſtan ſeroit honni, & ſe clameroit chetif.* Le Monarque furieux de cette prédiction, jure la mort de Triſtan. Quelques Chevaliers de ſa Cour partent bien armés, & viennent s'embuſquer dans une forêt où Méliadus prenoit ſouvent le plaiſir de la chaſſe avec ſon fils Triſtan. Ils aſſaſſinent Méliadus, qu'ils trouvent déſarmé. Le bon & ſage Gouvernail dérobe Triſtan à leurs coups. Méliadus mort, la Reine reſte maîtreſſe & régente du Léonois ; & Gouvernail, qui connoît ſa méchanceté & ſon averſion pour Triſtan, enlève le jeune Prince, & le mène à la Cour du grand Roi Pharamond, Roi de Gaule. (Anachroniſme groſſier, mais qui doit peu étonner dans un Roman de Chevalerie du douzième ſiècle.)

Triſtan devient dans cette Cour *moult expert en toutes ſortes de doctrines, meſmement aux jeux de tables & échecs.* Il devient le plus beau

& plus vigoureux *Varlet* (1) de ſon âge. La jeune Belinde, fille de Pharamond, ne peut le voir ſans l'aimer. Sa paſſion augmente tous les jours Elle eſt forcée enfin de la déclarer. Triſtan eſt bien ému, bien touché, bien tenté ; mais Gouvernail lui dit que les lois de l'honneur ne lui permettent pas de *honnir & villeiner* la maiſon & la famille d'un grand Roi qui l'a reçu dans ſa Cour. Cependant, emportée par ſa paſſion, Belinde guette Triſtan, le ſurprend dans un boſquet, ſe jette entre ſes bras ; & le modeſte & cruel Triſtan la repouſſe, quoiqu'à regret. Quelques perſonnes du palais ſe préſentent par haſard. Belinde ſurpriſe, crie au ſecours, diſant que Triſtan veut lui faire violence. On ſe ſaiſit de lui ; on l'amène devant Pharamond, qui croit lire dans les yeux de ſa fille que Triſtan n'eſt pas ſi coupable. Pour s'aſſurer de la vérité, il donne ſon épée à Belinde, & lui ordonne d'en percer le cœur à Triſtan ; mais Belinde, éperdue, fondant en larmes, tombe aux genoux de ſon père, lui préſente cette épée, & le conjure de percer lui-même un cœur malheureux qu'elle a donné au beau Triſtan qui lui refuſe le ſien.

---

(1) *Varlet*, nom que l'on donnoit aux jeunes gens de qualité qui s'exerçoient à mériter d'être faits Chevaliers.

Pharamond relève ſa fille, l'embraſſe & la conſole. Il loue & admire le jeune Triſtan ; mais, comme ſa naiſſance eſt ignorée, il ne peut ſe réſoudre à en faire ſon gendre, & le bannit de ſa Cour.

Gouvernail ſe détermine à le reconduire à la Cour de ſon oncle Marc, Roi de Cornouailles, avec lequel il avoit ménagé ſa réconciliation. Marc étoit un bon homme : pluſieurs traits de cette hiſtoire le prouveront. On lui fit entendre que le Nain prophète ne ſavoit ce qu'il diſoit ; & il rappela auprès de lui ſon neveu.

Ce départ, & le reproche que Belinde avoit à ſe faire d'avoir fauſſement accuſé Triſtan, percent le cœur de l'infortunée Princeſſe. Accablée de remords, déſeſpérée de ſe voir ſéparée de ce qu'elle aime, elle prend la réſolution de terminer ſes malheurs & ſa vie. Dans ce deſſein, elle s'empare de la même épée que ſon père lui avoit remiſe pour percer le cœur de ſon amant ; mais, prête à la plonger dans ſon ſein, elle écrit à Triſtan cette lettre que nous croyons devoir rapporter, pour faire connoître la manière d'exprimer autrefois un ſentiment qui fut de tous les tems, & qui ſera de tous les âges.

» Amy Triſtan, aimé de fin cœur, ſans » fauſſeté, vous ſauve-vous Dieu ; prouеſſe » vous croiſſe, & bonté vous ſoit amie ; joye

» & déduit, honneur & bonnes adventures
» vous faſſent compagnie, où que vous ſoyez;
» haulteſſe, gloire, & victoire de Chevalerie
» ſoient en vous; en joye & en lyeſſe puiſſiez-
» vous uſer votre vie; fleur, bonbanſe, & re-
» nommée de Chevalerie, ſoient en vous, &
» de votre renommée courre la parole en toute
» terre; tous Chevaliers ſoient mis, & déſa-
» vancés de Chevalerie envers vous; toujours
» ſoyez cryé être hardy ſur tous. Dieu qui
» toujours régnera, vous doint meilleure fin
» que je n'ay, & plus joyeuſe; car pour mes
» premières amours finirai par angoiſſe de mort;
» mais rien ne me conforte, doulx amy, fors
» que je mourray de cette même épée dont
» mon père vouloit me parforcer à vous occire;
» & quand il me ſouvient, doulx amy, com-
» ment je vous oſtay de mort, oncques plus
» fort ne peux vous aimer. Je prie Dieu qu'il
» ne vous laiſſe mourir devant que vous ſachiez
» comment amour maîtriſe les cueurs des fins
» amans; & comment cellui meurt qui de amour
» meurt, & ne peut de ſon amour trouver
» mercy. Amour! je meurs pour vous; & pour
» ce que vous êtes éloigné de moi, que ne pou-
» vez être à ma mort, vous envois-je ces lettres
» que j'ai écrites de ma main, & mon brachet
» (*un chien briquet*) que vous garderez pour

» l'amour de moy ; c'eſt un des meilleurs bra-
» chets du monde; & pour ce que il eſt bon ;
» le vous envoyé-je, amy. «

Le ſang de Belinde avoit effacé le reſte de la lettre. Triſtan vivement touché donna bien des larmes à la mort de la tendre & malheureuſe Princeſſe. Il mit *ſa lettre de mort* ſur ſon cœur ; & le brechet lui devint ſi cher, qu'il ſe l'attacha à jamais par ſes careſſes.

Arrivé à la Cour du Roi Marc ſon oncle, il achève de *ſe rendre expert en armes & chevalerie*, & ſe fait admirer par ſa force, ſa courtoiſie & ſa beauté. Le Morhoult d'Irlande, frère de la Reine de ce pays, & un des plus renommés Chevaliers de la Table Ronde, arrive en Cornouailles, accompagné d'une troupe nombreuſe de Chevaliers, pour demander le tribut. Le Roi Marc, très affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun Chevalier de ſa Cour n'oſant combattre, dans la perſonne du Morhoult, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Triſtan, après s'être conſulté avec Gouvernail, court ſe jeter aux pieds du Roi Marc; &, s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage & le deſir de la gloire, il ſupplie le Monarque de lui accorder l'ordre de Chevalerie, ſi juſqu'à ce moment ſes ſervices lui ont été agréables,

» Oui-dà, beau-fils, lui répond le Roi, bien » l'avez desservi ; mais ores me fâche que ce ne » puisse se faire en plus grande feste & lyesse, » attendu le treu (tribut) que les gents d'Ir- » lande viennent demander. « Tristan ne répond rien, & se prépare à recevoir l'ordre que son oncle lui confère le lendemain.

A peine a-t-il reçu l'acolade, ceint son épée, & chaussé ses éperons, qu'il se jette une seconde fois aux pieds de son oncle, & lui demande la permission de combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer son royaume du tribut aussi cruel que déshonorant qu'il vient exiger. Le Roi Marc ne trouvant aucune ressource dans les foibles Chevaliers de sa Cour, le lui accorde avec regret. On signifie aux Chevaliers d'Irlande, qu'il s'en présente un pour combattre le Morhoult, & délivrer le royaume de Cornouailles du tribut. » Qui êtes-vous, lui dirent- » ils, pour oser *vous combattre à si puissant* » *Prince ?* « Alors Tristan n'hésite plus à se découvrir. » Je suis fils de Roi, leur répon- » dit-il : Méliadus fut mon père ; le Roi Marc » est mon oncle. « Ces Chevaliers admirent son courage & sa beauté. Le Roi Marc l'embrasse ; le Morhoult accepte le défi, donne son gage de bataille, & l'on décide que le combat se fera dans l'île Sanson, où chaque

parti conduira ſon Chevalier, & le laiſſera ſeul.

Sans ſuivre l'Auteur dans le détail de ce fameux combat, le premier & l'un des plus glorieux des exploits de Triſtan, nous croyons devoir nous borner à apprendre au Lecteur que le jeune Chevalier, quoique griévement bleſſé, fendit enfin la tête au Morhoult, qui, demi-mort & du coup, & de la honte d'avoir ſuccombé dans une occaſion où il croyoit avoir tant d'avantage, jette là ſon épée & ſon écu, fuit & ſe rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande, pour pouvoir mourir dans ſon pays. Le royaume de Cornouailles eſt pour toujours délivré du tribut. Triſtan, affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, étoit tombé en foibleſſe; on vole à ſon ſecours, on le ramène enſuite en triomphe; on panſe ſes plaies, quelques-unes ſe guériſſent aiſément. Mais la lance du Morhoult étoit empoiſonnée, & la bleſſure principale qu'elle a faite, loin de céder aux remèdes, s'envenime tous les jours. Les Chirurgiens en déſeſpèrent. Triſtan, par le conſeil d'une demoiſelle, demande permiſſion à ſon oncle, d'aller chercher du ſecours dans le pays de Logres (l'Angleterre); il part, & reſte quinze jours ſur mer, battu des vents qui le jettent enfin ſur les côtes

d'Irlande. Il débarque, *& le cœur lui resjouit pour ce que Dieu l'avoit jeté hors du péril de mer: lors prend sa herpe & la trempe* (*l'accorde*) *& commence à jouer si doulcement, que nul ne l'ouït qui volontiers ne l'écoutât.* Le Roi d'Irlande, & la belle Yseult sa fille, étoient à une fenêtre qui avoit vue sur la mer; ils écoutent les sons de la harpe: le Roi descend, voit que c'est un Chevalier blessé, le fait transporter dans son palais, & le recommande à sa fille Yseult, la plus charmante Princesse qui fût alors dans l'univers, & la plus habile dans l'art de guérir les plus dangereuses blessures (1). Tristan ne se fait pas mieux connoître. Yseult en prend grand soin. De ce moment ils commencèrent à *s'admirer*. La Princesse est long-tems à s'appercevoir que la blessure est envenimée. Pendant ce tems plusieurs Chevaliers de la Table Ronde, & d'autres Chevaliers, font un tournoi. Un Prince Sarrasin, nommé Palamèdes, obtient l'avantage le premier jour; on le conduit à la Cour du Roi: on lui donne une fête où Tristan, un peu

(1) Il étoit d'un usage commun, du tems de l'ancienne Chevalerie, que les dames & demoiselles du plus haut parage apprissent la Chirurgie, pour se rendre utiles à leurs pères, maris ou parens, qui couroient, à tous momens, le danger d'être blessés dans les combats, tournois ou joûtes.

remis de sa blessure, se fait porter. La belle Yseult y paroît avec tous ses charmes. Palamèdes ne peut les voir sans en être frappé; &, sans faire aucune réflexion, il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Tristan s'apperçut de l'amour de Palamèdes; & la plus vive jalousie lui fit alors connoître à quel point Yseult lui étoit déja chère.

Le tournoi devoit recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il est, se lève dans la nuit, prend ses armes, se cache dans une forêt voisine du lieu du tournoi; &, dès qu'il est commencé, il se met sur les rangs, renverse tout ce qui lui résiste, combat Palamèdes, auquel il s'attache principalement; il le porte à terre d'un coup de sa lance, il l'attaque une seconde fois l'épée à la main, & remporte le prix du tournoi. Cependant sa blessure se rouvre; il perd son sang: on l'emporte dans ce triste état, mais en triomphe, au palais. La belle Yseult vole à son secours, avec un intérêt qui, de jour en jour, devenoit plus vif. Elle s'apperçoit enfin qu'un venin subtil empoisonne la blessure; elle va cueillir des herbes salutaires, les prépare, en fait un heureux usage; & Tristan, parfaitement guéri, lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer; mais en lui laissant encore ignorer qu'il est le brave Tristan & le vainqueur du Morhoult.

Un jour une *gente Pucelle* (1) de la Reine, entre dans le cabinet où les armes de Triſtan étoient attachées. Elle les examine, & ſur-tout ſon épée à laquelle elle apperçoit une brèche conſidérable. Elle ſoupçonne que c'eſt la même épée dont le coup a ôté la vie au Morhoult, (car il étoit mort de ſes bleſſures.) Elle fait part de cette découverte à la Reine, qui avoit gardé précieuſement dans un étui, cette pièce d'épée qu'on avoit ôtée de la tête de ſon frère, après ſa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Triſtan: elle ſe trouve juſte; & la Reine reconnoît celui qui lui a ravi ſon frère. Elle porte ſes cris & ſa douleur au Roi, qui s'aſſure de la vérité par ſes yeux. Il fait venir Triſtan en préſence de toute ſa Cour, & lui reproche d'avoir oſé s'y préſenter, après avoir tué ſon beau-frère. Triſtan rougit, & en devient encore plus beau. Il avoue qu'il eſt celui qui s'eſt battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoult, & que les vents l'ont jeté ſur les côtes de ſon royaume. La Reine demande vengeance pour la mort de ſon frère; la belle Yſeult frémit, & la pâleur ternit les roſes de ſon teint; mais un murmure de toute

(1) Titre honorable & ſans conſéquence, qu'on donnoit alors à toute demoiſelle non mariée.

l'aſſemblée

l'assemblée fait connoître que l'on desire la vie d'un Chevalier aussi intéressant par son courage & par sa beauté : la générosité fait taire le courroux dans le cœur du Roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honny & avilé quand vous occistes le Morhoult, mais moult seroit grand domaige si je vous occyoye ; je vous laisserai à vivre pour deux raisons, l'une est pour la bonté de Chevalerie qui vit en vous, l'autre s'y est pour ce que vous avez logé dans mon hôtel, & se je vous ai rescoussé* (*secouru*), *& se je vous occyoye, je serois trop grande trahison ; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, & que jamais ne vous y osiez trouver : car si je vous trouvoye, je vous mettroye à mort. Sire*, dit Tristan, *grand-merci..... Lors lui fait bailler armes & cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit, & monte à cheval. Brangien, dame d'honneur (quoique jeune encore) de la belle Yseult, connoissoit ses plus secrètes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, & lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne pleinement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le Roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses aventures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnoître à la Cour du Roi d'Irlande pour le

vainqueur du Morhoult, & ce qui a ſuivi cette découverte. Il lui peint enſuite la charmante Yſeult, avec ce feu, cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le Roi de Cornouailles *prend ſon tems*, *requiert un don* à ſon neveu, qui le lui accorde; il lui fait jurer ſur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requierera*. Triſtan s'y engage par ferment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande, & de lui amener la belle Yſeult, pour la faire Reine de Cornouailles.

Triſtan devoit croire ſa mort certaine, en oſant retourner en Irlande; mais lié par la foi du ſerment, & plus encore par la *doulce chaîne d'amours*, il n'héſite pas un inſtant. Il prend ſeulement la précaution de ſe couvrir d'autres armes. Il s'embarque pour l'Irlande. Une tempête le jette ſur les côtes d'Angleterre. Le Roi Artus tenoit alors ſa Cour à Cramalot; les plus valeureux Chevaliers l'ornoient, & ceux de la Table Ronde, ſes compagnons d'armes, & les plus illuſtres Chevaliers du monde, en faiſoient les honneurs aux Chevaliers étrangers.

Triſtan ne ſe fait point connoître. Il prend part à pluſieurs joûtes; il livre même pluſieurs combats où il ſe couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaiſſeau Argius, Roi d'Irlande, père de ſa chère Yſeult. Ce Prince, accuſé

de trahiſon pour un meurtre commis à ſa Cour, venoit à Cramalot, par ordre du Roi Artus, pour ſe laver de cette accuſation. Blaaner, l'un des plus redoutables Chevaliers de la Table Ronde, étoit ſon accuſateur; & ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvoient réſiſter un moment à ce terrible adverſaire. Argius étoit donc obligé de chercher un champion qui pût ſoutenir ſon innocence. Le ferment de la Table Ronde ne permettoit à aucun de ſes Chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle perſonnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du Chevalier inconnu; il eſt lui-même témoin de ſes exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il eſt innocent du meurtre dont on l'accuſe, & que *bon droict & ſans faillite il a.* Sans le connoître, il le prie de ſoutenir ſa cauſe. *Haa ! chier Sire*, lui répond Triſtan, *n'a jà guères ſauvé m'avez de male mort, eſt bien droicte raiſon qu'avanture ſa vie pour vous, cil à qui l'a avez ſaubvée.* Triſtan ſe fait connoître; Argius l'admire, & lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Triſtan ſe bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de bleſſures, tombe ſur ſes

genoux; ſon épée échappe de ſa main; &, loin de vouloir ſe rendre, il crie à ſon ennemi d'uſer de ſes droits, & de lui couper la tête. Le généreux Triſtan n'en fit rien. *Il ſavoit que courroux & excès de grand courage font dire telles paroles à Blaaner; & lors diſt: Ne plaiſe à Dieu que je coupe le chef à ſi bon Chevalier comme vous êtes! ſi ne le feroye pour la meilleure cité que le Roi Artus ait.* Il appelle les juges du camp, qui décident que le Roi d'Irlande eſt lavé de ſon accuſation. Triſtan court à Blaaner, le prend entre ſes bras, le relève, & le rend à ſes *parens & compaignons qui ores tous étoient du lignage au Roi Ban de Benoiſt*, & conſéquemment du même ſang que le fameux Lancelot du Lac, *dont l'amitié & aſſiſtance moult deſiroit Triſtan.* Tous ces braves Chevaliers entourent Triſtan, le mènent en triomphe à ſa tente: le Roi d'Irlande l'embraſſe de bon cœur, & le conjure de repaſſer avec lui en Irlande. Triſtan part; ils arrivent; & la Reine, oubliant la mort de ſon frère, ne montre au libérateur de ſon mari qu'une tendre & vive reconnoiſſance.

Quel heureux moment pour Yſeult, qui ſait que ſon père a promis un *don* à ſon amant! Mais le malheureux Triſtan ne la revoit qu'avec le déſeſpoir du cruel ſerment qui le lie. Son grand cœur ſurmonte enfin la force de ſon amour.



Helas! ce flacon contenoit le boire amoureux ?

L'honneur lui preſcrit de requérir ce don qui lui devient ſi fatal ; il déclare le ferment qu'il a fait ; il demande, en frémiſſant, la belle Yſeult pour ſon oncle. Argius la lui accorde, & bientôt tout eſt préparé pour le départ d'Yſeult. L'aimable & fidelle Brangien eſt deſtinée à l'accompagner. Le jour du départ, la Reine tire à part cette jeune dame d'honneur. Elle avoit reconnu que ſa fille & Triſtan étoient enflammés l'un pour l'autre ; elle eſpère détourner les ſuites fatales de cet amour, en confiant à Brangien un philtre, préſent précieux d'une Fée habile ; & ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre ſa fille & le Roi Marc, le ſoir de leur mariage.

Yſeult & Triſtan s'embarquent. Un vent favorable enfle les voiles, & leur promet une heureuſe navigation. Ces deux amans ſe regardent avec tendreſſe, & commencent à ſoupirer : l'amour ſembloit porter tous ſes feux ſur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faiſoit une chaleur exceſſive ; une ſoif ardente les dévore. Yſeult ſe plaint la première. Triſtan apperçoit un flacon que Brangien avoit eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en ſaiſit, court le porter à la charmante Yſeult, & le partage avec elle. Hélas ! ce flacon contenoit le *boire amoureux*. Yſeult & Triſtan ſe regardent, ils ſoupirent ; on conçoit

leur situation. La jeunesse & la beauté de Tristan auroient peut-être parlé vainement en sa faveur ; mais que faire contre la magie d'une Fée, & contre celle de l'amour !

Une tempête s'élève, & menace d'un prochain naufrage ; la crainte est dans le cœur des matelots : Yseult & Tristan ne voient & ne sentent que leur bonheur ; il fut bientôt à son comble. La tempête augmente, &, après avoir longtems lutté contre les flots, un coup de vent jette le vaisseau dans le port d'une ville inconnue. Ils descendent à terre ; ils s'informent du pays & de ses habitans. Un vieil homme soupire en les voyant si jeunes & si beaux, & leur dit que leur mauvaise destinée les a conduits près du château de Plours, *où le felon & oultraigeux Brunor les mettra à male mort, se le Chevalier n'est plus preux que lui, & se la dame n'est plus coincte & belle que la sienne.*

On s'imagine sans peine que Tristan, aussi brave qu'amoureux, tue le felon Brunor, & trois ou quatre coquins de géans qui le défendoient. Yseult y triomphe aussi en remportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amans s'emparent du château de Plours, & ne sont pas pressés d'en sortir. Ils y restent trois mois ; mais il faut enfin qu'ils se déterminent à s'embarquer & à passer dans le royaume de Cornouailles.

Les deux amans arrivent à la Cour du Roi Marc. Il remercie bien ſon neveu. Il trouve Yſeult charmante, & ſent toute l'impatience de l'épouſer. Une grande fête eſt ordonnée, & le mariage ſe fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amans!.... Mais ce ſentiment cède à la crainte la plus juſte & la plus naturelle. Le Lecteur en devine la cauſe. Yſeult a cédé aux tranſports de ſon amant; pourra-t-elle tromper ſon mari? Yſeult, Triſtan, Brangien & Gouvernail tiennent conſeil. Brangien, quoique ſenſible & ſouvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cauſe aujourd'hui l'embarras d'Yſeult : elle aime ſa maîtreſſe; on conclut qu'elle doit la ſauver. Le ſentiment la décide encore plus que le conſeil. *A la fin de la toilette du ſoir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit; elle ſe parfume, fait ſa prière, & attend le Roi Marc dans le lit nuptial.* L'amour veille à la deſtinée des amans. Le vieux Monarque eſt heureux, s'endort, ſe réveille, & quitte enfin le lieu de la ſcène pour aller ſe féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençoit à paroître, Brangien, tourmentée juſqu'à ce moment de tous les ſentimens d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée; & court auprès d'Yſeult pour la raſſurer ſur le ſuccès du ſacrifice. Elle trouve

D iv

les deux amans ensemble aussi rassurés qu'ils peuvent l'être. Les soins de Tristan ont du moins adouci la situation d'une ame agitée. Yseult prend les *accoutremens* de Brangien, & se hâte d'aller prendre la place que celle-ci vient de quitter.

Le Monarque, enchanté de sa femme, & reconnoissant envers son neveu qui la lui avoit amenée, le fit son grand Chambellan; *ce qui lui donna toutes entrées privées à la Cour, voirement chez la Reine.*

Nous voudrions passer sous silence une action de cette Reine, dont nous frémissons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yseult oublie la reconnoissance qu'elle doit à Brangien, qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'ose même sacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuste qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruse qu'elle employa pour elle, lui fait prendre la barbare résolution de la faire enlever, de l'envoyer dans la forêt du Morois, & de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainsi la crainte, la prudence même peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien étoit aimable; & les deux hommes chargés de la tuer, ne s'acquittoient de leur commission qu'à regret. *Eh! qu'avez-vous pu forfaire à la Reine*, lui dirent-ils? *Hélas! Seigneur*, leur répondit-elle, *oncques ne lui meffis;*

fors, quand Madame Yſeult ſe partit d'Irlande, elle avoit une fleur-de-lis, qu'elle devoit porter au Roi Marc, & une de ſes damoiſelles en avoit une autre. Madame perdit la ſienne, dont elle eût été mal voulue, & la damoiſelle lui préſenta par moi la ſienne qu'elle avoit bien gardée. Et cuide (je crois) *que pour cette bonté me fait mourir; car ne ſçay autre raiſon.*

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme; mais ne pouvant ſe réſoudre *à occir ſi doulce & gente créature*, ils l'attachent à un arbre, enſanglantent leurs épées, reviennent auprès de la Reine, à qui ils diſent qu'ils l'ont maſſacrée, & répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yſeult reconnoît, en ce moment, toute l'horreur de ſon ingratitude; elle ſe déſeſpère, & voudroit donner mille fois ſa vie pour la rendre à cette amie fidelle; mais elle doit croire qu'il n'eſt plus tems. Heureuſement pour Brangien, Palamèdes arrive dans cette forêt; il entend ſes cris; il la reconnoît, la délie, la conduit dans une abbaye de filles, & revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle ſurpriſe pour lui! Il voit, en arrivant, cette belle Yſeult qu'il adoroit; il la voit s'arrachant les cheveux, tirant un poignard de ſa poche, & s'écriant: Non, chère Brangien, chère amie, chère vic-

time, non, je ne te ſurvivrai pas. Palamèdes vole, & tombe à ſes pieds ; il l'arrête, & lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher, & jouit d'un plaiſir inexprimable en la remettant entre ſes bras. Yſeult veut embraſſer les genoux de ſon amie, elle la ſerre, l'inonde de ſes larmes ; &, tranſportée de reconnoiſſance envers Palamèdes, elle lui promet un don. Le Roi Marc arrive ſur ces entrefaites ; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par des ſcélérats, & qu'elle a été retrouvée par Palamèdes. Il partage tous les ſentimens de ſa femme, & confirme le don qu'elle a fait. Palamèdes en abuſe. Il demande d'emmener Yſeult. Ce ferment du don octroyé, ſi ſacré dans l'ancienne Chevalerie, oblige le Roi Marc à lui laiſſer enlever la Reine. Triſtan ſeul pouvoit la défendre, mais il étoit abſent.

Un bon Chevalier nommé Lambergues, qui depuis quelque tems étoit à la Cour de Marc, & dont Yſeult traitoit avec grand ſoin une grande bleſſure, apprend que Palamèdes enlève la Reine. Malgré ſa bleſſure & ſa foibleſſe, il ſe fait donner ſes armes, & vole après le raviſſeur, le joint & le combat ; mais toutes ſes bleſſures ſe rouvrent, il perd tout ſon ſang, & Palamèdes lui donne la vie.

Pendant le combat, Yſeult a eu le tems de

fe fauver. Elle arrive au bord d'une rivière; elle fe fait connoître à un Chevalier qu'elle y rencontre ; il la prend en croupe, paffe le fleuve, conduit la Reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamèdes qui la pourfuit. Le Chevalier veut arrêter Palamèdes qui le tue, & qui, de défefpoir de voir Yfeult hors de fa puiffance, fe jette à terre près de la tour, & tombe, comme par un fort, dans une rêverie profonde.

Triftan, de retour à la Cour, apprend tout ce qui s'eft paffé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui fert d'afyle à la Reine. Le bruit qu'il fait, ne peut tirer Palamèdes de fa rêverie. Gouvernail le prend par fon cafque, & le fecoue pour l'éveiller; Palamèdes s'écrie : *Efcuyer felon, tu ne fais pas courtoifie de me ofter de mon penfer.* Gouvernail lui répond : *Palamèdes, votre penfer ne vous vault rien; voici Triftan qui vous défie. — Ah! Triftan,* s'écrie Palamèdes, *n'étoit-ce pas affez que tu me raviffes Yfeult en Irlande, & maintenant me veux éloigner de mes amours, & me la veulx retollir* (reprendre) *à moi qui l'ay gagnée?*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs Chevaliers du monde. La tendre Yfeult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils fe portent, ne peut plus fouf-

frir ceux que reçoit Triſtan ; elle deſcend, ſépare les deux combattans, & s'adreſſant à Palamèdes : *Certes*, dit-elle, *vous dictes que m'aimez tant ; vous ne refuſerez donc pas ce que je vous commanderai !* — *Dame*, dit il, *je veuil faire votre commandement.* — *Je veuil*, dit elle, *que vous laiſſiez cette bataille, & que vous en alliez à la Cour du Roi Artus, & ſaluez la Reine Genievre de par moy, & lui dictes qu'il n'y a au monde que deux Chevaliers & deux Dames, moi & elle, ſon ami & le mien. Si vous commande que jamais ne veniez en lieu où je ſuis, ſi ce n'eſt dans la Grande-Bretaigne.*

Palamèdes fond en larmes. Ah! Dame, dit-il, *je feray votre commandement ; ains ſubtilement m'avez déçu & éloigné de vous, mais je vous prie que en pire de moy jà ne mettez votre cœur....* — *Palamèdes*, dit la Reine, *jà puiſſé-je ne avoir joye quand je changerai mes premières amours !*

Palamèdes, en s'éloignant, exprime ſon état par des ſanglots. Yſeult rentre dans la tour ; Triſtan la ſuit, & ſe déſarme. Ils s'adoroient. Le *boire amoureux* n'avoit rien perdu de ſa puiſſance..... Triſtan éperdu d'amour, oſe penſer, dans ſon ivreſſe, à enlever lui même la belle Yſeult ; mais une longue nuit & l'honneur le ramènent, le lendemain, à des ſentimens plus

dignes d'un loyal Chevalier. Il rend Yseult à son mari.

Le Monarque montre beaucoup de reconnoissance à Tristan ; mais dans le fond de son cœur, il nourrit une noire jalousie contre lui. Un jour (car les amans sont toujours imprudens), *Tristan & Yseult étoient seuls en la chambre mesme du Roy Marc ; Andret, méchant & couard Chevalier de cette Cour, les apperçoit par le trou d'une serrure, auprès d'une table d'échecs ;* mais ils n'y jouoient point.... Il court à Marc, & lui dit *qu'il estoit le plus vil Roy, & le plus imbécille recreu qui fût, quand il souffroit en sa terre cil qui le honnissoit de sa femme.* Qui est-il ? dit le Roi. — Sire, c'est Tristan. — *Je m'en suis de pieça* (dès longtems) *apperçu : ains ne vous le ai je pas voulu dire, pour ce que cuidoye* (croyois) *qu'il s'en chastiât* (corrigeroit) ; *en cette heure, en votre propre chambre, si les trouverez céans seul à seul.*

Le Roi prend son épée, court à sa chambre. Gouvernail, qui étoit revenu pour en garder la porte, avertit Tristan qui *s'esloigne moult hâtivement d'emprès la Reine.* Le Roi furieux court après lui, l'épée à la main. *Vassal* (1), dit-il

(1) *Vassal*, nom insultant que les Chevaliers (qu'on

à Triſtan, *vous me avez honny de ma femme; je vous deffie.* Triſtan qui ſe trouve dans ſon tort, évite le premier coup, ſaiſit une épée qu'il apperçoit, enveloppe ſon bras dans ſon manteau (que l'Auteur exact dit qu'il avoit eu le tems de reprendre), & court ſur le Roi Marc qui crie en vain aux Chevaliers de Cornouailles de l'arrêter. Triſtan en étoit trop craint & trop aimé pour qu'ils obéiſſent. Le Roi Marc prend le parti de s'enfuir. Triſtan, de mauvaiſe humeur, le pourſuit de chambre en chambre, l'atteint, & lui donne un grand coup de plat d'épée ſur l'oreille, dont il le renverſe tout étourdi.

Triſtan penſant, avec raiſon, que cette tracaſſerie avec ſon oncle pourroit avoir des ſuites; aſſemble ſes amis, s'arme, & part avec eux, pour ſe retirer dans la forêt du Morois, voiſine de Cintageul, où le Roi tenoit ſa Cour. L'eſpérance de revoir ſa chère Yſeult l'y retient pendant long-tems; & il n'y perd pas une occaſion de mortifier le Roi Marc, qui ſe tient renfermé dans ſa cité, ſans oſer en ſortir.

---

appeloit Monſeigneur) ſe donnoient entr'eux dans un mouvement de colère, & qui étoit une vraie injure pour ceux qui n'étoient pas réellement vaſſaux de ceux qui leur parloient.

Mais bientôt tous les hauts Barons de la Cour de Cornouailles, se souvenant que le brave Tristan les avoit délivrés du tribut d'Irlande, forcent le Roi à le rappeler près de lui. Brangien part avec une lettre de la belle Yseult, qui lui mande de revenir, mais qu'il se tienne toujours en garde contre quelque nouvelle trahison. Tristan, transporté d'amour & de joie, baise cette lettre, la cache dans son sein, revient à la Cour. *Le Roi Marc monstre beau semblant à Tristan pour le décepvoir* (tromper), *& le rend plus sire de son hôtel que il n'avoit été mais.*

Quel est l'amant qui ne chercheroit pas à renouer souvent la même conversation que le Roi Marc avoit interrompue? Tristan la renouvelle autant de fois qu'il en peut trouver l'occasion; & la tendre Yseult trouve une douce occupation dans le plaisir de la faire naître.

Tristan, tout aimable qu'il étoit, s'étoit fait quelques ennemis secrets par sa haute valeur. Un des vils Chevaliers de Cornouailles, dont par malheur il avoit tué le frère dans un tournoi, n'eut point assez de courage pour oser venger cette mort; mais il eut l'adresse & la méchanceté de lui porter impunément le coup le plus sensible. Ce Chevalier, indigne de son Ordre, amène à la Cour une Demoiselle qui porte un cor d'ivoire enchanté. Elle s'adresse

au Roi, & lui dit : *Sire, le cor eſt moult beau, mais encore eſt-il plus merveilleux ; car il fait connoître les Dames qui ont fait fauſſeté à leur Seigneur, & pour ce me permettras de le faire eſprouver, & vecy comment: tu le feras emplir de vin, & puis le donneras aux Dames à boire. Celle qui ſon Seigneur aura fauſſé, ne y pourra boire que le vin ne répande ſur elle; & celles qui gardé auront la foi jurée, y pourront boire ſans répandre* (1).

Triſtan, & la belle Yſeult qui avoit quelque raiſon de craindre de n'être pas aſſez adroite pour boire le vin de ce cor ſans en répandre, furent très-épouvantés. Triſtan s'éloigne pendant le tems de l'épreuve; & fait jurer à ſes amis qu'ils défendront Yſeult ſi le Roi veut attenter à ſa vie.

Le Roi Marc fait aſſembler toutes les femmes des Chevaliers de ſon royaume. La Reine à leur tête, réſiſte beaucoup, ainſi qu'elles, à faire cette épreuve. Elles avoient raiſon. Les Dames de la Cour de Cornouailles étoient toutes mal-

(1) Il eſt clair qu'Arioſte a emprunté de ce paſſage de notre Roman, ſon Epiſode de la *Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres traits, ainſi que Bocace. Ces Auteurs n'écrivoient que près de 400 ans après celui-ci.

adroites;

adroites ; & il n'y en eut aucune dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indifcret.

O bonté divine, (dit l'Auteur) *qui pardones les griefs faicts, pour doner tems aux pefcheurs de revertir* (retourner) *à pénitence.*

Dans ce moment, tous les courtifans, par foibleffe ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, *fe lèvent bravement contre le Roi Marc* : *Sire*, dirent-ils, *détruifés votre femme fi voulés, ou pouvés ; mais les nôtres ne détruirons pas pour fi petite achoifon* (raifon). — *Bon*, dit le Roi, *ne voyez-vous pas tout apertement* (clairement) *qu'elles vous ont honnys?....* — *Ce ne favons nous pas*, continuèrent-ils ; *le cor eft fans doute forgé par mal engin & noire négromancie, & fi voulez faire mal à votre femme, point ne voulons faire autant aux nôtres.* Le Roi Marc, qui avoit toujours un certain foible pour Yfeult, tant elle étoit jolie, *fe prend auffi-tôt à leur dire* : *A a, beaux Seigneurs de Cornouailles, puifque vous quittez* (excufez) *vos femmes, je quitte la mienne auffi, & tiens-je l'épreuve du cor à menfonge.*

Triftan, averti par fes amis que l'orage eft calmé, revient à la cour ; mais le fcélérat d'Andret, qui fe doute bien qu'il ne pourra s'empêcher de chercher à caufer en fecret avec

la Reine, dreſſe un piége à Triſtan, & croit ne pouvoir mieux placer des *fers de faulx* dont ce piége eſt compoſé, qu'aux pieds du lit de la Reine. Le beau Triſtan arrive, & ſa jambe eſt vivement écorchée. Mais comme on peut confondre un petit mal dans un grand bien, à peine ſent-il ſa bleſſure dans la chaleur de ſon entretien. Cependant bientôt la Reine & lui s'apperçoivent qu'il eſt bleſſé. Yſeult, qui ſe doute de quelque trahiſon, panſe la plaie, & un baiſer de ſa bouche charmante en eſt le premier appareil. Elle le renvoie chez lui, ſe lève doucement pour lui ouvrir la porte, & les maudites faulx maltraitent des jambes d'albâtre qui portoient le plus beau corps du monde. Brangien vient au ſecours; elle arrête le ſang de la Reine, & la remet dans ſon lit. Aucun des deux amans n'oſe ſe plaindre de ſa bleſſure; mais le méchant Andret s'apperçoit aiſément qu'ils ont été pris au même piége. Il en avertit le Roi, dont la mauvaiſe humeur augmente viſiblement.

Ces maudits Chevaliers de Cornouailles, déshonorés dans l'Angleterre comme dans la Gaule, joignoient tous la méchanceté la plus noire, à la plus grande lâcheté. Un couſin d'Andret, nommé Baſyle, découvre une nouvelle converſation d'Yſeult, & en avertit le Roi. On entoure nos amans: on les ſaiſit; la

ine eſt conduite dans une tour, & Triſtan eſt é dans une priſon obſcure.

Le Roi fait faire le procès à Triſtan; & les rons Cornouaillois, auſſi ſots juges que lâches mbattans, s'accordent à le condamner à la rt. Le jour eſt fixé, & l'exécution doit ſe re ſur un tertre, à un quart de lieue de la le. Gouvernail & ſes amis s'arment, & ſe éparent à le ſecourir; mais le brave Triſtan besoin que de lui-même. A peine eſt-il hors la priſon, qu'il briſe ſes liens, aſſomme deux ſes gardes, s'empare d'une de leurs épées, ſe ſauve dans une égliſe. Le lâche Andret i commandoit l'eſcorte, le pourſuit & l'at-que : Triſtan perce & pourfend les plus té-raires; mais ſon épée ſe briſe, le grand mbre eſt prêt à l'accabler. Il ſe ſauve au haut ne tour qui donnoit ſur une mer profonde; prend ſon parti, *& ſe recommandant à l'amie eult & à ſon doux Rédempteur*, il ſe préci-e dans la mer. Bientôt il revient au-deſſus vagues; il nage avec force, & ſe ſauve ſur roche.

La malheureuſe Yſeult n'étoit pas dans une ation moins affreuſe. Déja livrée aux barbares devoient lui faire ſouffrir toutes ſortes d'i-minies, terminées par une mort cruelle, une es filles s'échappe en jetant les hauts cris,

& court vers un petit bois où les amis de Triſtan s'étoient embuſqués. Elle les inſtruit du danger preſſant où ſe trouve la Reine. Ils volent à ſon ſecours, maſſacrent les bourreaux, & la délivrent.

Yſeult, qui croit Triſtan perdu ſans reſſource, refuſe toute conſolation, & ne demande que la mort. Gouvernail la conduit à l'égliſe dans laquelle étoit entré Triſtan, & à la tour d'où il s'eſt précipité. Ils cherchent en vain à le découvrir ſur les flots. Mais que les yeux d'une amante ſont perçans ! Yſeult le découvre ſur la roche où il s'étoit ſauvé. Une partie des amis de Triſtan reſte à la garde d'Yſeult; l'autre vole au ſecours de cet illuſtre infortuné, lui conduit une barque, & le ramène.

Quelle eſt la joie des deux amans, en ſe jurant tout ce qu'ils ſentent dans un moment auſſi doux ! *Dame*, dit Triſtan, *oui la Dieu merci*, (grace à Dieu) *quant je vous vois ſaine & haittée* (contente), *déſormais rien ne me pourroit grever; & puiſque Dieu nous aſſemble, jamais ne nous départirons* (ſéparerons). — *Certes*, dit Yſeult, *ce me plaiſt moult; car j'ayme mieux être povre avec vous, que être bien riche ſans vous.*

Ce couple heureux & charmant connoiſſoit trop le péril certain de retourner à la cour,

our ne pas chercher un aſyle. Ils en trouvent n au fond de la forêt du Morois. Ils y vivent ranquillement pendant quelques mois ; mais le loi Marc met leur tête à prix, & promet de grandes récompenſes à ceux qui les découvriront, que, quoiqu'ils fuſſent généralement imés, quelques miſérables mercenaires, ſéduits ar l'or, cherchèrent tant, qu'ils les trouvèrent. Le Roi fut averti un jour que Triſtan étoit à a chaſſe avec Gouvernail. La belle Yſeult trouée ſans défenſe eſt enlevée ; on la renferme ans la même tour. Apparemment que les moiens qu'elle paſſoit avec Triſtan lui donnoient e nouveaux charmes. Le Roi, tout furieux u'il étoit, la trouve cent fois plus belle, enflamme d'un amour nouveau, & l'accable de areſſes importunes.

Le malheureux Triſtan, après s'être laſſé à pourſuite d'un chevreuil, s'étoit endormi ſur bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il oit tués, le jour qu'il s'étoit délivré de l'eſorte qui le conduiſoit à la mort, épioit depuis ce tems l'occaſion de venger celle de ſon re. Il trouve Triſtan ſans défenſe dans les as du ſommeil, & *le faulx trahitre lui jette e ſagette* (lui tire une flèche) *envenimée, nt il le fiert* (bleſſe) *au bras ſeneſtre* (gauche). Triſtan ſe réveille, court à lui, le ſaiſit,

lui, brife la tête contre un arbre, retire la flèche, & s'apperçoit qu'elle eft empoifonnée. L'habileté d'Yfeult le raffure. Vaine efpérance, hélas ! Il vole auprès d'elle ; une fille en pleurs lui apprend fon infortune. Que devient-il en l'écoutant !

Dans fon défefpoir il veut fe tuer. L'amour arrête fon bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui caufe fa bleffure, il fent que fa mort n'eft pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant fa bleffure, & beaucoup plus en fongeant à l'impoffibilité de recourir aux remèdes d'Yfeult. Elle lui confeille de partir fans délai pour la petite Bretagne, où il trouvera la fille du Roi Houël; qui fe nomme *Yfeult aux blanches mains*, & qui ne cède en habileté qu'à l'Yfeult la blonde qu'il adore.

Triftan fuit fon confeil, & arrive à la Cour du Roi Houel, fous le nom du Chevalier inconnu. Le Roi, frappé de fa beauté & de la nobleffe de fes traits, le recommande à fa fille; l'amour plus prompt, le lui recommande encore mieux.

Les belles mains, caufe du furnom de la nouvelle Yfeult, s'occupoient doucement & toujours avec lenteur à panfer le bras de Trif-

tan. Le moment où il recevoit leur ſecours avoit auſſi de la douceur pour lui. Lorſqu'elle le touchoit, un trouble agréable, une douce chaleur qui diſſipoit le froid mortel du poiſon, lui faiſoient croire qu'Yſeult lui rendroit la ſanté. Yſeult lui montroit tout le plaiſir qu'elle avoit à la voir renaître. Que la reconnoiſſance a de pouvoir ſur une belle ame ! La guériſon arriva enfin. A peine commençoit-il à en jouir, qu'un Comte très-puiſſant, voiſin des états du Roi Houël, avec qui il étoit en guerre, entra dans ses états, battit ſon armée, & vint enfin l'aſſiéger dans ſa capitale. Houël cherchoit vainement du ſecours dans les Chevaliers de ſa cour. Gouvernail (ſans toutefois prononcer le nom de Triſtan) lui dit qu'il avoit auprès de lui le plus illuſtre & le plus brave de tous les Chevaliers. Houël appelle Triſtan, très-occupé pour lors à témoigner ſa reconnoiſſance à Yſeult, & il lui demande du ſecours. On imagine ſans peine à quel point ce mot rappela Triſtan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une ſortie, met l'armée en déroute, tue le Comte ; & rentre triomphant dans la ville qu'il vient de ſauver.

Le Roi, pénétré des ſentimens les plus vifs, & inſtruit de la naiſſance de Triſtan par Phérédin ſon fils, à qui ce dernier l'avoit con-

fiée, lui offre ſur le champ ſa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les combats dont l'ame de Triſtan eſt agitée ? Il adoroit toujours la première Yſeult, mais les belles & blanches mains de la ſeconde lui avoient ſauvé la vie. Il ſe rappeloit ſon ancien bonheur, tous les ſacrifices de la première Yſeult, les plaiſirs qu'il avoit goûtés auprès d'elle : mais au même inſtant le remords de ces mêmes plaiſirs portoit le trouble en ſon ame ; il ne les enviſageoit plus que comme des crimes ; il ſe reprochoit tout ce qu'il avoit fait contre ſon oncle. Un fond de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faiſoit deſirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite ; il penſoit même qu'un amour avoué par le ciel pourroit l'enchaîner à jamais, & lui faire trouver enfin ce bonheur dont toute ame honnête eſt plus ſuſceptible qu'une autre, parce qu'elle ſent mieux le devoir d'être juſte, & le plaiſir d'être innocent. Cette dernière réflexion, & les belles mains d'Yſeult le déterminèrent. Il lui donna la ſienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Triſtan ſe couche avec Yſeult ſa femme. Le luminaire ardoit* (brûloit) *ſi cler, que Triſtan pouvoit bien veoir la beauté d'Yſeult ; elle avoit la bouche vermeille & tendre, yeux pers rians, les ſourcils bruns & bien aſſis, la*

face claire & vermeille comme une rose à l'aube du jour. Sy Tristan la baise & l'acolle: mais quant il lui souvient de Yseult de Cornouailles, sy a toute perdue la voulonté du surplus. Cette Yseult est devant lui, & l'autre est en Cornouailles qui lui défent que à l'autre Yseult ne fasse nul riens que à villeinie lui tourne. Ainsi demeure Tristan avec sa femme; & elle qui d'acoller & de baiser ne savoit riens, s'endort entre les bras de Tristan; & Tristan aussi d'autre part se endort entre les bras d'Yseult jusques au lendemain, que les Dames & Damoiselles vinrent veoir Yseult & Tristan. Tristan se lieve, puis vient au palais.

Tristan modeste & prudent, n'informe personne de ces détails. Yseult plus innocente ne se plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouvernail qui n'est informé de rien, croit avec plaisir qu'une belle femme fera oublier une maîtresse encore plus belle. Tristan resta un an à la cour du Roi son beau-père. L'ignorance d'Yseult ne fut pas plus éclairée; & toutes les nuits que son mari passa près d'elle, ressemblèrent à la première.

Les nouvelles du mariage de Tristan arrivent enfin à Cornouailles. Le Roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à sa femme. La malheureuse Yseult ne

peut cacher sa douleur. Elle s'enferme avec Brangien, & s'écrie en versant des larmes: *Haa, Tristan, avez-vous prins* (eu) *le cueur de trahir celle qui plus vous aymoist que soy-même? Puisqu'il est ainsi, que je vois que tous ont joye de leurs amours, & moi en suis du tout chetive & en douleur, je prie à Dieu qu'il me envoye bientôt la mort.*

Yseult, dans son désespoir, se souvient de l'amitié qui l'unit à la Reine Genièvre. Cette Reine aimoit Lancelot du Lac aussi tendrement qu'Yseult aimoit Tristan; & le grand Roi Artus, ce Souverain de tant de royaumes, ce preux Chevalier, digne chef de ceux de la Table Ronde, ce grand Artus (il faut l'avouer) partageoit le sort du petit Roi de Cornouailles. Yseult le savoit bien; & l'on sait aussi que rien n'est plus consolant & plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à se faire entr'elles, dans la situation où elles se trouvoient l'une & l'autre.

Yseult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, & presque effacée par ses larmes. Elle lui parle de l'excès de son amour pour Tristan, de ce qu'elle a souffert pour lui, de sa cruelle infidélité, du désespoir où elle est: elle finit par lui demander conseil.

On croira sans peine que la Reine Genièvre

ne perd pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yseult, de l'infidélité de Triſtan, dont elle lui peint toute l'horreur avec la force qu'une amante doit porter dans un pareil récit. Lancelot n'a garde de ne pas l'aſſurer de l'indignation qu'il a contre Triſtan, du projet qu'il fait & du deſir qu'il a de punir une pareille félonie. Son courroux s'appaiſe cependant un peu, en apprenant par un Chevalier de la petite Bretagne, que Triſtan, mélancolique, rêveur, & preſque malade, eſt parti de la cour du Roi Houël, & s'eſt ſéparé d'Yſeult aux blanches mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine ſans peine qu'il ſe repent de ſon infidélité.

En effet, Triſtan, plus rempli que jamais de ſon amour pour Yſeult la blonde, (c'eſt ainſi que nos Romanciers diſtinguent la première de la ſeconde,) avoit fait faire un eſquif, ſous prétexte de s'amuſer à pêcher, mais bien pour s'en ſervir à paſſer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il étoit entré dans cet eſquif avec ſa femme & Phérédin ſon beau-frère, ils s'amuſoient à pêcher, à peu de diſtance du bord; un vent furieux les éloigne ſubitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend le jouet des flots pendant trois jours, & finit par porter &

briser l'esquif contre des rochers qui bordoient une contrée qui leur étoit inconnue. Ils se sauvent ; ils pénètrent dans le pays ; ils rencontrent un Chevalier à pied & désarmé, qui les exhorte à ne pas aller plus loin. Il leur apprend qu'ils sont sur les terres de Nabon-le-Noir, le plus redoutable & le plus méchant de tous les hommes. Il ajoute que s'étant exposé témérairement à le combattre, il est devenu son esclave, & n'a plus d'espérance de sortir de ses fers.

Tristan lui jure qu'il le délivrera, l'envisage, croit le reconnoître, le reconnoît en effet, & se met à sourire. C'étoit Ségurades, Chevalier de Cornouailles, dont la femme avoit autrefois partagé ses faveurs entre le Roi Marc & Tristan (1). Ségurades l'envisage à son tour, le reconnoît, & lui dit : *Tristan, vous êtes l'homme à qui je veuil plus de mal, & savez bien la raison pourquoi; mais je vous pardonne, car à la male aventure estes-vous ici venu ; & je ne cherche d'autre vengement.* Vous avez raison, répondit Tristan : cette sorte de vengeance est digne d'un Cornouaillois ; cependant j'ose espé-

(1) Cette histoire est racontée tout au long dans les premières pages du Roman, mais nous avons cru devoir la supprimer.

ter que celui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande, pourra réussir à vous rendre la liberté.

Ségurades avoit un bon cœur; & consolé des légers malheurs si communs à ses compatriotes, il ne voit plus que la générosité de Tristan, lui demande pardon, s'offre à lui servir de guide, & le mène, lui & sa compagnie, passer la nuit chez la veuve d'un Chevalier.

Cette Dame les reçut avec grand plaisir, leur rendit beaucoup d'honneurs, les conduisit à sa chapelle, où un tombeau les surprit par sa richesse & sa beauté. Hélas! dit-elle, c'est le tombeau d'un de mes parens, nouveau Chevalier de la Table Ronde, nommé Menion le petit, que le méchant & cruel Nabon tua en trahison. Nous l'avons enterré, armé de pied en cap, à la manière des Chevaliers du royaume de Logres, avec un chapelet de perles sur la tête, comme étant jeune Chevalier.

Yseult & Tristan passèrent le reste du jour chez la dame, & furent réveillés le lendemain par le son d'un cor : on publioit une fête que le géant alloit donner; & pour la rendre plus brillante, on enjoignoit à tous les vassaux de s'y trouver, sous peine de mort. Tristan n'avoit ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yseult, Ségurades, Phérédin & la Dame. Ils arrivent

dans une plaine, ſous le château de Nabon; & voient que le géant, qui ſe croyoit l'homme le plus redoutable à l'eſcrime, a partagé les Chevaliers qu'il tient priſonniers en deux troupes. L'une étoit compoſée des Chevaliers de Norgales, l'autre l'étoit de ceux du royaume de Logres. Un jeune Prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, & compagnon de la Table Ronde, ſe préſente en ce momenr, & ſe joint à la troupe des Chevaliers de Logres: *Bon, fait Nabon-le-Noïa, vecy un ſerf de plus.* L'Amoral armé d'un écu & d'un bâton propre à l'eſcrime, ainſi que tous les autres combattans l'étoient, ſe préſente, & nul Chevalier de Norgales ne peut tenir contre ſon adreſſe. Nabon le trouve digne d'éprouver la ſienne; il deſcend, s'arme d'un écu & d'un bâton d'eſcrime, attaque l'Amoral de Gales, le met bientôt hors d'état de ſe défendre; & ſe plaint tout haut, qu'il ne peut trouver perſonne en état de le combattre. Triſtan, qui s'étoit tenu tranquille juſqu'alors, dit à Ségurades: Il eſt tems que je me préſente; j'eſpère, dans le combat, me conduire de façon à pouvoir tuer Nabon, & dès que vous le verrez tomber, criez aux deux partis *à la reſcouſſe* (1) liberté!

---

(1) *Reſcouſſe*, mot gaulois très-énergique qui n'a point

Triſtan ſe préſente auſſi-tôt, & ſe ſaiſit du bâton d'eſcrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent ſa riche taille & ſa beauté: Nabon le juge un adverſaire digne de lui; il l'attaque à coups précipités. Triſtan les pare tous avec adreſſe, feint de les éviter, & n'en porte qne de mal aſſurés. Nabon combat pendant une heure; &, ſurpris de l'adreſſe de ſon adverſaire, il s'arrête & s'écrie: » Qui es-tu » donc qui montres tant d'adreſſe à parer mes » coups, & ſi peu de courage pour m'en por» ter? — Je ſuis Triſtan de Léonois, lui dit-il, » fils de Méliadus, & neveu du Roi Marc. — *Haa, tant mieux*, dit Nabon, *car toujours portay hayne à ta meignec* (famille); *à la mort ores es-tu venu: Triſtan, je te deffie.* C'eſt ce que Triſtan deſiroit; il accepte le défi, pare encore quelques coups: mais bientôt le combat change; il en porte à ſon tour, étonne Nabon, le ſerre de près, prend ſon tems, & d'un coup portant à plein ſur la tête, il le renverſe mort. Sur le champ il ſaiſit un des gardes de Nabon; s'empare de ſon épée; & Ségurades & lui crient: *à la reſcouſſe* (liberté)!

Tous les Chevaliers priſonniers qui compo-

été remplacé, pour dire, en un ſeul mot, reprendre celui qui a été pris; il s'eſt conſervé parmi les marins.

ſoient les deux partis, viennent baiſer les mains du héros qui les délivre; les vaſſaux malheureux de Nabon voient qu'ils ceſſent de l'être, & offrent tous de lui rendre foi & hommage; Triſtan les refuſe; &, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force ſeule avoit manqué, il le propoſe aux ſujets de Nabon, qui *l'éliſent à Seigneur tout d'une voix.* Mais l'Amoral les refuſe auſſi. Triſtan crut alors trouver une bonne occaſion de réparer ſes anciens torts avec le pauvre Ségurades; il voit la couronne de Comte que portoit Nabon, ſur un tabouret de velours; il ſe la fait apporter; il appelle Ségurades, & la met ſur ſa tête. Ségurades s'agenouille, met ſes mains dans les ſiennes, *luy preſte hommage-lige, ſe déclare homme à Triſtan.*

Nous avons cru devoir rapporter tout cet événement, parce qu'il peint l'ancienne tyrannie de quelques grands vaſſaux, & les coutumes injuſtes qu'ils établiſſoient par la force. Il inſtruit auſſi du caractère des fêtes militaires, & des mœurs de ce tems.

L'Auteur raconte enſuite, fort au long, les aventures qui arrivent à l'Amoral de Gales: mais nous ne pouvons perdre de vue l'aimable & brave Triſtan; & nous croyons devoir en venir aux événemens qui l'intéreſſent. Nous avouons

cependant

cependant au Lecteur que c'eſt avec bien du regret que nous paſſons ſous ſilence les aventures d'un certain *Varlet à la cotte mal taillée*, & celle d'une Demoiſelle aſſez mauvaiſe plaiſante, dont les *gaberiès* ſont ſouvent très-fines & d'un très-bon ton. Ce Varlet à la cotte mal taillée eſt fils de Roi, frère de Dinadam, dont nous parlerons dans la ſuite; ſon ſurnom lui vient de ce qu'il porte conſtamment les vêtemens percés & délabrés dans leſquels ſon père a été aſſaſſiné, juſqu'à ce qu'il trouve l'occaſion de venger ſa mort.

Triſtan & la belle Yſeult aux mains blanches repaſſent la mer, & retournent dans la petite Bretagne; ils reſtent encore quelque tems à la cour du Roi Houël. Plein de ſon amour, & ne pouvant réſiſter plus long-tems au plaiſir de parler de ce qu'il aime, il ouvre ſon cœur à ſon beau-frère Phérédin; il avoue que, maîtriſé par la plus vive des paſſions, & par le *boire amoureux*, il n'a pu ſurmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yſeult la blonde, dont il lui fait un portrait ſi charmant, ſi ſéducteur, que de ce moment Phérédin deſire de trouver l'occaſion de la voir.

Quelque tems après, une femme enveloppée d'un voile, vient à la cour d'Houël, épie le moment de trouver Triſtan ſeul, l'aborde ſans

ſe découvrir, & ne lui dit que ces mots : *Haa, Triſtan, Dieu vous garde.* Triſtan reconnoît cette voix : c'étoit celle de la fidelle Brangien ; il lève ſon voile, l'embraſſe, fond en larmes, & lui demande *comment ſa Dame ſe faict. Mauvaiſement*, dit-elle, *elle n'a ne bien ne joye depuis qu'elle ſçait que vous avez femme épouſée, ne aura jamais tant qu'elle vous voye ; & vecy une lettre qu'elle vous envoie. Triſtan print la lettre, & quand il viſt le ſcel* (cachet), *ſi le commence à baiſer tout en pleurant, puis l'ouvre.*

Amy doulx & chier amy. O !.... toſt venez, venez ſans demeure ; accourez, amy, ou ſoyez sûr que male vie & mort deſire la Reine Yſeult, l'amour de Triſtan.

Quelle eſt l'ame ſenſible qui ne reconnoîtra pas le cri du cœur dans cette lettre ? O vous qui méritâtes d'en recevoir d'auſſi pleines de tendreſſe & de candeur, ſoyez auſſi touchés des peines de la belle Yſeult, que le brave & fidèle Triſtan le fut en la liſant.

Il feint, près du Roi Houël, que Brangien lui a apporté des nouvelles du Léonois, où ſa préſence eſt néceſſaire. Brangien eſt reçue dans le palais avec honneur : Yſeult aux blanches mains la careſſe ; Brangien gagne ſa confiance, la queſtionne, & juge, par ſes réponſes pleines

d'innocence & de ſimplicité, que Triſtan ne fut qu'à moitié coupable. Triſtan propoſe au Roi Houël d'emmener Phérédin en Léonois; tous deux preſſent leur départ. Ils s'embarquent avec Brangien ; le vent leur eſt favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève, & jette le vaiſſeau ſur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils débarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le ſon d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitans; ils y volent, & trouvent un hermite qui leur apprend qu'ils ſont dans le royaume de Logres, & dans la forêt d'Arnantes, où la Demoiſelle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adoroit, & qui l'avoit rendue auſſi ſavante que lui-même dans ſon art, l'avoit ſurpris endormi, l'avoit enchanté, & ne lui avoit laiſſé que la voix ſous une tombe inacceſſible à ceux qui l'auroient pu ſecourir. Cette Demoiſelle du Lac, épriſe enſuite d'amour pour le grand Roi Artus, avoit trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ſes enchantemens, elle le retenoit & lui avoit ôté la mémoire. L'hermite leur apprit encore que tous les Chevaliers de la Table Ronde étoient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, & que nul pays de la terre n'étoit auſſi fécond en grandes & ſurprenantes aventures que la forêt d'Arnantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit, fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'ils eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtèrent & se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur les bords d'une fontaine qu'ombrageoit un grand sicomore; ils y voient bientôt arriver *une bête*, *la plus merveilleuse qu'ils veissent onlques : elle avoit pieds & cuisses de cerf, queue de lyon, corps de léopard & tête de serpent*; *issoit* (sortoit) *de cette teste un glatissement* (aboyement) *si grant, comme si vingt braques y glatissoient.*

Le célèbre Chevalier Sarrasin, Palamèdes, sembloit être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête; il étoit même connu sous le nom du Chevalier à la bête glatissante. L'Amoral & Tristan ne tardent pas à le voir arriver; ils l'arrêtent, joûtent avec lui: Palamèdes les renverse tous les deux, & se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque tems de l'Amoral de Gales, qui rencontre Meléagant, brave Chevalier. L'Amoral, amoureux de la Reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Meléagant, amant malheureux de la

Reine Genièvre, n'en étoit pas moins jaloux de la gloire de cette Reine : il se bat ; & sur ces entrefaites, arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant aussi fortuné de la belle Genièvre, que Meléagant en étoit maltraité ; il force ce dernier à lui céder un combat intéressant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui se bat en retraite, & ne fait que parer les coups. Lancelot presse l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier est forcé de se faire reconnoître comme un des compagnons de la Table Ronde, & de se nommer. Lancelot, aussi courtois que brave, embrasse l'Amoral : & nous regrettons de ne pouvoir rapporter leurs expressions ; on y verroit avec quelle noblesse & quelle galanterie même, ces Chevaliers se traitoient entr'eux. Il est aisé de croire que Luces du Gua, homme de qualité & brave Chevalier, fait parler les héros de ce Roman comme il eût parlé lui-même ; nous devons bien cette louange au plaisir que nous recevons de sa narration & de son style, bien noble & bien énergique pour le tems où il écrivoit.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il est dans la compagnie de Tristan ; & Lancelot desire vivement de voir un Chevalier qu'il connoît déja par ses hauts faits & son amour pour la belle Yseult ; il s'occupe de le trouver comme

de la quête du Roi Artus. Triſtan s'étoit enfoncé dans la forêt, & partageoit avec les Chevaliers de la Table Ronde la quête de ce Roi. Il rencontre dans la forêt Treu, ſon Sénéchal, qui lui demande quel eſt ſon pays. Triſtan ſe donne pour être de Cornouailles; & Treu ne perd pas cette occaſion de *gaber*, & de ſe moquer de Triſtan, les Chevaliers de Cornouailles étant généralement très-peu conſidérés.

Triſtan ſe plaît à laiſſer quelque tems Treu dans ſon erreur; il la confirme même par ſes propos: il ſe trouve quelques autres Chevaliers, avec leſquels Triſtan refuſe de joûter. Ils vont tous enſemble coucher dans une abbaye, où le bon Triſtan ſe laiſſe gaber plus que jamais. Le lendemain le Sénéchal donne le mot à ſes compagnons, pour aller attendre le Chevalier de Cornouailles dans une route au ſortir de l'abbaye, & ſe donner l'amuſement de la frayeur qu'ils lui cauſeront quand ils lui propoſeront de joûter. Triſtan ſe trouve ſeul le matin; il s'arme, il part pour continuer ſa quête; il rencontre bientôt l'avantageux Sénéchal, & trois autres Chevaliers de la maiſon du Roi Artus; ils lui propoſent de joûter: il s'en défend long-tems par des propos timides; il feint enfin de prendre ſon parti. Il joûte, & ſans rompre ſa lance,

il les renverſe tous les quatre, homme & cheval, & les quitte, en leur criant de ſe ſouvenir du *pauvre Couard*, *Chevalier de Cornouailles.*

Triſtan, peu de momens après, rencontre une Demoiſelle qui s'écrie : » Ah! Sire! accourez » pour vous oppoſer à la plus cruelle trahi- » ſon. « Triſtan vole à ſon ſecours; mais la Demoiſelle connoiſſant, à la forme de ſes armes, qu'il eſt du royaume de Cornouailles, lui tient quelques propos inſultans ſur le peu de confiance qu'elle a dans ſon ſecours. Cependant ils arrivent enſemble près d'une tour & d'un grand pin; ils voient un puiſſant Chevalier que trois autres ont porté à terre, & dont ils veulent arracher *le haume* (caſque) pour lui couper la tête: ils voient auſſi trois autres Chevaliers ſur la pouſſière. Triſtan vole au ſecours de l'oppreſſé, & tue du premier coup l'un des trois qui vouloient le faire périr. Le Chevalier ſe relève, & ſacrifie à ſa vengeance l'un de ceux qui reſtent, pendant que Triſtan fait voler la tête au troiſième. Le Chevalier vengé lève alors la viſière de ſon caſque; une longue barbe blanche tombe ſur ſa poitrine. La majeſté, & l'air reſpectable de ce Chevalier fait ſoupçonner à Triſtan que c'eſt le Roi Artus; ce Prince le lui confirme. Triſtan veut ſe jeter à ſes genoux; mais Artus le reçoit dans ſes bras, & demande en vain à Triſtan ſon

nom & ſon pays. Dans ce moment, la Demoiſelle qui avoit amené Triſtan, s'élance ſur Artus, & lui arrache ſon anneau. Elle ſe ſaiſit d'une épée qu'elle ramaſſe; elle court après une autre Demoiſelle qui fuyoit ayant vu les Chevaliers morts, & elle lui coupe la tête; c'étoit la fin de l'enchantement d'Artus. La Demoiſelle miſe à mort appartenoit à la Demoiſelle du Lac. Artus ayant recouvré la raiſon & la mémoire, offre à Triſtan de l'emmener à ſa cour, & de l'élever aux plus grandes dignités; mais Triſtan perſiſte à le refuſer, & à ne ſe point faire connoître. Il lui promet ſeulement de l'accompagner, juſqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque Chevalier.

Peu de tems après, Artus voit arriver Hector des Mares, frère de Lancelot. Artus dit à Triſtan qu'Hector eſt le plus fort & le plus adroit de toute ſa maiſon, à la joûte. Triſtan auſſi-tôt court contre lui, lui fait vider les arçons; & pendant qu'Hector ſe relève: » Sire, dit Triſtan, » je vous laiſſe avec un bon & brave Cheva- » lier, & je pars. « Artus & Hector des Mares admirent ſa force & ſa valeur, & en font l'éloge devant toute la cour, à Cramalot, où ce Prince arrive le même jour.

Triſtan, après avoir quitté le Roi Artus, retrouve l'Amoral de Gales; il le prie de ne le

faire connoître à la cour du Roi Artus que du ſeul Lancelot du Lac, dont il deſire vivement l'eſtime & l'amitié.

Notre héros ſe rembarque avec Phérédin. Ils arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, Sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Triſtan avec la joie la plus vive, & qui lui promet, non-ſeulement de le tenir caché, mais de lui prêter ſon ſecours, en cas de violence. L'Auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promeſſe encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous ſecret avec la Reine Yſeult.

Phérédin, qui n'étoit point connu, va librement à la cour du Roi; il voit la belle Yſeult. Nul cœur ne pouvoit réſiſter à ſes charmes. Celui de Phérédin eſt frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, & qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Triſtan, lui cache ſon amour; mais, trop sûr que ſon ami eſt aimé, ſon cœur ſe ſerre; il tombe malade, & bientôt, ſe croyant près de ſa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yſeult, & de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yſeult, dans un moment de pitié pour l'ami de Triſtan, lui fait une réponſe douce & honnête qui lui rend la vie. Peu de jours

après, Tristan trouve cette lettre. La jalousie la plus terrible s'empare de son ame; il veut tuer Phérédin qui s'échappe; il monte à cheval, court la forêt pendant deux jours sans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine; il descend, se livre à son désespoir, *& s'abysme en un penser si profond, que ores riens l'en détourner ne peut.*

Il reste dans cet état, sans prendre aucune nourriture, pendant plusieurs jours, défiguré & noirci par le soleil. Il touchoit presque à son dernier moment, lorsqu'une Demoiselle le trouve dans cette situation, le reconnoît, & s'attendrit sur son sort. Elle le tire doucement par le bras, à plusieurs reprises. Tristan revient un moment à lui: *Haa, Damoiselle*, dit-il, *m'estes bien dure, & villenie me faictes, en me tirant de mon pensèr.* Il y retombe aussi-tôt, & de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui sont absolument inutiles.

La Demoiselle plus attendrie encore, imagine que Tristan, qu'elle connoît pour aimer la musique, & jouer supérieurement de la harpe, pourra revenir de cet état, en entendant le son de la sienne. Elle court la chercher. Tristan sort de sa profonde rêverie; ses larmes commencent à couler, sa respiration devient plus libre; il tend une main languissante: *Ah, Damoiselle, qui venez pour me réconforter, n'ouytes-vous ja-*

mais le lay (chanſon) *de mort ?.... Non, Sire, fait-elle.... O je le cuide voirement* (je le crois bien). *Mais oret le allés ouyr, ſe me baillés votre herpe.*

La Demoiſelle la lui préſente. Il la prend, l'accorde, & commence ainſi ſon lay, qu'à tous momens ſes ſanglots interrompent (1).

Je fis jadis chanſons & lays,
Amour rendoit mes chants parfaits;
Mais à préſent mon art ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour, charmante fantaiſie,
Toi que j'ai conſtamment ſuivie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah ! c'eſt toi qui me l'as ravie.

D'amour ainſi m'eſt advenu,
Comme à celui qui a tenu
En ſon ſein le ſerpent tout nu,
Et puis en eſt à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yſeult, ô ma douce ennemie,

(1) En donnant cette chanſon touchante, écrite dans le Roman, nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus intelligible, & nous avons cru devoir ſaiſir ce moment pour donner une idée de la Poéſie ancienne.

Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las! ne m'oublie.

Lorſqu'en terre ſerai giſſant,
Sur ma tombe on ira liſant:
» Oncques perſonne n'aima tant
» Comme Triſtan; ſi meurt pourtant. «

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelot, dont la courtoiſie
A tant de valeur eſt unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance & harnois;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yſeult fais reſpecter les lois.

Toi, Dieu puiſſant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (1) pour ma Dame;
Donne ſauvement à mon ame.

Triſtan finit ainſi ſon lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ſes larmes; il le remit à la Demoiſelle, en la conjurant de le préſenter à Yſeult, & de ne le laiſſer connoître qu'à Lancelot du Lac.

---

(1) Je brûle.

Pendant ce tems, la Reine Yſeult ſe déſeſpéroit du départ de Triſtan. Elle apprend que c'eſt la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin, qui cauſe ſon état affreux. Innocente, mais déſeſpérée du cruel effet de cette lettre, elle en écrit une ſeconde à Phérédin, par laquelle elle lui défend de paroître jamais à ſes yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt. Il s'enfonce dans la forêt; & meurt de douleur & d'amour dans un hermitage.

Yſeult envoie ſa fidelle Brangien pour chercher Triſtan, le détromper, & le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement; il s'étoit enfoncé dans le plus épais du bois. Maigre & défiguré, ſa raiſon ne revenoit que pendant quelques inſtans, & lorſque la Demoiſelle qui avoit juré de ne le point quitter lui jouoit quelques airs de harpe, & le forçoit à prendre quelque nourriture. Lui-même alors prenoit quelquefois cet inſtrument conſolateur. Ses chants étoient alternatifs. Dans ſon dépit, il maudiſſoit l'amour comme l'auteur de tous ſes maux; mais bientôt, ſe ſouvenant des momens heureux paſſés près d'Yſeult, il ſe repentoit d'avoir blaſphêmé le Dieu qui l'avoit comblé de faveurs. Il le comparoit à la roſe, dont les épines n'empêchent pas qu'on ne deſire & qu'on ne cherche ſa vue & ſon doux parfum. Il le comparoit

encore au beau matin qui fait épanouir les fleurs, & dont la douce & vive lumière excite les oiſeaux à chanter leurs amours; mais qui ſouvent eſt ſuivi d'un orage. Ce changement, hélas! le faiſoit auſſi-tôt ſouvenir de celui d'Yſeult; il retomboit alors dans ſa noire mélancolie.

Pendant la quête que Brangien faiſoit de Triſtan, la Reine Yſeult, de ſon côté, formoit auſſi les plus tendres plaintes. Auſſi habile que Triſtan dans l'art de faire parler une harpe, auſſi pleine de ſon amour, ſouvent elle uniſſoit ſa voix aux ſons tendres & harmonieux de cet inſtrument.

Un jour le Roi Marc entre doucement dans ſa chambre. Elle chantoit alors des couplets qu'elle venoit de faire, ſur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime, elle n'apperçoit point le Roi. Voici les vers que lui inſpire l'amour:

Ma voix n'a plus qu'accens piteux,
Ma harpe que ſons langoureux;
Dieu d'amour, les chants gracieux
Sont faits pour les amans heureux.

Près de toi que j'étois joyeuſe!
Soupirant ma flamme amoureuſe,
Ma voix étoit mélodieuſe,
Ma harpe plus harmonieuſe.

Jusques là le Roi ne savoit encore à qui ses regrets étoient adressés. Il se doutoit bien que Tristan en étoit l'objet, mais son nom n'étoit pas prononcé. Il attendoit, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yseult dît un mot de plus. Elle reprit sa chanson :

Ah ! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquille, es-tu content ?
Pourrois-tu l'être un seul instant,
Loin de celle qui t'aime tant !

Gazons fleuris, chambrette obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avois cure,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le Roi trop convaincu, & trop peu maître de lui pour se contraindre, se montre alors, & marque son courroux par ses regards furieux. Yseult qui le hait, qui souffre, qui ne craint plus rien à force de souffrir, n'est ni surprise de le voir, ni déconcertée en le voyant. » Vous » m'avez entendue, lui dit-elle ; oui, j'aime » Tristan. Sans doute qu'il n'est plus ! sans doute » qu'il est mort pour moi ! Je ne veux point » lui survivre. Un coup frappé par ma main » finira bientôt mes peines. «

On a bien raison de dire qu'il est un dieu

pour les amans. Le bon Roi sent son cœur se fendre de pitié pour Yseult; il craint qu'elle ne se donne la mort; il appelle Dinas, son Sénéchal, qu'il savoit être estimé de la Reine; il la lui confie, & lui commande de veiller attentivement sur ses jours.

Dès que la Reine fut libre, elle ouvrit son cœur à Dinrs. Ah! cher Dinas, lui dit-elle, mon cher Tristan n'est plus, laisse-moi me donner la mort. Eh! Madame, lui dit-il, quelle certitude en avez-vous? Et si Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort & à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle & passionné puisse un instant vous survivre? Cette réflexion arrête Yseult & calme un peu son désespoir; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fausses nouvelles de la mort de Tristan; Yseult s'échappe des bras de Dinas & de Brangien, court dans son cabinet, se saisit d'une épée que Tristan un soir y avoit laissée; elle en appuie le pommeau, découvre son beau sein, & veut se jeter sur la pointe.

Heureusement le Roi Marc, toujours amoureux d'elle, s'étoit caché dans le même cabinet, pour y jouir du plaisir d'entendre le son de sa voix; il l'arrête, la prend entre ses bras, appelle Dinas & Brangien, leur reproche le peu de

de soin qu'ils prennent d'elle, & la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un Chevalier de cette cour, qui devoit la vie à Tristan, le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la Demoiselle à la harpe. Il le console; il lui peint si bien le désespoir qu'Yseult montre ouvertement de sa perte, que Tristan commence à ne la plus croire coupable; il revient entièrement à lui. Le passage du désespoir à l'espérance est toujours court pour un amant passionné. Tristan embrasse le Chevalier; le conjure de voler à Cintageul, & d'apprendre à sa chère Yseult que Tristan respire encore, & ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'étoit le nom du Chevalier) s'acquitte de cette commission avec prudence, & rend la vie à la Reine.

Mais hélas! de fausses nouvelles arrivent peu de jours après le départ de Giglain, au malheureux Tristan. Il croit, plus que jamais, la belle Yseult infidelle; heureusement il n'a pas le tems de se tuer, car sur le champ il devient fou & furieux: il court les champs; la Demoiselle le perd de vue; il arrache les arbres dans sa fureur; il combat tout nu contre un ours terrible, lui brise la tête contre une roche; il enlève des vivres à des pasteurs, les anéantit quand ils veulent s'opposer à sa rage.

Cependant cet état étoit alternatif; la raison lui revenoit quelquefois, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servoit alors de sa force pour secourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes pasteurs, touchés de son sort, s'intéressèrent à lui, le nourrirent, & lui dressèrent une cabane.

Un jour le géant Taullas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, & la ravageant pénétra dans la forêt jusqu'à l'habitation des bergers. Il les attaque; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Tristan sort de la cabane, casse un jeune pin, attaque le géant dont il évite les premiers coups, tombe sur lui, lui brise les cuisses. Le géant tombe; il se saisit de son cimeterre, lui coupe la tête, & la donne aux pasteurs, qui courent à Cintageul & la présentent au Roi Marc. Ce Prince admire le courage du vainqueur de Taullas, le géant le plus redoutable de la Grande-Bretagne. Il est bien surpris lorsqu'il sait que c'est un fou qui l'a mis à mort; il monte à cheval, suivi de toute la cour, pour aller chercher le fou, que ni lui, ni personne de sa cour ne peut reconnoître. Après plusieurs actes nouveaux de folie, le Roi Marc le persuade de se laisser conduire à Cintageul; *les enfans font la heurie après Tristan, en criant, au sot! au sot!*

Tristan arrive dans la cour ; Yseult paroît ; il la voit, il fait un cri, baisse la tête, & la couvre de ses mains. Yseult reconnoît son amant, & ne peut cacher sa joie ; le Roi Marc le reconnoît enfin ; mais, touché du sort de son neveu, il ne s'occupe, pour ce moment, que du soin de sa guérison.

La présence & les soins d'Yseult eurent bientôt rappelé la raison & la santé de Tristan. Il redevint plus beau, plus amoureux que jamais, & le Roi Marc sentit renaître toute sa jalousie. Le scélérat d'Andret ne perdoit pas une occasion de l'augmenter. Épiant sans cesse deux jeunes amans qui s'adoroient, il lui fut facile de surprendre mille regards enflammés : cependant il ne put les veiller de si près, qu'ils ne trouvassent quelques moyens de se voir secrétement.

Dinas, le Sénéchal, favorisoit leurs amours : il avoit des expédiens merveilleux pour tromper la vigilance des surveillans ; &, sous plusieurs déguisemens, il conduisoit quelquefois Tristan jusqu'aux genoux de la Reine.

La joie la plus pure, la satisfaction la plus complette ayant succédé aux malheurs qu'Yseult avoit essuyés, l'embonpoint, la fraîcheur avoient fait renaître les roses de son teint ; les graces animoient & paroient sa figure, la gaieté la

plus vive régnoit dans ses discours. Andret le fit remarquer au Roi de Cornouailles ; ce Prince adopta ses idées ; plus tourmenté que jamais, il prit le parti de bannir Tristan de ses états, & lui fit jurer qu'il n'y rentreroit jamais sans sa permission.

On imagine sans peine quelle fut la douleur des deux amans. Le serment de s'aimer toujours ne put, sans doute, l'adoucir que foiblement. Les Barons de Cornouailles se souvinrent de tout ce qu'ils devoient à Tristan. Ils reprochèrent au Roi son ingratitude ; mais un jaloux n'obéit qu'à la triste passion qui le dévore. Marc fut inflexible ; & Tristan s'embarqua pour passer dans le royaume de Logres, où il desiroit de trouver Lancelot, & de se lier avec lui.

Tristan regarde en soupirant la côte dont il s'éloigne, & fait de nouveaux sermens d'aimer Yseult jusqu'au dernier soupir. Le vent étoit favorable ; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres ; il trouve un Chevalier nommé Dinadam, frère du célèbre Varlet à la cotte mal taillée ; il joûte avec lui, le renverse ; il s'en fait un ami, dès qu'il lui dit son nom ; & ne connoissant point encore le pays de Logres, il marche de compagnie avec lui.

Ils arrivent à l'entrée d'un pont ; deux Chevaliers Bretons prêts à joûter, défendoient ce

paſſage. Dinadam s'avance, & dit qu'ils ſont deux Chevaliers prêts à joûter : Je n'en vois qu'un, dit Hector des Mares, car l'un de vous deux porte des armes à la façon des gens de Cornouailles ; & je ne tiens point pour Chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays. Dinadam rapporte ce propos à Triſtan, qui rit de la mépriſe. Dinadam ſe préſente pour joûter ; Boort, compagnon d'Hector, court contre lui, le renverſe. Triſtan ſe préſente pour le venger, mais Boort & Hector des Mares le refuſent. Il veut les y forcer ; ils s'enfuient, en criant : *Hak ! Chevalier de Cornouailles, ne nous honnyſſez pas ; à jamais le ſerions ſi ſeulement nos armures touchées & ſouillées étoient par votre glaive* (lance). Triſtan rit ſous ſon caſque, & ſe plaît à pourſuivre ces deux Chevaliers, qu'il connoiſſoit pour être des plus renommés de la Table Ronde. Les Chevaliers l'évitoient toujours. Sur ces entrefaites arrivent de loin Driam & Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector des Mares ; Triſtan court contre tous les deux, les renverſe, part avec Dinadam, & laiſſe les quatre compagnons de la Table Ronde très-étonnés de voir deux des leurs renverſés par un Chevalier de Cornouailles. Ils ſe dirent entr'eux qu'ils ſoupçonneroient que c'eſt le brave

& renommé Triſtan, s'ils ne ſavoient que l'amour le tient enchaîné près de la belle Yſeult. Nous aurions peine à ſuivre Triſtan dans tous les hauts faits d'armes qui le couvrent de gloire dans le royaume de Logres. Le pauvre Dinadam, ſouvent bleſſé près de lui, commence à ſe laſſer beaucoup d'un pareil compagnon ; il ſe plaint très-plaiſamment des dangers qu'il lui fait courir ; & quoique cette plaiſanterie ſoit fort longue dans le Roman, on la trouve agréable, & l'on s'attendrit pour Dinadam, qui n'eſt pas auſſi vigoureux que brave, & qui, ſe trouvant toujours battu près de Triſtan qui renverſe tous ſes adverſaires, prend enfin le parti de ſe ſéparer de lui. Triſtan apprend que la demoiſelle du Lac, qui déteſte Lancelot, a fait dreſſer une embuſcade de trente Chevaliers pour aſſaſſiner ce preux & redoutable Chevalier ; il prévient Lancelot, court au lieu déſigné pour l'embuſcade, & défait les trente Chevaliers. Il ſe bat contre Palamèdes ſur la fin d'un jour, juſqu'à ce que la nuit les ſépare. Tous les Chevaliers témoins des exploits de Triſtan, vont au-devant de Lancelot, & lui diſent avec étonnement, qu'un Chevalier de Cornouailles les a tous battus, & qu'il a défait l'embuſcade qui lui étoit préparée. Lancelot ne s'y méprend pas ; il les

assure que ce ne peut être que le brave Tristan de Léonois ; & de ce moment il le cherche avec empressement.

Cependant Yseult, éloignée de son cher Tristan, passoit ses jours dans la langueur & dans les plaintes. Elle ne peut résister long-tems au desir de savoir de ses nouvelles ; elle lui écrit, & fait partir secrètement pour le royaume de Logres, une de ses demoiselles, nièce de sa fidelle Brangien. Arrivée dans ce royaume, elle cherche vainement Tristan, rencontre Palamèdes qui la reconnoît, & lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles. Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours ; & Palamèdes sent une secrète joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'étoit long-tems échauffé vainement à poursuivre un Chevalier nommé Bréus sans pitié, il descend près d'une fontaine, se rafraîchit & s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine ; elle reconnoît le beau *passebreul*, cheval de Tristan ; elle voit ce Chevalier endormi, maigre & pâle ; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille, lui remet la lettre dont elle est chargée ; & Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amans goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle

de différer son départ, jusqu'après le magnifique tournoi que le Roi Artus avoit fait préparer près Cramalot; il conduit la demoiselle chez Persides, bon & loyal Chevalier, qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Persides & Tristan montent à cheval; ils trouvent un Chevalier que Persides défie. Ce Chevalier court sur Persides, l'abat; & voyant plus loin Tristan qui étoit dans le dessein de joûter avec lui, il court avec viteise sur lui. Tristan distrait dans ce moment, ne s'étoit point préparé; sa lance même n'étoit pas en arrêt. Le Chevalier inconnu le porte facilement par terre, & poursuit son chemin assez vîte pour que Tristan n'ait que le tems de remarquer ses armes. Dinadam arrive en ce moment; & quoiqu'il aimât beaucoup Tristan, il ne perd pas cette occasion de le *gaber* très-plaisamment, & lui apprend que le maître des joûtes qui vient de lui donner cette leçon, est Palamèdes.

Tristan fut plus en colère encore, en apprenant que celui qui l'avoit abattu par surprise, étoit le rival qu'il détestoit, quoiqu'il l'estimât; il se promit bien de se venger, & de le combattre dès qu'il pourroit le rejoindre.

Tristan conduit la demoiselle d'Yseult au tournoi, & la fait placer dans les balcons des dames de la Reine Genièvre. Il entre ensuite au tour-

noi ; rien ne peut résister à sa force & à sa valeur : Lancelot l'admire ; & par un secret pressentiment ne veut point disputer à ce preux Chevalier l'honneur & le prix du tournoi, pendant lequel Tristan abat deux fois Palamèdes, sans oser porter plus loin sa vengeance, les lois du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ses querelles particulières.

Artus descend de son balcon pour chercher & embrasser le vainqueur ; mais l'amoureux & modeste Tristan, content d'avoir remporté le prix en présence de la demoiselle d'Yseult, s'échappe avec elle, & disparoît.

A peine étoit-il rentré dans son pavillon, qu'un Ecuyer l'avertit qu'il vient de voir sur le bord d'une fontaine un Chevalier abîmé dans la douleur, poussant les cris & les plaintes les plus touchantes. Il y court ; il y trouve Palamèdes son ennemi mortel, & il ne s'occupe qu'à le secourir. Palamèdes, qui ne le reconnoît pas, lui parle de ses malheurs, de la cruauté d'Yseult, du bonheur de Tristan auquel sa générosité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Tristan l'emmène à son pavillon, cherche à le distraire de sa douleur, soupe avec lui, & lui fait préparer un lit près du sien.

C'est ainsi que ces Chevaliers braves & loyaux se traitoient autrefois entr'eux ; & telles étoient

les leçons de générosité que l'Auteur de ce Roman donnoit à la jeune Noblesse. Le Roman de Tristan de Léonois semble fait pour l'instruire & pour l'élever aux vertus qui peuvent seules donner la vraie supériorité, qu'on ne doit qu'à ses sentimens.

Le lendemain, le tournoi recommence. Tristan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu ; mais il l'est bientôt par les grands coups qu'il porte ; Artus & la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne soit le même Chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en est émue. Après Lancelot du Lac & Gaalard, ce grand Roi passoit pour être le meilleur Chevalier de la Table Ronde ; il va s'armer en secret, vient sous de simples armes au tournoi ; il joûte contre Tristan qu'il ébranle, & Tristan qui ne le connoît pas, lui fait vider les arçons. Artus se relève ; & content d'avoir éprouvé Tristan, il fait part à Lancelot de son aventure, & l'engage à soutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce Chevalier inconnu. Lancelot, pressé par ce Monarque, s'élance contre Tristan, dont la lance s'étoit brisée dans le tournoi ; mais la règle de ces sortes de combats étoit que le Chevalier, après avoir brisé sa lance, devoit combattre avec son épée, & ne devoit

pas refuser à présenter son écu à la lance du Chevalier qui l'avoit conservée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce son écu, le blesse au côté gauche; le bois se brise, & le fer reste enfoncé dans la blessure. Il frappe à son tour Lancelot sur son casque; il est fendu par ce coup terrible. Lancelot est blessé légèrement; son sang qui coule, l'aveugle un moment. Tristan qui le croit blessé mortellement, sort d tournoi; & Lancelot dit au Roi Artus que, depuis qu'il existe, il n'a jamais reçu de coup si terrible.

Tristan court à Gouvernail, qui retire le fer de sa blessure; il la bande, & Tristan ne s'en ressent presque plus. Dinadam arrive, & prend encore cette occasion pour l'accabler de mauvaises plaisanteries: mais Palamèdes & Gahériet l'en corrigent par une joûte où il est battu; & à peine est-il relevé, qu'il se voit vengé par Tristan qui les abat tous deux. Dinadam se console de ses accidens ordinaires, en donnant la main aux deux Chevaliers, pour les aider à se relever, & en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* son ami.

Tristan ne tarda pas à se rendre dans son pavillon; mais le Roi Artus, de l'aveu de tous les Chevaliers de la Table Ronde, lui décer-

noit encore le prix de cette ſeconde journée, lorſque Dinadam parut. On ſavoit qu'il avoit paſſé la nuit avec le Chevalier inconnu. Artus le preſſa ſi fort, que Dinadam avoua que le même Chevalier avoit remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les ſoupçons de Lancelot du Lac, en les aſſurant que ce brave Chevalier étoit Triſtan de Léonois, le neveu du Roi Marc.

Artus qui deſiroit couronner ſa haute valeur, & qui ſavoit que le Roi Marc avoit eu l'ingratitude de le bannir, voulut ſaiſir cette occaſion de l'attacher à ſa maiſon; & tous les Chevaliers de la Table Ronde s'écriant par acclamation *qu'onques plus dègne & plus preux compagnon avoir ne pouvoient*, ils jurèrent tous au Roi Artus d'aller à la quête de Triſtan, & de ne revenir d'un an dans ſa Cour, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent trouvé pour l'amener, & pour l'élire. La Reine Genièvre, qui ſait que Triſtan eſt ſorti bleſſé du tournoi, avec une demoiſelle inconnue, envoie à ſon pavillon quelques Chevaliers, qui trouvent la demoiſelle ſeule & en pleurs; car Triſtan, de peur d'être connu, venoit de ſe ſéparer d'elle.

On amène cette demoiſelle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Triſtan vient de remporter, & de la certitude

qu'il est reconnu. La demoiselle ne s'obstine point à détourner les soupçons; & Genièvre, qui ne doute pas qu'elle ne soit envoyée par Yseult, lui fait quelques questions sur cette Reine, dont elle loue les charmes & l'attachement qu'elle a pour Tristan. Hélas! lui répond la demoiselle, *belle Reine, ores vivés en tous soulas* (plaisir) *& lyesse* (joie), *tandis que la mienne est chétive & déconfortée.... Ce disant, regardoit-elle à yeux couverts le brave Lancelot.* Genièvre sourit à l'un & à l'autre. *Jà ne serai contente*, dit-elle, *jusqu'au moment que les quatre plus loyaux serfs d'amours ne soient rassemblés; partés, damoyselle; ores dictes à la belle Reine Yseult, qu'à elle se recomande son amie & compaigne en servage d'amours.*

La demoiselle retourne au pavillon, & perd l'espérance de revoir Tristan. Deux Chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure; & la demoiselle rassurée sur sa blessure, repart pour s'aller embarquer.

Chemin faisant, Bréus sans pitié la poursuit; Lancelot la délivre: elle ne craint point de se découvrir une seconde fois à lui. La demoiselle s'embarque pour le royaume de Cornouailles, & Lancelot continue la quête de Tristan.

Plusieurs Chevaliers de la Table Ronde avoient prêté le même serment que Lancelot. Ils igno-

roient celui que Triſtan avoit été forcé de prêter à ſon oncle ; & croyant que le meilleur moyen de trouver un amant paſſionné, c'eſt de le chercher près de ſa maîtreſſe, Yvain, Gahériet, & Treu le Sénéchal, paſsèrent dans le royaume de Cornouailles.

Leur arrivée porta la terreur dans l'ame de tous les mauvais Chevaliers de ce pays. Ceux du Roi Artus, informés que leur recherche étoit vaine, s'amusèrent à jouer beaucoup de mauvais tours au Roi Marc ; & ſachant qu'il étoit obligé d'aller dans l'île Sanſon, célébrer le jour où Triſtan tua le Morhoult d'Irlande & délivra ſon royaume du tribut, ils allèrent le défier, ainſi que toute ſa cour. Le Roi Marc excita vainement le peu de courage de ſes Chevaliers, en ſe faiſant armer, & ſe mettant à leur tête : ceux d'entr'eux qui ſe préſentèrent, & le Roi Marc lui-même, furent portés à terre dès la première atteinte.

Dinas le Sénéchal, cet ami adroit & commode de Triſtan & de la belle Yſeult, enchanté d'entendre les louanges qu'ils donnoient à ſon héros, s'empreſſoit à leur donner des fêtes. Le bon Dinas, en s'occupant du plaiſir des autres, ne négligeoit pas de s'occuper des ſiens. Il avoit un château agréable, habité par une des plus jolies perſonnes de la cour ; il s'en croyoit

uniquement aimé : mais le destin avoit décidé que nul Chevalier de Cornouailles ne jouiroit d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'étoit armé pour voler près de sa maîtresse, il trouve toutes les portes ouvertes. Un vieux valet perclus s'écrie que sa maîtresse vient de partir avec un Chevalier inconnu, & que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle emmène les deux beaux *brachets* avec elle.

Ces brachets étoient chers à Dinas; ils étoient de la race d'Hudan, ce beau brachet que la Princesse Belinde avoit envoyé en mourant à Tristan, & que ce Chevalier avoit depuis aimé si tendrement. Dinas part à toute jambe de cheval, joint les fugitifs dans la plaine, & combat le Chevalier. Il étoit prêt à se rendre maître de sa vie, lorsque le Chevalier demande à parler, & représente au Sénéchal qu'ils sont tous deux la plus haute folie, en exposant leur vie pour une querelle que la constance ou la légéreté de la Demoiselle doit décider. On n'est jamais sans amour-propre quand on aime. Le pauvre Dinas se croit assez sûr de sa maîtresse pour se soumettre à son choix. L'inconstante, aussi-tôt, prend la main du nouveau Chevalier, dit adieu d'un air moqueur à Dinas, & s'éloigne. Les fidèles brachets avoient reconnu leur maître, l'avoient caressé, & restoient près de lui. So-

infidelle maîtreſſe s'en apperçoit à cent pas, les regrette, & force ſon nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le Sénéchal paroît ſurpris de ſon impudence; mais, pour lui mieux prouver ſon mépris, il dit froidement au Chevalier : Je conſens de te les remettre, ſi leur inſtinct n'eſt pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie : appelle les brachets ; vois s'ils veulent te ſuivre. Le Chevalier les appelle vainement ; les brachets ſautent à Dinas, le careſſent, & montrent les dents au Chevalier qui ſe mettoit en devoir de les ſaiſir (1).

Les trois Chevaliers ayant perdu l'eſpérance de trouver Triſtan dans Cornouailles, retournent dans le royaume de Logres, & viennent au château d'un ancien Chevalier nommé d'Aras. Ce Seigneur Châtelain les reçoit, & leur avoue

(1) Ce joli conte a été pris dans l'ancien Roman de Triſtan, par Bocace, par la Reine de Navarre, & même par Bonaventure des Perriers. Non-ſeulement les Italiens, mais les Conteurs du quatorzième & du ſeizième ſiècles, n'ont pas négligé de piller les Romanciers du douzième, Les fureurs de Roland, la Coupe enchantée, le conte des Brachets & pluſieurs autres en ſont la preuve, de même que la continuation des Amadis n'eſt preſque qu'une prolixe répétition de l'Amadis de Gaule, que j'oſe perſiſter à croire leur être antérieur de près de quatre ſiècles.

qu'il

qu'il tient prisonniers Tristan, Palamèdes & Dinadam. Tristan étoit alors très-malade, espérant peu de sortir des prisons de d'Aras, dont il avoit tué deux fils dans le dernier tournoi; mais la générosité de d'Aras l'emportant sur tout son ressentiment, il va trouver Tristan dans son lit, & lui dit: Vous faites le malheur de ma vieillesse; votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournoi; cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs Chevaliers du monde; j'espère même y voir le protecteur d'un fils qui me reste. Vous êtes libre; allez, Seigneur, où la gloire vous appelle.

Tristan, touché de la générosité du vieux Chevalier, mêle ses larmes avec les siennes; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reste, comme son propre fils. Il sort la nuit de son château pour se dérober aux recherches des trois Chevaliers; il parcourt le pays de Norgales, abat plusieurs Chevaliers à la joûte, sous de nouvelles armes qui l'empêchoient toujours d'être reconnu; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverse encore le Roi Artus; il secourt Palamèdes contre dix Chevaliers qui veulent, en trahison, lui ôter la vie; ils se reconnoissent, & Tristan, conservant toujours

une ancienne jalousie contre lui, veut, sur le champ, l'appeler au combat mortel. A Dieu ne plaise, dit Palamèdes, que le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger! Je sens, cependant, que nos anciennes querelles ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez; nous menerons, de part & d'autre, deux Chevaliers avec nous. Tristan y consent. Le rendez-vous est pris à huit jours, & le lieu du combat choisi près du perron de Merlin.

Palamèdes & Tristan continuent à marcher ensemble; ils trouvent un Chevalier endormi sur le bord d'une fontaine. Tristan a l'indiscrétion de l'éveiller; le Chevalier le trouve mauvais, monte à cheval, saisit sa lance, court sur Tristan, & le renverse; il voit aussi-tôt Palamèdes qui se présente, il le renverse aussi; ce Chevalier frappe son cheval des éperons, & les laisse étendus sur la poussière. Tristan se relève, & se console de ce qui lui arrive, en présumant que le seul Lancelot du Lac est capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs Chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait suivre; il trouve Bliombéris & un de ses compagnons, que ce même

Chevalier venoit auſſi de renverſer. Il s'arrête quelque tems avec eux, & perd l'eſpérance de rejoindre ſon Chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin; & Triſtan s'y rend de grand matin, le jour dont Palamèdes étoit convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot, un Chevalier armé de toutes pièces; il ne doute pas que ce ne ſoit Palamèdes. Il court au-devant de lui la lance en arrêt; & ce Chevalier croyant, de ſon côté, ne devoir pas refuſer cette joûte, court impétueuſement ſur Triſtan. Tous les deux ſe frappent réciproquement avec tant de violence, qu'ils ſont renverſés ſur le ſable avec leurs chevaux. Ils ſe relèvent en chancelant, & chacun d'eux admire la force prodigieuſe de ſon adverſaire. Triſtan, perſuadé qu'il combat Palamèdes, met l'épée à la main, attaque avec fureur ce Chevalier, qui lui montre une valeur & une force égale à la ſienne; leurs écus ſont briſés, les cercles & les ornemens de leurs caſques ſont tranchés par les coups redoublés qu'ils ſe portent; le ſang coule des deux côtés; chacun remarque que l'épée de ſon adverſaire en eſt teinte : après une heure d'un combat qui ſe ſoutient avec égalité, le ſang qu'ils ont déja perdu, l'agitation de ce combat terrible, les force à s'arrêter, & à reprendre haleine. Tous

deux appuyés ſur le pommeau de leur épée, s'admirent, & redoutent, pour la première fois de leur vie, la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Triſtan, après quelques momens, ſe met en devoir de le recommencer; l'autre vient, l'épée levée, à ſa rencontre; cependant, avant de commencer à ſe porter de nouveaux coups, il dit à Triſtan: Sire Chevalier, je vous donne le los & le prix ſur tous les Chevaliers contre leſquels j'ai combattu juſqu'ici; mais puiſqu'il me paroît que vous voulez combattre juſqu'à la mort, je deſirerois vivement que nous nous dîſſions nos noms, pour que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui ſera victorieux. Triſtan reconnoît, à la voix, qu'il ne combat pas contre Palamèdes: Sire Chevalier, répond-il, la haute valeur & chevalerie que je trouve en vous, me fait changer la réſolution que j'avois priſe de taire mon nom; je ſuis prêt à vous le dire, ſi vous me promettez de m'apprendre auſſi le vôtre. Sire, répond l'adverſaire, peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac; je le ſuis. » Ah! Sire » Lancelot, quoi c'eſt vous! Ah! j'aurois bien » dû vous reconnoître à vos coups redoutables! » Ah! Sire, vous êtes le Chevalier de l'univers » dont je deſire le plus l'amitié. Je ſuis Triſtan » de Léonois, & je vous rends une épée que

» je consacre à votre service. « A ces mots, Lancelot présente le pommeau de la sienne à Tristan; tous les deux baissent un genou l'un devant l'autre; Tristan exige que Lancelot reçoive son épée ; Lancelot exige, à son tour, que Tristan soit armé de la sienne; tous les deux ôtent leurs casques; & les deux plus beaux & plus braves Chevaliers de la terre se serrent entre leurs bras, & s'admirent mutuellement. Ils oublient leurs blessures, & ne sentent que le plaisir de s'être trouvés. Ils s'asseyent; ils causent ensemble; & tous les deux, vivement occupés de leurs charmantes maîtresses, commencent, à mots couverts, à parler de leurs amours. *Hélas!* dit Tristan, *bien devez aimer ce tant doulx ou tant cruel Dieu d'amours; bien vous sert-il quant fleurs & lyesse il seme sur votre vie; & moy chétif, las! mal suis guerdoné* (récompensé) *de lui doner la miene, quant si durement me tient-il en son servage esloigné de ma Dame. Haa! beau doux amy*, répond Lancelot, *la joue teincte de couleur vermeille, parce que bien lui apert que ores Tristan parler luy veuilt de la Reine Genièvre, très-chier Sire, l'épine poignante n'oste point à la rose sa soüeve odeur, ne son brillant coloris: ores épines vous font patir; plaise à Amour que bientost à point soyez de ceuillir la rose!*

Lancelot dit à Triftan à quel point Artus & la belle Genièvre defirent de l'avoir dans leur cour ; il lui apprend le ferment que prefque tous les Chevaliers de la Table Ronde ont fait d'employer un an à fa quête, & le defir ardent qu'ils ont de l'élire pour compagnon.

La modeftie de Triftan cède enfin à ces raifons preffantes ; & fon attachement pour Lancelot le détermine à le fuivre à Cramalot. Ils partent enfemble : chemin faifant, ils trouvent deux ou trois Chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avoit rapprochés de Cramalot; mais leur ferment les empêchant d'y rentrer, ils tournoient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Triftan.

Ces Chevaliers font furpris en en voyant deux autres, dont les boucliers & les armes brifées font teintes de fang. Lancelot rit de leur furprife, & fe fait connoître : *Ores, compagnons*, leur dit-il, *votre quefte eft finée.* Ces Chevaliers connoiffent auffi-tôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Triftan de Léonois : ils s'empreffent à lui rendre les plus grands honneurs ; ils fe réuniffent à Lancelot, & tous enfemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot & Triftan fe préfentent devant lui couverts de leurs armes. Lancelot feul ôte fon

cafque ; Artus le reconnoît, & court l'embraffer ; l'inftant d'après il lui dit : *Mais, brave Lancelot, avez-vous donc votre quefte finée ? Oui, Sire, & voici Triftan de Léonois qui m'acquiete.* Il s'élève un bruit d'applaudiffement dans la falle ; la Reine Genièvre accourt ; Triftan ôte fon cafque, fléchit un genou devant elle ; Artus le relève, & le ferre entre fes bras.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde les entourent, & fur le champ Artus requiert un don à Triftan. Le fouvenir de fa chère Yfeult le fait d'abord héfiter de répondre ; il craint toute efpèce d'engagement qui puiffe le féparer à jamais de ce qu'il aime : mais la belle Genièvre & Lancelot le preffent ; Triftan accorde ce don ; & ce don eft de devenir pour toujours Chevalier de la cour du Roi Artus, & compagnon de la Table Ronde. Triftan baife la main de Genièvre, fait le premier ferment dans les mains d'Artus, *qui montre moult joie de ferrer les mains victorieufes de Triftan entre les fiennes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais ; & Meffeigneurs Gauvain, Yvain & Gaheriet, qui font frères & neveux d'Artus, s'écrient eux-mêmes, qu'Artus a maintenant dans fa *maifon* (1) les deux meilleurs Chevaliers de la terre.

---

(1) Le nom de maifon, pour exprimer les Commen-

Ores le Roi Artus ordonna qu'on apportast les saintes (reliques), *& jurast sur eux Tristan le serment de la Table Ronde; & tant soudain par Artus & les aultres compains* (compagnons) *conduit il y fut.*

Le fameux enchanteur Merlin avoit employé tout son art pour fabriquer cette table : parmi les siéges qui l'entouroient, il en avoit construit treize en mémoire des treize Apôtres. Douze de ces siéges seulement pouvoient être occupés, & même ne pouvoient l'être que par des Chevaliers de la plus haute renommée; le treizième représentoit celui du traître Judas; il restoit toujours vide. On le nommoit *le siége périlleux*, depuis qu'un téméraire & orgueilleux Chevalier Sarrazin avoit osé s'y asseoir, & que la terre s'étant entr'ouverte sous ce siége, le Sarrazin avoit été abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui subsistoit toujours, gravoit sur le nom de chaque siége le nom du Chevalier qui devoit l'occuper : il falloit, pour obtenir un de ces siéges vacans, que le Chevalier qui s'y présentoit surpassât encore en valeur & en hauts faits celui qui l'avoit précédemment occupé; sans cela, ce Chevalier en étoit vio-

---

faux & Chevaliers d'une cour, paroît être de toute ancienneté.

lemment repoussé par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisoit l'épreuve de tous ceux qui se présentoient pour remplacer les compagnons dont on avoit à regretter la perte.

Parmi l'un des douze principaux siéges, celui que le Morhoult d'Irlande avoit occupé étoit vide depuis dix ans; & le nom du Morhoult y restoit toujours gravé depuis que ce preux Chevalier étoit tombé sous le bras victorieux de Tristan. Artus prend Tristan par la main, & le présente à cette place : aussitôt des sons harmonieux se font entendre, des parfums exquis remplissent l'air; le nom du Morhoult s'efface, & celui de Tristan paroît étincelant de lumière!.... La rare modestie de Tristan eut beaucoup à souffrir lorsqu'on fit venir *les Sires Clercs*, chargés du dépôt des annales de la Table Ronde (1). Tristan, selon le serment qu'il avoit prêté, fut obligé de raconter tous les hauts faits de Chevalerie qu'il avoit accomplis.

Lancelot & Genièvre trouvèrent bientôt le moment de lui parler de la belle Yseult, & du desir ardent qu'ils avoient que quelque heureux hasard pût l'amener dans le royaume de Logres.

(1) Les Sires Clercs de la Table Ronde, étoient ce que sont aujourd'hui les grands Officiers des Ordres; ils en conservoient les lois & les registres.

Tandis que Triſtan ſe couvroit ainſi de gloire à la cour d'Artus, la ſombre & noire jalouſie agitoit Marc dans la ſienne. Il ne voit point Yſeult ſans penſer que Triſtan en eſt aimé; & le bonheur de ſon neveu renouvelle enfin dans ſon ame ſon ancienne fureur, & les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de paſſer déguiſé dans le royaume de Logres; il fait aſſembler ſes Barons, leur dit qu'il a voué un pélerinage qui durera quelques mois; il leur fait prêter ſerment d'obéir au perfide Andret; & ne pouvant perdre de vue la belle Yſeult, il nomme deux demoiſelles pour la ſuivre avec Brangien, & part avec elle. Il choiſit deux Chevaliers élevés dans ſa maiſon pour le ſuivre lui-même; &, avec ce ſimple cortège, il paſſe dans le royaume de Logres.

A peine y eſt-il arrivé, qu'il confie à l'un de ſes deux Chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'eſt venu que pour chercher l'occaſion de ſurprendre Triſtan, & de le mettre à mort; il veut faire prêter ſerment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette propoſition avec horreur; il fait les reproches les plus vifs au Roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, & qui craint que Berthelay ne le découvre, tire ſon épée, fend la tête du vertueux Chevalier, & le renverſe mort à ſes pieds.

Amans, frère de Berthelay, arrive, voit ſon frère mort, attaque le Roi Marc ; Yſeult accourt avec ſes femmes, elle les ſépare. Amans s'arrête par reſpect pour elle : mais il accuſe hautement le Roi Marc de meurtre & de trahiſon. Les deux demoiſelles d'Yſeult, couſines des deux frères, forment le même appel ; tous les trois lui diſent qu'ils partent pour Cramalot, & vont l'accuſer devant Artus. Le Roi Marc qui craint d'être découvert, offre d'accepter le défi, ſi toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connoître. Amans en prête le ſerment, & part pour Cramalot, où le Roi Marc jure de ſe trouver dans ſix jours. Marc chargé de cette fâcheuſe affaire, laiſſe la Reine Yſeult avec la ſeule Brangien dans une abbaye, & part ſans aucune ſuite, faiſant d'ailleurs des informations ſur Triſtan.

A peine le Roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il apperçoit un Chevalier armé de toutes pièces ; &, connoiſſant la coutume des Chevaliers de Logres, qui ne ſe rencontroient point ſans ſe défier à la joûte, il s'y prépare. Celle du Chevalier étoit de ne la refuſer jamais, mais de ne la point propoſer. Le Roi prend aſſez mauvaiſe opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'étoit cet impitoyable gabeur) prend encore plus mauvaiſe opinion de Marc, en con-

noissant à ses armes que c'est un Chevalier de Cornouailles. Ils se saluent, s'abordent, & Marc lui demande des nouvelles de la cour du Roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'est passé à la réception de Tristan à la Table Ronde; Il élève jusqu'aux cieux les actions, la valeur & la beauté de son ami Tristan; & porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuse & jalouse de son oncle.

Dinadam lui fait des questions à son tour: *Damp, Chevalier,* lui dit-il, *de pieça je cuidoie* (depuis long-tems je croyois) *qu'à jamais ne vesrions Chevalier de Cornouailles ès royaume de Logres, mal y tombent t'ils, s'ils n'ont patience à être gabés; bien m'apert que taillé vous êtes pour ce endurer: or ne pourriez-vous m'apprendre novelles du plus chétif & couard Roi de l'univers, coment se faict Marc le honny? Bone chière mine fait-il en l'absence de son neveu Tristan?*

Marc trouvoit deux inconvéniens à se fâcher de ce propos, celui de se faire connoître, & celui de se battre; il l'essuie donc tout doucement; & Dinadam, qui le reconnoît pour un vrai Chevalier de Cornouailles, se propose bien de s'en amuser, & le pousse à bout par mille cruelles plaisanteries.

Il leur arrive plusieurs aventures; Dinadam

lui joue ſans ceſſe de nouveaux tours. Un matin entr'autres, Dinadam voit des pavillons tendus, & ſix boucliers attachés aux branches d'un pin, ſur leſquels il reconnoît les armes de ſix de ſes compagnons de la Table Ronde : » Ah, Sire » Chevalier ! s'écrie-t-il au Roi Marc, je ſuis » perdu ſi vous ne me ſecourez ; je reconnois » les armes de mes plus mortels ennemis ; & » quoique ce ſoient ſix des plus redoutables » Chevaliers du royaume de Logres, la con- » fiance que j'ai dans votre haute valeur, fait » que je me décide à les attaquer. « Gardez-vous-en bien, répond Marc en frémiſſant; dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas ! Je le ſais, dit le malin Dinadam ; mais avec vous je ne peux rien craindre. Il part auſſitôt ; & du ſer de ſa lance, il arrache les écus du pin, & les fait tomber avec fracas. Les Chevaliers du pavillon ſortent à ce bruit, bien armés. Le pauvre Marc voit que la partie n'eſt pas égale, qu'il n'y a pas un moment à perdre ; il maudit ſon téméraire compagnon, donne des deux éperons, & s'enfuit. Dinadam ôte auſſitôt ſon caſque, ſe fait connoître à ſes compagnons, & leur conte ſon hiſtoire avec le Chevalier de Cornouailles. Ils en rirent beaucoup, & ſe promirent bien de le gaber à leur tour, s'ils le rencontroient.

Dinadam marche avec eux. Le haſard les

conduit du côté où le Roi Marc avoit fui. Sur le soir ils voient venir un Page du Roi Artus, & l'insensé Daguenet, qui, quoique Chevalier, ne paſſoit plus à la cour que pour être le fou du Roi. Ce Page leur dit qu'il vient de rencontrer dans une abbaye voisine, un Chevalier qui doit y coucher ; & il le leur désigne si bien, que Dinadam le reconnoît pour être le Chevalier de Cornouailles. Dinadam imagine auſſitôt d'arrêter Daguenet, & lui propose de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six Chevaliers, lequel étant un peu bleſſé, ne pouvoit alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique fou, & très-foible de corps, avoit du courage, & se souvenoit d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître, deux Chevaliers de Cornouailles qu'il avoit vaincus. Il accepte de combattre celui-ci. Dinadam avertit ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt qu'il leur désigne. Il part, & court rejoindre le Roi Marc à l'abbaye. Ce Prince est bien honteux & bien étonné en revoyant Dinadam, dont il espéroit que les six Chevaliers l'avoient défait pour toujours. Il lui demande comment il a pu s'échapper de ses ennemis. Dinadam lui répond qu'il avoit été trompé par leurs armes, que ces Chevaliers s'étoient trouvés ses meilleurs amis ; mais que l'attachement dont il s'étoit

pris pour lui, l'avoit preſſé de les quitter pour le ſuivre, & le rejoindre s'il étoit poſſible. Marc le maudit intérieurement; ils ſoupent & paſſent la nuit enſemble. Le lendemain matin le Roi Marc veut partir pour ſe rendre à Cramalot: mais il n'en fait pas la route; &, quoique déſolé de marcher encore avec l'éternel gabeur qui s'offre à le conduire, il eſt forcé de le ſuivre juſqu'à ce qu'il trouve le moment de s'en ſéparer à jamais.

On ſe doute bien que Dinadam le mène droit au carrefour, où les ſix Chevaliers l'attendent. En avançant il fait mille cruelles plaiſanteries au triſte Roi, ſur le peu de courage qu'il a montré la veille. Marc pouſſé à bout, déſeſpéré des propos qu'il eſſuie de Dinadam, veut ſe battre avec lui; mais celui-ci le refuſe, diſant qu'il ne déshonorera pas ſes armes en s'en ſervant contre un Chevalier de Cornouailles, dont le courage eſt ſi ſuſpect. A ce moment même, ils arrivoient près du carrefour où le ſeul Daguenet ſe préſente couvert des armes de Bliombéris, & les défie à la joûte. Le Roi Marc en veut céder l'honneur à Dinadam, qui s'en défend avec force, diſant à Marc qu'il ne peut trouver une plus belle occaſion de ſe couvrir de gloire, qu'en joûtant avec le Chevalier qu'il reconnoît à ſes armes & à ſon air redoutable, pour être

le renommé Lancelot du Lac. Le Roi frémit; & presse plus que jamais Dinadam de combattre; mais celui-ci s'en excuse encore, sous des prétextes qui doivent lui causer de plus vives alarmes. Le Roi Marc, plus effrayé que jamais, reste éperdu; Daguenet s'avance sur eux, en criant comme un fou: *Couards Chevaliers, à la jouste, à la jouste!* Marc n'écoute plus que la peur; il pique son cheval des éperons, & s'enfuit à toute bride. Les six Chevaliers & leurs Ecuyers se montrent, *& font la criée & la huerie* sur Marc, en criant: *Couard, ô Couard, ô Cornouaillois, ô coux!*

Le Roi Marc s'enfuyant toujours le long d'une route de la forêt, l'Amoral de Gales, qui se trouve à l'extrémité de la route, le voit venir à lui, la lance baissée; il croit qu'il le défie à la joûte; il court au-devant de lui, & le renverse à quatre pas de son cheval, sur la poussière. L'Amoral poursuit son chemin, & joint ses compagnons. Ils rient ensemble du pauvre Chevalier de Cornouailles, partent, & arrivent le même jour à Cramalot, où cette aventure est bientôt divulguée. Le Roi Marc, qui s'y fait conduire le lendemain, est reconnu facilement par les armes qu'il porte; & la populace lui jette de la boue, & élève sa huée contre lui.

Cependant Amans & ses deux cousines arrivent aussi

aussi le même jour à Cramalot: Amans tient parole au Roi Marc, & sans le nommer, tous les trois accusent de meurtre & de trahison le Chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain; le Roi Marc se présente dans le champ clos marqué pour ces sortes de combats. Amans s'y présente de son côté, jure que sa cause est légitime; il veut faire jurer la même chose au Roi Marc qui le refuse. Cependant il attaque Amans, le combat; & quoique lâche & foible, il a le bonheur de le tuer. Les Juges du camp étoient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices pour être brûlées, selon les anciennes lois de ces sortes de jugemens: mais un des Juges ayant fait réflexion que le Chevalier vainqueur avoit refusé de prêter le serment, il suspend tout, & remet la décision de cette affaire au sage & grand Monarque Artus. On les fait tous trois comparoître au pied de son trône. Artus interroge Marc avec cette supériorité & cette majesté qui fait souvent frémir le crime. Marc éperdu, troublé, se trouve forcé de se découvrir à son Seigneur suzerain, & de lui avouer qu'il est en effet coupable du meurtre dont on l'accuse. Artus frémit d'indignation; mais, respectant la dignité royale, il donne à Marc sa cour pour prison, fait inhumer honorablement

Amans, fait graver cette hiſtoire ſur ſa tombe, & il retient les deux demoiſelles à la cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver ici avec quel art l'auteur ſemble prêter ſans ceſſe de nouvelles excuſes à la foibleſſe de la belle Reine Yſeult pour le brave Triſtan. Non-ſeulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux*, ce qui contribue à la faire excuſer par les gens rigides; mais il peint auſſi le Roi Marc comme étant cruel, parjure, lâche Chevalier, & ſur-tout bien ridicule, pour faire aimer la vengeance d'Yſeult à tous ceux & celles qu'il intéreſſe pour Triſtan.

Cette belle Reine, reſtée ſeule dans une abbaye avec ſa fidelle Brangien, attendoit les ordres du Roi Marc, & deſiroit vivement de recevoir des nouvelles de Triſtan. Son ſeul amuſement étoit de s'aller promener quelquefois dans la forêt voiſine de l'abbaye. Elle y penſoit à ſes amours ſur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres; & bientôt ces arbres furent parés des chiffres & du nom de ſon amant. Quelquefois elle uniſſoit ſa voix au ſon de la harpe, & c'étoit toujours ſa peine ou ſes premiers plaiſirs qu'elle chantoit. Toute la nature offroit Triſtan à ſes yeux: un jour, le ſon ſi doux de cette voix ſe fit entendre à Bréus *ſans*

pitié. Ce Bréus, (dont il a déja été fait mention) étoit un Chevalier trop indigne de son Ordre, & très digne de son nom. Des mœurs affreuses, une ame basse, un cœur perfide, une force peu commune, le rendoient également redoutable aux deux sexes ; il terrassoit les hommes, & faisoit éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yseult ; il se cache & l'observe. A l'aspect de deux femmes jolies, son ame se prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets se tournent uniquement vers elle. Les premiers accens de sa voix rendent ses desirs plus vifs. Il écoute en méditant. Yseult commence ainsi son lay.

LAY D'YSEULT.

Quelque charmante que soit la Romance d'Yseult dans la Bibliothèque des Romans, je ne dois pas en parer mon Extrait, quoique je me fisse honneur de jouir des présens que j'ai reçus d'une main aimée ; & je restitue ici la foible complainte que j'avois mise dans la bouche d'Yseult.

Feuillage épais, verts gazons, doux silence,
Bien invitez à prendre le repos ;
Mais tant revient si douce remembrance,
Que de mes cris réveille les échos.

Dans ces ſcepeuils plantés par la nature,
Fontaine ſourd, & nourrit mille fleurs :
Las! mes ſoupirs augmentent ſon murmure,
Ses petits flots ſont groſſis par mes pleurs.

Que fait Triſtan ?... Ah, plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix!
La Table Ronde élève aux cieux ſa gloire :
Chétive, hélas! il n'entend pas mes cris.

Yſeult s'arrête un inſtant. Le ſcélérat de Bréus ſe livre à toute l'horreur de ſes deſirs; le nom de Triſtan qu'Yſeult a prononcé, ne ſert qu'à l'enflammer davantage; il veut troubler ſon bonheur; il ne craint point alors ſon bras redoutable; il croit pouvoir jouir impunément des plaiſirs imparfaits qu'il eſt prêt à ravir : telles ſont ſes affreuſes penſées, lorſqu'Yſeult reprend.......

Ma Brangien, ma tant fidelle amie,
Rappelle-toi Triſtan, ſon doux maintien,
Quand il diſoit : » Fors la Parque ennemie,
» Ma chère Yſeult, ne rompra mon lien.

» Bien aſſervi dans tant doux vaſſelage,
» Vas, ton Triſtan ne deſire que toi.
» Si los je quiers (1), c'eſt pour t'en faire hommage;
» Si vivre veux, c'eſt pour garder ma foi.

---

(1) Cherche.

» Boire amoureux, c'eſt trompeuſe magie ;
» Deſirs brûlans, c'eſt flamme de tes yeux ;
» Nos vœux ſecrets, c'eſt douce ſympathie ;
» Nos doux liens, c'eſt bien l'œuvre des dieux. «

Bréus étoit à cheval. Animé d'un nouveau tranſport, il ſaute à terre pour courir ſur ſa proie. Yſeult & Brangien prennent la fuite en l'appercevant; il ne s'attache qu'à la première, & redoublant ſes pas, il l'atteint & la ſaiſit. Elle perd connoiſſance. Il l'enlève, & la porte entre ſes bras vers ſon cheval, qui s'épouvante du bruit, caſſe ſa bride & s'échappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un Chevalier couvert d'armes ſimples, & dont le bouclier l'étoit par une houſſe. Ce Chevalier attendri, interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer : mais il s'apperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre, ſans connoiſſance ; & la pitié lui fait deſirer vivement d'être inſtruit.

Bréus avoit abandonné Yſeult, la voyant évanouie, pour courir après ſon cheval. Il venoit de l'atteindre, de lui rattacher ſon mords, & s'avançoit déja pour reprendre ſa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir; le Chevalier animé par ſes cris, ne balance pas à prendre la défenſe de ces inconnues; il court ſur Bréus d'un

air menaçant : Bréus croit s'en defaire aisément, & court à son tour sur lui ; le Chevalier le renverse d'un coup de lance. Bréus feint d'être mort, & reste immobile sur la place : mais à l'instant que le Chevalier descend pour secourir Yseult, il se relève, saute sur son cheval, & s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le Chevalier s'approche d'Yseult, soulève doucement sa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent son visage, la regarde un instant, jette un grand cri, & tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, & ne s'occupe d'abord que de sa maîtresse ; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau sur le visage, & ce n'est qu'après quelques momens qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yseult rouvrant ses beaux yeux, est d'abord rassurée en ne voyant plus son cruel ravisseur, & se trouvant entre les bras de sa fidelle Brangien : mais sa terreur renaît par le spectacle d'un Chevalier armé & étendu sur l'herbe auprès d'elle ; elle apprend de Brangien que ce Chevalier vient de la défendre ; elle croit que, blessé dans le combat, il vient de mourir de ses blessures ; elle donne d'abord à la reconnoissance & à la pitié, des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la visière du casque, quelques soupirs, lui font enfin juger

que ce Chevalier n'eſt point mort, & qu'il a beſoin d'un prompt ſecours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du caſque; elle voit.... Quel objet!... Elle s'écrie, je me meurs; & tombe une ſeconde fois ſans connoiſſance...... Son beau viſage reſte appuyé ſur le front du Chevalier. Quoique évanouie, ſes larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le Chevalier; elle revient bientôt elle-même...... O puiſſance de l'amour!.... c'eſt Triſtan qui ſe trouve dans les bras d'Yſeult.

La coutume de la Table Ronde étoit que le ſur-lendemain de la réception d'un Chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il étoit permis à ſes compagnons de le ſuivre, couverts d'armes inconnues, & de l'appeler à la joûte, ſans toutefois en venir au combat; la quête de Triſtan l'avoit empêché de ſe trouver à celui du roi Marc; pluſieurs de ſes compagnons l'avoient ſuivi, & preſque tous avoient été renverſés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Triſtan de rompre une lance avec lui pendant ſa quête. Sans ſe faire connoître, il ſe couvre d'armes blanches comme un nouveau Chevalier; &, quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuſe de Triſtan, il n'avoit pris qu'une lance foible & fragile pour ne point bleſſer ſon ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de tems après qu'Yfeult & Triftan ont repris leurs fens : il le voit de loin pied à terre qui ferroit la main d'Yfeult fur fon cœur. Lancelot ne la connoiffoit point ; &, croyant trouver Triftan dans quelque infidélité, il déguife fa voix, & lui crie : *Sire Chevalier, bien m'appert que doulcement querés aventures, & que bien à point bonnes les favés trouver.*

Triftan, en colère de fe voir repris & troublé par un Chevalier inconnu, quitte la main d'Yfeult qui s'enveloppe de fa mante, & fe retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier*, répond Triftan, *fy n'exercez courtoifie quand parlez ainfi fans favoir : ores verrons maintenant ce que vous eftes ; mieux favez-vous peut-être gaber que lance rompre.* En difant ces mots, il faifit fa lance, faute fur fon cheval : Lancelot s'éloigne, & prend le champ néceffaire pour la courfe.

Lancelot n'avoit pas fi bien déguifé fa voix, que Triftan ne fe fût apperçu que cette voix ne lui étoit pas abfolument inconnue ; & ce que Lancelot ne pouvoit pas déguifer, c'étoit la perfection de fa taille, & la grace avec laquelle il ébranloit une lance & favoit manier un cheval. Triftan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, & fe promit bien de le gaber à fon tour.

Les deux braves Chevaliers laiſſent courir leurs chevaux : au moment de ſe joindre, Lancelot rompt ſur le bouclier de Triſtan ſa lance qui ſe briſe en éclats. Triſtan lève la ſienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une demi-volte & reviennent l'un vers l'autre. *Haa, Sire Chevalier, pourquoi me dépriſez-vous tant*, dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me férir? Chier Sire*, répond Triſtan, *férir ce qu'on aime le plus, c'eſt ſe férir ſoymeſme : or ſus, déſarmé vous êtes de glaive ; venez adonques, & la reine Yſeult veut de ſa main un aultre glaive vous donner.*

Lancelot enchanté, voit que ſon ami l'a reconnu, & qu'un ſort heureux lui a fait rencontrer cette belle reine. Il ſaute à terre, délace ſon caſque, court embraſſer Triſtan, qui le conduit à ſa chère Yſeult, & le lui préſente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiſer la main : mais Yſeult s'empreſſe à le relever, & l'embraſſe comme le meilleur ami de Triſtan, & celui dont elle deſiroit depuis ſi long-tems la préſence.

Ils marchent enſemble vers l'abbaye. L'Auteur dit que le ſouper fut très-gai, qu'ils ſe racontèrent leurs aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, & que le ſeul Lancelot dormit bien paiſiblement.

Le lendemain, Lancelot prit congé d'Yſeult, qui le chargea de dire mille choſes tendres à cette belle reine, & tout le deſir qu'elle avoit de pouvoir aller à ſa cour. Il reſtoit encore à Triſtan trois des jours qu'il devoit employer à ſa quête ; mais que pourroit-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime? & n'étoit-il pas bien permis à ce héros couvert de gloire, de donner trois jours à l'amour ?

Que de pareils momens ſont courts ! Yſeult & Triſtan les paſsèrent ſans s'appercevoir de leur durée. La prudente Brangien, qui n'avoit aucune affaire qui l'empêchât de les compter, avertit Triſtan que ſon oncle le roi Marc eſt à la cour d'Artus ; qu'il eſt tems de l'aller voir, pour ne lui point donner de ſoupçons ; & qu'après les dix jours expirés, il doit aller rendre compte de ſa quête. Triſtan ſe rend avec douleur à des raiſons ſi preſſantes ; Yſeult le ſerre dans ſes bras, elle lui ceint en ſoupirant ſon épée ; ſes belles mains attachent même ſes éperons ; & ſans la préſence & les conſeils de Brangien, la belle Yſeult eût été obligée de les attacher une ſeconde fois.

Triſtan part, & arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce ſoir-là que le roi Artus & Lancelot ; il rend compte de ſa quête, de la plaiſanterie même qu'il a faite à Lancelot ; &

ce dernier fait un ſourire malin à ſon ami, en ne l'entendant parler que de faits de Chevalerie. Le lendemain matin, Artus enferme Triſtan dans ſon cabinet; il aſſemble ſa cour, & fait appeler le Roi de Cornouailles. » Roi Marc, lui dit-il, » je ne vous reproche plus un acte » de fureur que vous devez vous reprocher ſans » ceſſe à vous-même; mais en préſence de tous » mes Chevaliers, je vous requiers un don. « Le Roi Marc n'avoit rien à refuſer à ſon ſuzerain, qui, dans ce moment, aboliſſoit le crime nouveau qu'il avoit commis en ſe battant contre Amans pour une cauſe injuſte, & en refuſant de prêter le ſerment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don, & le grand Artus reprend : *Ores pardonnez à votre nepveu Triſtan de Léonois tout le mal talent que piéça* (longtems) *euſtes contre lui; jurés ores* (déformais) *de le tenir chièrement comme beau nepveu & comme le meilleur Chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires; Marc prête ſon ferment. Artus fait alors paroître Triſtan, qu'il préſente à ſon oncle; ils s'embraſſent. Mais Triſtan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de ſon oncle, qui, de ſon côté, ne renonce pas aux ſiniſtres projets que la noire jalouſie lui a fait former.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde, qui

connoiſſoient l'ame atroce du Roi Marc, s'inquiètent de ce raccommodement, & craignent tous que Triſtan, qui leur eſt ſi cher, n'en ſoit un jour la victime. Lancelot ſur-tout ſent un noir preſſentiment; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le Roi Marc, de l'attirer à une fenêtre; & ſans aucun ménagement, il le menace de la plus cruelle vengeance, s'il oſe jamais attenter à la vie ou à la liberté de ſon ami.

La belle Genièvre appelle Triſtan dans ſon cabinet: elle ne lui cache rien de ce qu'elle ſait ſur Yſeult, ni de ce qu'elle ſent pour Lancelot. Elle lui dit les choſes les plus tendres pour cette Reine; & lui donne une lettre, dans laquelle elle conjure Yſeult de ſe retirer dans le royaume de Logres, & de la venir joindre, pour peu que Marc manque à ſon ferment, & lui faſſe éprouver de nouvelles perſécutions.

Artus, de ſon côté, lui dit: » Cher Triſtan, » vous êtes maintenant de ma maiſon, & de la » Table Ronde; votre oncle eſt ſi peu digne » de vous avoir dans ſa cour, que je ne vous » vois partir qu'avec le plus grand regret. » N'héſitez pas, ſi vous en êtes mécontent, à » venir vous rejoindre à vos compagnons & à » vos amis; & croyez, brave & cher Triſtan, » que je ſerai toujours de ce nombre. «

Le Roi Marc & Triſtan partent le lendemain. Les regrets, les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier; l'horreur qu'on a pour Marc, l'amour qu'on a pour Triſtan, portent même les dames du palais de Genièvre à deſirer ſecrétement que le beau Chevalier puiſſe impunément augmenter ſes torts avec ſon oncle.

Tous les deux arrivent le ſoir à l'abbaye; & la tendre & malheureuſe Yſeult les voit avec des ſentimens bien différens: forcée de montrer une joie feinte pour plaire à Marc, forcée d'en cacher une véritable en revoyant Triſtan, elle eſſuya les plus cruels combats; & l'auteur & nous, nous plaignons bien celles qui les éprouvent.

Le lendemain fut employé aux préparatifs pour leur départ. On dit que les jaloux dorment peu; le triſte Marc ne dormit guère. L'aurore paroiſſoit à peine, qu'il ſe lève occupé des moyens de violer impunément le ſerment qu'il a prêté. Agité par ſes noires penſées, il parcouroit les dortoirs de l'abbaye, lorſqu'une vieille Religieuſe, qui avoit été trop curieuſe pendant le premier ſéjour de Triſtan (car les Religieuſes l'étoient en ce tems-là), & celle-ci de plus étant très babillarde, elle lui fait entendre qu'elle a ſurpris aux genoux d'Yſeult le beau Chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en falloit pas tant pour allumer la fureur de ce Roi. Cependant il réfléchit qu'il eſt encore dans les Etats d'Artus; il renferme ſon dépit & ſa colère; &, bien déterminé dès-lors à devenir parjure, la certitude d'être bientôt maître de la vie de Triſtan, lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yſeult, Marc & Triſtan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles: ils arrivent peu de jours après; & Marc, pour mieux tromper nos amans, rend Triſtan *plus Sire que jamais dans ſon royaume & dans ſa maiſon.*

Toute la cour de Cornouailles s'empreſſe à célébrer ce retour par des fêtes; & Dinas, le Sénéchal, ſurpaſſa tous les autres Barons dans cet art des courtiſans. Un architecte Arabe avoit tellement diſpoſé tous les appartemens de ſon château, *qu'euſſiez cuidé que ce fût œuvre de négromancie; ſimilitude avoit le ſuſdit château au labyrinthe Egyptien.* Yſeult & Triſtan s'y égaroient quelquefois; mais Dinas veilloit ſur eux, & connoiſſant tous les détours, il les retrouvoit à tems. La Reine Yſeult ſortoit d'un jardin de fleurs, lorſque Triſtan ſortoit d'une bibliothèque.

Andret, excité par le Roi Marc, les épioit toujours; le palais du Roi étoit conſtruit d'une façon bien moins ingénieuſe que le château de

Dinas; & les amans ſont toujours imprudens. Le méchant Andret ne ſervit que trop bien la jalouſie de ſon maître; & lui procurant l'occaſion de ſurprendre Triſtan ſans défenſe, il l'arrêta, le fit charger de fers, & l'enferma dans une obſcure priſon. Yſeult, moins maltraitée par un mari jaloux, qui ne pouvoit jamais s'empêcher de l'aimer, fut une ſeconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du Roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Triſtan: Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir ſon élève, vit qu'il n'y avoit plus rien à ménager; &, craignant pour les jours de Triſtan, il partit ſecrétement pour aller dans le royaume de Léonois raſſembler ſes ſujets, & revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Triſtan, Perceval, jeune Chevalier de la Table Ronde, & qui fut enſuite ſi fameux dans cet ordre par la conquête du ſaint Gréal, arrive à la cour de Marc. Il eſt ſurpris de la ſolitude qui y règne, & ſur-tout de n'y voir ni la Reine, ni Triſtan. Il apprend bientôt tous les événemens de cette cour; & étant inſtruit du ſerment qu'Artus avoit fait prêter au Roi Marc, il entre bruſquement dans l'appartement de ce dernier. *Roy felon &*

parjure, pourquoy tiens-tu la Reine en tour enclose, & ton nepveu Triſtan en charte privée, & enferré (aux fers)? Il étoit aſſez triſte & très-embarraſſant pour le Roi Marc d'en dire la véritable raiſon. Orgueilleux de ſa nature, il répond avec hauteur, & menace Perceval. Le Chevalier étoit fier & prompt; il s'élanee ſur le Roi Marc. Andret veut tirer ſon épée; Perceval le ſaiſit & le jette par la fenêtre. Il terraſſe le Roi, lui fait prêter ſerment de mieux vivre à l'avenir avec ſa femme & ſon neveu, le force à lui remettre les clefs de la tour & de la priſon, l'enferme dans ſon palais, court auprès de Triſtan, briſe ſes fers, lui fait donner ſes armes, & tous les deux volent à la tour, délivrent la Reine & la ramènent.

Le roi n'étoit pas aſſez aimé de ſes ſujets, & ceux-ci n'étoient pas aſſez braves pour qu'ils fuſſent empreſſés à le ſecourir; & les cris d'Andret, qui s'étoit cruellement bleſſé dans ſa chute, n'excitèrent perſonne à venger ſon injure.

Perceval fait aſſembler les barons, & leur apprend le ſerment que le roi Marc a prêté; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il a juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot & de tous les Chevaliers de la Table Ronde, s'ils manquent à leur parole. Il n'en falloit pas tant aux timides Chevaliers

valiers de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtent le serment; & le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, & juré fraternité d'armes avec Tristan, part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédites.

La belle Yseult & Tristan passèrent un mois sans essuyer de nouvelles persécutions. Ils avoient même la liberté d'aller quelquefois à la chasse; & le retour s'en faisoit toujours à la charmante & commode habitation de Dinas. Pendant ce temps, Andret s'étoit rétabli de sa chute; mais la correction de Perceval n'avoit fait qu'exciter encore plus de rage dans son cœur: rien n'échappoit à sa malignité, de toutes les démarches d'Yseult & de Tristan. Nos amans étoient cependant plus circonspects; ils se déroboient autant qu'il étoit possible à ses recherches; & la maison de Dinas les consoloit assez souvent de la gêne qu'ils éprouvoient dans le palais: mais cette maison étoit toujours suspecte à la méchanceté d'Andret. Un jour il part de grand matin pour en observer les entours. Il apperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au-dessus des murs du grand jardin: le scélérat prend un arc & des flèches; & la foible espérance de surprendre quelques secrets de la reine, suffit pour le faire monter sur le pin & s'y cacher,

pensant très-bien qu'Yseult viendroit chez Dinas au retour de la chasse.

Elle y vient en effet, & Tristan l'accompagne. On dîne gaiement; on se promène, on s'égare dans les corridors du château. Andret, sur son pin, s'apperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paroît s'entr'ouvrir; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette en rougissant ses regards vers un bosquet orné de quelques sièges de gazon; l'instant d'après, un de ces sièges s'entr'ouvre aussi, & le beau Tristan en sort pour se jetter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet étoit nouvellement planté. On ne connoissoit point alors l'art du treillage; la charmille formoit des murs épais; mais elle n'étoit pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passoit. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; & bientôt, sans crainte de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, & dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les complaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'apperçoit qu'elle est légère; &, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts.

Il force la reine de rentrer dans son pilastre; il ouvre la trappe couverte de gazon : une seconde flèche lui frise la gorge sans le toucher, au moment où il se dérobe aux regards d'Andret.

Tristan, par un chemin tortueux qui lui étoit connu, gagne la chambre de Dinas, qu'il effraie autant qu'il l'afflige, en lui faisant voir le trait dont il est percé. Dinas, très-habile en plus d'un art, retire doucement la flèche, panse sa blessure : mais, se doutant bien que ce coup vient du roi Marc, il fait sortir Tristan par un long souterrain qui donnoit dans la forêt, & le conduit à la maison d'un homme sûr, chez qui Tristan demeure caché. Yseult rejoint les dames de sa suite; elle attribue sa blessure légère à l'épine d'une ronce; elle leur cache ses vives inquiétudes, & retourne à son palais, où bientôt Dinas revient pour la rassurer.

On ne sera pas surpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de son crime, en apprenant au roi tout ce qu'il a vu & tout ce qui s'est passé. Marc, toujours constant dans sa jalousie & dans sa passion pour Yseult, se contente de lui faire des plaisanteries amères sur sa blessure; mais il fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan qui a disparu.

Heureusement que dans ce même temps un puissant roi, nommé Hélyas, brave Chevalier & ennemi mortel du roi Marc, avoit appris que Tristan étoit banni du royaume de Cornouailles; & ne l'y croyant point de retour, cet Hélyas avoit rassemblé promptement son armée pour profiter de l'absence de Tristan, & pour attaquer le roi Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers & des habitans blessés, fugitifs, qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage les frontières, & s'avance vers sa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du secours de Tristan. Il rassemble à la hâte une foible armée; il marche au-devant d'Hélyas. Le sénéchal Dinas, aussi brave à la guerre que galant & serviable pour ses amis, conduit l'avant-garde, mais, malgré les plus grands efforts de valeur, son avant-garde est renversée sur le corps de bataille commandé par le roi: Hélyas poursuit sa victoire, & force le roi à rentrer dans Cintageul, sa capitale, qu'il entoure & dont il forme le siège.

Le roi Marc & Dinas disposent tout pour une vigoureuse défense; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront long-temps résister. Dinas saisit ce temps pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourroit espérer de Tristan. Son oncle est forcé de lui faire demander son secours; & Dinas qui

connoît sa retraite, lui écrit de la part du roi.

La générosité de Tristan ne lui permet pas de balancer à secourir son oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais sa blessure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à son oncle de tenir bon, & que dans six jours il peut compter sur son secours. Dix des plus braves chevaliers du pays, qui n'avoient point voulu marcher au secours d'un roi qu'ils méprisoient, apprennent où Tristan s'est retiré, & la résolution qu'il a prise de secourir Cintageul. Ils viennent le joindre; & Tristan, au moment où sa blessure lui permet de s'armer, se met à leur tête, fond sur l'armée d'Hélyas, attaque son quartier, le renverse deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ses gens, & entre triomphant dans Cintageul.

Le lendemain Tristan envoie défier Hélyas au combat singulier, sous la condition qu'il se retirera avec toute son armée s'il est vaincu, ou qu'il sera maître du royaume de Cornouailles s'il est victorieux.

Hélyas étoit trop brave pour refuser ce défi; le jour est fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yseult & ses barons, se rendent au lieu du combat, & demeurent à sa disposition s'il surmonte son ennemi. Les proposi-

tions font acceptées; & dès que le foleil eft levé, les trompettes fonnent, les deux combattans fe rendent fur le champ de bataille, où le roi Marc conduit la belle Yfeult.

Combien le courage de Triftan ne redoubla-t-il pas, quand il vit qu'il avoit à défendre fa belle reine? Bientôt il eft vainqueur. Il donne la vie à Hélyas; le royaume de Cornouailles eft délivré, celui d'Hélyas eft foumis & affujetti à un tribut. Triftan, fon oncle & fa dame rentrent triomphans dans Cintageul; mais l'ame atroce de Marc étoit incapable d'aucun fentiment de reconnoiffance; implacable dans la jaloufie & dans la haine, il ofe encore charger de fers les mains victorieufes auxquelles il doit fa couronne & fa liberté.

Dans toutes ces entrefaites, le fidèle Gouvernail avoit déterminé fans peine les Léonois, fujets de Triftan, à prendre les armes pour fa liberté. Les anciens chevaliers qui avoient combattu fous Méliadus fon père, avoient levé les premiers leurs bannières; leurs fils & leurs neveux s'y étoient rangés, & cet exemple généreux avoit été fuivi par tout le royaume.

Gouvernail arrive bientôt à leur tête, & s'avance dans l'intérieur du royaume de Cornouailles. Dinas, pénétré de l'injuftice de la caufe de Marc, refufe de prendre les armes pour fa dé-

fenfe; tous les barons, indignés de voir que ce coupable roi leur attire fans ceffe des guerres nouvelles, fe révoltent unanimement contre lui; ils prennent les armes, entourent le palais, faififfent le roi & Andret. Quelques-uns d'eux volent à la prifon de Triftan, brifent fes chaînes, & délivrent la belle Yfeult.

Le temps de la punition de Marc & d'Andret étoit arrivé, Rien n'arrête plus la colère des révoltés. Ils conduifent Marc à la même prifon, & le couvrent des mêmes chaînes qu'il ofa donner à Triftan. Andret eft déchiré en pièces par le peuple; ils prient la belle Yfeult & Triftan de monter à cheval, & c'eft à leur fuite qu'ils vont au devant de Gouvernail & de l'armée des Léonois.

L'auteur fe plaît, avec raifon, à peindre à quel point l'entrevue de Triftan, de fes fujets & du fidèle Gouvernail fut touchante; les cris de joie fuccèdent au bruit des armes, & les Léonois admirent la beauté d'Yfeult.

Triftan ne voulut point rentrer dans Cintageul : fa générofité naturelle ne lui permit pas d'aller braver le Roi Marc dans fes fers. Il appelle les Barons de Cornouailles; il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du Roi; il les laiffe les maîtres du

tems qu'elle doit durer, & leur fait jurer qu'ils n'attenteront point à sa vie.

Ici l'auteur a l'adresse de rappeler toute la force des raisons qui entraînoient Yseult à détester Marc, à craindre sa fureur, & à ne pas aller partager ses chaînes. Nous prions les plus sévères de nos lecteurs de pardonner à cette belle Reine ; nous croyons que ses excuses sont déja reçues dans les cœurs sensibles, & nous prions aussi la multitude de penser au pouvoir magique & invincible du *boire amoureux*.

Yseult donc ne quitta point Tristan ; les Barons du Léonois & de Cornouailles ne l'eussent pas souffert. Tristan seul, le tendre & soumis Tristan eût obéi, sans hésiter, à sa volonté ; mais l'un & l'autre gardèrent le silence, & se laissèrent doucement entraîner à leur destinée.

Ils se séparent de Dinas, & vont dans le royaume de Léonois : mais bientôt ils pensent qu'ils ne peuvent y rester en spectacle avec décence ; ils prennent la résolution d'aller ensemble dans le royaume de Logres, & de n'y confier leur arrivée & leur séjour qu'à leur brave & loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-tems Yseult & Tristan s'appercevoient que le bon Gouvernail & la fidelle Brangien avoient ensemble un air trop galant &

trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un ſentiment plus vif & plus doux que celui de l'amitié. Le ſacrifice que Brangien avoit fait à ſa chère Yſeult, pouvoit ſeul mettre obſtacle à ce mariage ſi convenable d'ailleurs; mais Gouvernail avoit été du conſeil ſecret des deux illuſtres amans, & avoit contribué lui-même à détruire les ſcrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidens; ils leur propoſent de s'unir, & jouiſſent de toute la joie que cette propoſition fait briller dans leurs yeux. Sur le champ Triſtan convoque une aſſemblée des États du royaume; il parle avec force ſur la naiſſance, la valeur & la ſageſſe de Gouvernail; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnoiſſance qu'il lui doit; il les engage à lui prêter foi & hommage en ſon abſence, & à le maintenir pour leur Roi s'il vient à périr. Les Barons prêtent le ſerment; & dès la même nuit Yſeult & Triſtan partent, marchent vers la mer, & paſſent ſur un eſquif, dans le royaume de Logres.

Triſtan, couvert d'armes ſans aucun ornement, & ſans panache, conduit Yſeult, vétue d'habits ſimples, & bien enveloppée de ſa mante. Ils marchent enſemble vers le château de *la Joyeuſe Garde*, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étoient contens. Ils ne pou-

voient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversoient, invitant l'ame à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult & les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult & les amours!
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage.
Avec Yseult & les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;
Mon cœur me dit, & je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable!
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir;

Ah ! ne fût-ce que pour dormir,
Defcends, entrons fous la ramée,
L'aube du jour t'a vu partir ;
Yfeult, n'es-tu pas fatiguée ?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voifine de *la Joyeufe Garde*, & font furpris en apprenant que le Roi Artus habite ce château depuis deux jours, & qu'en retournant à Cramalot, il s'amufe à voir joûter les Chevaliers de la Table Ronde.

Yfeult eût defiré rentrer dans la forêt, elle en preffoit Triftan, qui s'étoit avancé pour voir de plus près une joûte : mais il n'en étoit déja plus tems : Artus les avoit vus fortir de la forêt ; & la curiofité qu'il eut de favoir quelle efpèce de gens ils pouvoient être, fit, fur le champ, partir Treu le Sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, efpérant trouver l'occafion de faire quelque nouvelle plaifanterie, part avec le Sénéchal, & tous les deux joignent Triftan au moment où il eft prêt à rentrer dans la forêt. *Haa ! Chevalier, jouftes vous font elles peur*, luy crie Dinadam ? *Or faichiez qu'ores joufter vous convient, ou laiffez la dame à meilleur Chevalier que vous n'eftes*. Triftan qui le reconnoît, rit fous fon cafque, & feint encore un air timide & embarraffé. Le Sénéchal le queftionne, &

Triſtan lui dit, *que, quoiqu'il ſoit bien Chevalier, male fortune l'a laiſſé de ſi petite pauvre chevance, que n'en a d'autre que ſes armes & ſon cheval, & qu'ores il chemine avec ſa ſœur à une abbaye de nonains, où (dont luy poiſe moult) elle va s'enclore.*

Le Sénéchal lui répond : *Mais ignorez-vous la coutume de Logres? Nul Chevalier eſtrange en armes, ne doit paſſer ſans jouſter. Or ſus préparez-vous ; car à la jouſte eſtes venu.*

Dinadam s'avance ; & pour gaber le pauvre Chevalier, il diſpute cette joûte au Sénéchal, comme ayant parlé le premier à Triſtan. Triſtan ſe défend long-tems d'accepter la joûte ; il leur dit enfin : *Chevaliers du Roi Artus, car bien m'appert que en eſtes, ce ne ſeroit mie courtoiſie à vous de me parforcer à laiſſer ma ſœur ſeulette : partant, puiſque m'éprouver voulez, jurez de la garder courtoiſement ſi je viens au-deſſus, & qu'autre de vos compagnons viene à moy ; car de pieça je ſçay que tout Chevalier de Logres eſt moult prompt à gaber, & à nobles pucelles conqueſter.* Dinadam & le Sénéchal, qui s'apprêtent à la joûte, le lui promettent.

Triſtan ſe prépare de ſon côté, feint de ne ſavoir pas bien mettre ſa lance en arrêt ; il reçoit ſur ſon écu la lance du Sénéchal, qui vole en éclats ſans l'ébranler : il manque exprès l'at-

teînte, & au paſſer il feint d'être prêt à tomber, & d'un ſeul coup de ſon bras il renverſe le pauvre Sénéchal. Il deſcend ſur le champ de cheval, il prend Treu par la main, le conduit à Yſeult, & lui dit: *Belle chière ſœur, ores vous meine ce Chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte, & court tout de ſuite ſur Dinadam, qui croit que le haſard ſeul a fait tomber le Sénéchal, & qui vient ſur lui en pleine aſſurance. Triſtan reçoit ſon coup de lance comme à la première joûte, laiſſe tomber la ſienne ſans vouloir toucher Dinadam; & au paſſer, il l'enlève de ſon bras droit hors de la ſelle, le tient ſur le col de ſon cheval, fait la demi-volte, & revient poſer Dinadam aux pieds du cheval d'Yſeult. *Chevalier*, lui dit-il, *que vous ſemble de la manière de jouſter de mon pays? Or ſus gardez bien ma ſœur; car il m'apert qu'ores vos compagnons viennent, & parler me veulent.*

Le ſpectacle de ces deux joûtes avoit beaucoup fait rire Artus & tous les Chevaliers de la Table Ronde, & ſur-tout lorſqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils le virent à pied avec le Sénéchal, tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiſelle inconnue.

Pluſieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près; & Bliombéris, l'un des meilleurs joûteurs, les précède, & dit à Triſtan: *Pour-*

quoi donc, sire Chevalier, point n'avez-vous feru de vostre lance? Sire, répond Triſtan, *c'est que j'ai vu que bon mestier m'estoit de l'épargner, & que grand besoin me feroit-elle avec tel Chevalier que vous estes: or sus prenez garde à moy, je vous deffie.* Bliombéris, bien réſolu de punir la témérité du Chevalier inconnu, court ſur Triſtan, qui, cette fois, veut montrer ſa force & ſon adreſſe : il n'eſt que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte; & ſans briſer ſa lance, il le jette ſur la pouſſière. *Or sus, Chevalier*, lui dit-il, *allez garder ma sœur; car tel est le convenant de ma jouste.* Bliombéris, bien honteux, va ſe ranger près de Dinadam, qui, ſe trouvant conſolé de ſon aventure, recommence à gaber Bliombéris. Les Rois neveux d'Artus remplacent Bliombéris, & ſont tous trois renverſés. Dix autres Chevaliers de la Table Ronde éprouvent le même ſort. Artus ſe voit preſque ſeul. Quinze de ſes Chevaliers entouroient déja le cheval de la dame inconnue; il appelle Lancelot, & le prie de ſoutenir l'honneur de la Table Ronde. *Sire*, lui dit-il tout bas, *mon amy Tristan seul est capable d'avoir abattu vos Chevaliers; ores verray-je bien se c'est lui: regardez bien la jouste; car Tristan m'aime trop pour ser de glaive baisser contre moy.* Alors il vient à Triſtan, en lui diſant : *Chevalier, ores*

verray-je bien qui vous estes ; c'est Lancelot qui vous deffie. Tant mieux, répond Triſtan; *car jà meilleur gardien à ma ſœur ne puis-je donner.* Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne ſa lance, & feint d'avoir manqué l'atteinte ; Triſtan en avoit fait autant. Le hafard fait qu'au paſſer les tronçons accumulés de lances briſées, roulent ſous les pieds du cheval de Lancelot, & le ſont tomber. Triſtan ſaute légèrement à terre, aide Lancelot à ſe relever, & lui dit tout bas, en lui ſerrant la main : *Ah ! chier ſire, c'eſt pour Yſeult que voſtre Triſtan vient de vous conquerre.* Lancelot, pénétré de joie, ſe laiſſe conduire auprès d'Yſeult. *Sires Chevaliers, ores délivrés vous eſtes,* dit Triſtan ; *vous pouvez librement retourner à votre Roy ; il me ſuffit aſſez de celuy-cy, & du ſecond que je conquis, pour venir une journée à la garde de ma ſœur.* Dinadam vouloit diſputer ſur ce que la joûte n'avoit pas été en règle, & qu'aucune des deux lances n'avoit porté. *Tais-toy,* Dinadam, lui répondit Lancelot, *bien m'a conquis le Chevalier inconnu ; & ſe le refuſes, ſache qu'il eſt de force à te porter avec luy ſous ſon bras.* Dinadam n'eut rien à répondre à cette gaberie ; il commença bientôt à former quelque ſoupçon ſur Triſtan : car il connoiſſoit trop Lancelot pour croire qu'il ſe fût laiſſé amener ſi facilement ſans de-

mander le combat à l'épée, s'il n'avoit eu quelque raison secrète.

Les Chevaliers de la Table Ronde vont rejoindre Artus, lui content tout ce qui s'est passé, & que le Chevalier inconnu emmène Lancelot & Dinadam à la garde de sa sœur. Bliombéris lui dit, *que onques ne reçeut si terrible coup de glaive*. *Bien*, dit Artus, *le Chevalier estrange est preud'homme ;* laissons-le aller *ses erres où il veut* ; *avant peu novelles en aurons*. Sur le champ, Tristan, Yseult & Lancelot, qui voient le Roi Artus & sa cour reprendre le chemin de Cramalot, traversent la prairie, & vont droit au château de la Joyeuse Garde. Tristan, en arrivant, ôte son casque ; Yseult lève son voile ; & Dinadam, enchanté de revoir Tristan, va se jeter aux genoux d'Yseult, devinant bien que c'est elle : *Damoyselle*, dit-il, *bien m'est permis de baiser la main de la sœur que j'ay si bien gardée.*

Lancelot & Dinadam passèrent deux jours avec Tristan ; ils s'en retournèrent à Cramalot, & laissèrent les deux heureux amans maîtres absolus du château de la Joyeuse Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence & à la modestie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera sans peine à quel point ils sçurent jouir du bonheur de ne se plus quitter,

ter, & il n'entreprend point de peindre leur heureuse situation; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le désespoir de Palamèdes, lorsqu'il apprend que la reine Yseult est au pouvoir de Tristan. Ce Chevalier se déguise de toutes manières; &, soit dans le tournoi, soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près du château de la Joyeuse Garde; ce combat devient si cruel, que les deux rivaux perdent leur sang par une infinité de blessures. On avertit Yseult, elle accourt pour les séparer; dès qu'ils l'apperçoivent, ils s'arrêtent, & tous deux portent leurs épées à ses pieds; mais bientôt l'un & l'autre tombent de foiblesse, & l'herbe continue à se rougir de leur sang. Yseult s'empresse à donner des secours à son Chevalier, qui veut les refuser si Palamèdes ne les partage. Yseult les fait enlever, & porter tous deux dans la même chambre. Tous deux sont secourus & pansés par ses belles mains. Yseult, qui sçut exiger de Palamèdes, dans la forêt du Morois, de ne jamais paroître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint sans peine, de cet amant si respectueux & si soumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux; ainsi Palamèdes passa plusieurs jours dans le château,

après s'être remis de ses blessures ; mais le spectacle continuel du bonheur de Tristan étoit trop cruel pour une ame aussi sensible, & qui ne pouvoit renoncer à son amour. » Heureux » Tristan, je vous quitte, lui dit-il un jour ; » vos vertus, votre générosité, vous rendent » digne de votre sort: puissé je bientôt finir le » mien dans les combats ! puisse ma mort être » honorée des larmes d'Yseult & des vôtres ! » regrettez-moi tous deux comme celui qui » vous aima le plus tendrement. « Palamèdes part ; il tente les aventures les plus périlleuses ; il détruit *les males coutumes* de plusieurs passages dangereux ; il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un Roi tué par deux traîtres Chevaliers ; la victoire suit ses pas ; il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une passion qui rend sa vie si malheureuse.

Le Roi Artus & la Reine Genièvre ne purent se refuser au desir de voir la belle Yseult. Dinadam lui tenoit souvent compagnie ; elle le plaisantoit agréablement sur son indifférence ; elle attribuoit à son défaut de sensibilité, les accidens qui lui arrivoient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave & preux Chevalier. Dinadam se défendoit par d'autres plaisanteries, & cherchoit à lui rendre celles qu'elle lui faisoit essuyer. Un soir il entre effrayé chez

elle, & lui dit que deux puiffans Chevaliers viennent de furprendre Triftan fans armes, & s'en font emparés; qu'il fe dérobe, par la fuite, au même fort; & qu'il la prie de fe précautionner contre toute furprife. En effet, Yfeult voit entrer à l'inftant chez elle deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court fe cacher derrière Yfeult; mais bientôt ils ôtent leurs cafques, & Lancelot lui préfente le Roi Artus. La Reine Genièvre les fuivit de près; & pendant quelque tems, les illuftres habitans de la cour d'Artus & du château de la Joyeufe Garde, fe vifitèrent fouvent. Nous ne voulons point parler de quelques foupers fecrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot & ces deux amans: & quels délicieux foupers!

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'étoit alors de la conquête du faint Gréal (nous avons déja dit que le faint Gréal étoit la coupe qui fervit à Notre-Seigneur, le jour de la cène avec les Apôtres). Jofeph d'Arimathie avoit apporté en Europe cette coupe, avec la lance dont Longin avoit percé fon côté fur la croix. De génération en génération, un des petits-fils de Jofeph d'Arimathie fe vouoit à la garde de ces précieufes reliques; mais à condition de garder la fleur pure & intacte de fa

virginité. Ce gardien couroit les plus grands risques, s'il ne conservoit chèrement cette fleur. Le Roi Pêcheur, descendant de Joseph, les avoit alors à sa garde; mais, ayant un jour regardé seulement avec trop de complaisance une jeune pélerine, dont la collerette s'étoit entr'ouverte en se prosternant, la lance sacrée tomba sur son bras, & lui fit une blessure dont le sang couloit sans cesse depuis cinquante ans, sans que rien pût l'arrêter. Merlin avoit prédit que le Roi Pêcheur resteroit toujours blessé, & que les graces du Ciel, attachées aux précieuses reliques, ne se répandroient en entier sur la chrétienté, que lorsqu'un loyal & renommé Chevalier, plus parfaitement vierge encore que le Roi Pêcheur, se présenteroit avec une ame & des mains pures, pour toucher & enlever les saintes reliques, sans être frappé de mort. Il étoit écrit de plus, que ce seul Chevalier pourroit s'asseoir un jour dans le siège périlleux de la Table Ronde. Cet insigne honneur étoit destiné par Merlin au jeune Perceval le Galois.

Le Roi Pêcheur, & les Princes ses voisins, redoutoient également de perdre le saint Gréal; & quoique les Chevaliers vierges, & déja renommés par leurs hauts faits, fussent alors presque aussi rares qu'ils l'ont été depuis, il pou-

voit s'en trouver un ; & cette crainte entretenoit toujours une armée prête à combattre pour la défenſe du Roi Pêcheur & du dépôt ſacré.

Le bon & brave Triſtan ne valoit rien du tout pour l'enlèvement des ſaintes reliques : mais ſe joindre à l'armée du Roi Artus qui devoit combattre celle du Roi Pêcheur, c'étoit toujours un moyen de mériter le pardon de ſes péchés ; il fut donc tenté de s'unir à ceux qui devoient marcher pour cette ſainte expédition.

Ce qui déterminoit Artus à cette entrepriſe, c'eſt que, s'étant égaré dans la forêt de d'Arnantes, ſon courſier l'emporta ; quelque puiſſance ſecrète le fit arrêter près du tombeau qui renfermoit Merlin ; alors le grand prophète éleva ſa voix : *Roi Artus*, dit-il, *de pieçà & à toujours chier me ſeras ; ores eſt-il tems de marcher à la queſte du ſaint Graal. Roi Artus, ecoutés?... Cil qui parfaiclera telle entreprinſe, ores eſt-il né, ores a-t-il reçu Chevalerie de ta main.*

Triſtan ayant donc pris ſon parti, *mit ſes mains ès celles d'Artus*, & fit alors un ferment, que des malheurs qui nous font frémir d'avance l'empêchèrent d'accomplir. Il étoit aſſez raiſonnable que ce ſerment & ſes nouvelles diſpoſitions déterminaſſent Triſtan à ſe ſéparer d'Yſeult. Artus obtint d'Yſeult & de ſon amant une promeſſe qui leur coûta bien des larmes.

L iij

Artus dépêche un courrier qui part pour le royaume de Cornouailles, & porte une lettre à Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'étoit passé depuis le départ d'Yseult & la prison du Roi Marc.

Le Sénéchal Dinas, aussi fidèle sujet que brave Chevalier, n'avoit accepté la régence de Cornouailles que dans l'espérance que les disgraces du Roi Marc adouciroient son ame injuste & cruelle, & l'engageroient à gouverner ses sujets avec équité. Il alloit souvent le consoler dans sa prison, dont il avoit adouci la dureté; & le Roi Marc lui marquant un sincère repentir de sa conduite passée, il convoqua l'assemblée générale de la nation.

Dinas s'en étoit fait adorer par sa douceur & sa sagesse. » Mes chers compatriotes, leur dit-il, » si j'ai mérité vôtre estime & votre amitié, » accordez-moi pour récompense un don. « Une voix unanime de tous les Barons s'éleva pour l'accorder; & ce don fut la liberté du Roi Marc. Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le Prince étoit remonté sur son trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus; il la porte lui-même au Roi Marc; il réussit facilement à réveiller son ancien amour pour Yseult, mais il ne peut jamais surmonter sa répugnance à revoir son neveu Tristan.

Le Roi répond lui-même à la lettre d'Artus; il consent à recevoir Yſeult de ſa main; mais il perſiſte à ne plus vouloir que Triſtan revienne dans ſes états. Il fait ſentir adroitement dans cette lettre, que ce ſeroit trop expoſer la vertu de ſa femme & de ſon neveu, & l'expoſer lui-même à retomber dans ſes anciennes fureurs. Nous ſommes forcés de l'avouer, cette repréſentation étoit aſſez raiſonnable. Yſeult & Triſtan en ſentirent toute la force; leurs larmes coulèrent en abondance; ils unirent plus d'une fois ſur leurs lèvres le ſerment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un eſquif. Dinadam fut chargé de conduire Yſeult au Roi de Cornouailles. Artus & Lancelot arrachèrent Triſtan à ſon déſeſpoir, & l'emmenèrent à Cramalot. Ce fut en vain qu'on prépara des fêtes & des tournois pour le diſtraire; à peine Triſtan pouvoit-il ſupporter le poids de ſes armes; une langueur mortelle s'empara de ſon ame, une triſteſſe profonde le rendoit inſenſible; elle augmentoit même quand il voyoit Genièvre & Lancelot s'unir enſemble pour la diſſiper. Les préparatifs du voyage d'Artus & de ſes Chevaliers pour la conquête, ſe faiſoient avec lenteur; & en attendant le tems fixé pour le départ, Triſtan, ſe ſouvenant des nœuds qu'il

avoit contractés avec Yseult aux blanches mains, sentit un rayon d'espérance : il crut un moment que la présence d'une belle Princesse qu'il se reprochoit d'avoir si maltraitée, pourroit l'amener enfin à supporter la vie. Il part secrétement un matin, il passe la mer, & le vent le plus favorable le porte le même soir sur les côtes de la petite Bretagne.

Tristan arrive à la cour du Roi Houël son beau-père, au moment où ce Prince, frappé d'une maladie mortelle, touchoit presque à sa dernière heure. Les empressemens d'Yseult aux blanches mains, & ses larmes, firent sentir à Tristan tous les reproches qu'il avoit intérieurement à se faire. Il n'est malheureusement que trop commun de reconnoître ses torts, & de n'avoir pas le courage de les réparer. Tristan rendoit justice aux vertus, à la beauté même de la seconde Yseult; mais la première étoit toujours présente à son ame. L'admiration & la pitié l'intéressoit pour celle aux blanches mains; mais l'autre avoit partagé avec lui le fatal *boire amoureux*. Le cœur & l'imagination de Tristan étoient frappés. Ses pensées, ses desseins voloient tous vers la Reine de Cornouailles. Yseult aux blanches mains, entre les bras de Tristan, eut encore le même sort qu'elle avoit subi dans

les premiers tems, & elle continua de vivre paiſiblement avec lui, ſans imaginer ce que ſon innocence ne ſoupçonnoit pas.

Le Roi Houël, dès qu'il ſentit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, fit aſſembler ſa famille, & conjura Triſtan, par l'amitié que celui-ci avoit eue pour Phérédin, ſon fils aîné, de veiller ſur ſes états, & de protéger le jeune Runalen, ſon ſecond fils, prêt à lui ſuccéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yſeult, ſa fille, étoit complétement heureuſe, & toute la cour partageoit ſon erreur.

A peine le Roi Houel eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ſes grands vaſſaux entreprirent de ſe ſouſtraire à la ſouveraineté de Runalen. Le preux, mais felon Chevalier Urnois, Comte de Nantes, leva l'étendard de la révolte, & déclara par un héraut, qu'il ne reconnoiſſoit point Runalen pour *ſon Seigneur droicturier*. Runalen & Triſtan aſſemblent auſſitôt une armée, marchent contre le Comte de Nantes, gagnent une bataille, le pourſuivent juſqu'à Nantes, où ce Comte ſe renferme, ſoutient un ſiége, & ſe fait tuer de la main de Runalen ſur la brèche de la place, que ce Prince & Triſtan emportent d'aſſaut. Une groſſe tour réſiſtoit encore; Triſtan croit l'emporter avec facilité; mais cette tour étoit défendue par un

des plus braves Chevaliers de la petite Bretagne. Triſtan ſe ſaiſit d'une échelle, monte à l'aſſaut; & ce Chevalier, nommé Leſtoc, lui lance une pierre qui le bleſſe à la tête, lui fend la joue, & le renverſe ſans connoiſſance dans le foſſé. Runalen court à ſa vengeance, monte ſur la même échelle, voit Leſtoc; il l'appelle : » Urnois eſt mort, lui dit-il, tu n'es plus lié par » ton ſerment; ne me reconnois-tu pas pour » ton Roi ? « Leſtoc, à ces mots, arrache ſon caſque, deſcend de la tour, lui préſente ſon épée, & lui prête le ſerment de fidélité. Runalen, qui connoiſſoit ſes vertus & ſa valeur, lui confie le commandement de la ville, lui ordonne d'y rétablir l'ordre, & vole au ſecours de Triſtan.

Sa bleſſure étoit aſſez conſidérable pour faire déſeſpérer de ſa vie. On coupe d'abord ſes cheveux enſanglantés, on met le premier appareil; & dès qu'il reprend connoiſſance, il demande d'être conduit près de ſa femme Yſeult.

Cette princeſſe, très-habile dans l'art de la chirurgie, ne ſouffre pas que d'autres mains que les ſiennes touchent à ſon cher Triſtan. Ses belles mains panſent ſa plaie; Triſtan les baiſoit avec une reconnoiſſance qui commençoit à devenir un plaiſir. Les ſoins attentifs d'Yſeult ont le plus grand ſuccès: ce plaiſir, que Triſtan

goûte lorſqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif & plus ſenſible; une grace intérieure paroît agir en lui, depuis le ſerment qu'il a fait de marcher à la conquête du ſaint Gréal; elle paroît même pour quelque tems triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes ſoins, en voyant refermer ſes bleſſures, elle ſe penche tendrement ſur Triſtan, baiſe ſa joue bleſſée. Triſtan ſent une douce chaleur ſe répandre ſur ſon viſage, & paſſer juſqu'à ſon cœur: ce moment devient celui du bonheur d'Yſeult. Mais Triſtan bleſſé, paie l'oubli qu'il a fait de ſon état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yſeult devient de jour en jour inutile; &, malgré les ſoins du plus tendre amour, elle-même n'en eſpère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Triſtan fait ſouvenir ſon maître que la princeſſe d'Irlande, depuis reine de Cornouailles, le guérit autrefois dans un état plus déſeſpéré. Il appelle Yſeult aux blanches mains, il lui raconte ſa première guériſon; il l'aſſure que la reine Yſeult peut le guérir, & qu'elle ne refuſera pas de venir à ſon ſecours.

Dans un premier mouvement de pitié, Yſeult aux blanches mains conſent que Triſtan envoie en Cornouailles, Geſnes, homme de confiance

& habile navigateur. Il le fait venir, lui donne ſon anneau : » Porte-le, dit-il, à la reine de » Cornouailles ; dis-lui que Triſtan, prêt à » mourir, demande ſon ſecours : ſi tu peux la » ramener, mets des voiles blanches à ton vaiſ- » ſeau ; mais ſi tout eſpoir m'eſt ôté, ſi la reine » Yſeult te refuſe, mets des voiles noires : elles » ſeront le préſage de ma mort prochaine. «

L'Auteur nous apprend ici qu'Yſeult, dans l'intervalle, avoit écouté la voix d'un ſaint perſonnage, & qu'entraînée par l'autorité des maximes ſacrées, elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend auſſi que Triſtan, ſur le bord du tombeau, après avoir avoué ſes fautes en confeſſion, avoit fait les mêmes réflexions & pris les mêmes ſentimens. Ce que ces deux perſonnes ſentoient encore l'une pour l'autre, n'étoit plus qu'une tendre amitié.

Geſnes fait voile pour les côtes de Cornouailles ; il ſe préſente devant Yſeult, lui montre l'anneau de Triſtan, lui peint ſon état déſeſpéré, & la conjure, au nom d'Yſeult aux blanches mains, de partir pour venir à ſon ſecours.

Le roi Marc étoit abſent : on eſt moins timide lorſque l'on ne ſe ſent plus coupable. L'amitié après l'amour eſt ſouvent auſſi vive que

l'amour même. Yfeult n'héfite point; elle part, s'embarque; & Gefnes cingle vers la petite Bretagne, après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la bleffure de Triftan devenoit plus défefpérée & plus noire de jour en jour; fes forces, entiérement abattues, ne lui permettoient plus de fe faire conduire fur le port, comme il faifoit les premiers jours du départ de Gefnes. Triftan appelle une jeune demoifelle, filleule d'Yfeult aux blanches mains, qu'il avoit élevée fous fes yeux, & qu'il croyoit mériter fa confiance. Il lui ordonne d'aller tous les matins fur le port, de tourner fes regards vers les côtes de Cornouailles, & de venir l'avertir de quelle couleur feront les voiles du premier vaiffeau qui viendra de cette part, pour aborder en Bretagne.

Hélas! cette douce, cette innocente Yfeult aux blanches mains, avoit enfin connu de quelle importance il étoit de ne pas laiffer Triftan avoir de nouvelles obligations à la reine de Cornouailles; la jaloufie s'empare de fon cœur, elle ne voit point tous les maux qu'elle va caufer; peut-être envifage-t-elle un plaifir à fe venger de deux amans, hélas! qui ne font déja plus qu'amis: elle ordonne à fa filleule de dire

à Triſtan que les voiles du vaiſſeau ſont noires, quand même elles ſeroient blanches.

Un vent favorable portoit le vaiſſeau de Geſnes vers le port; toutes les voiles étoient déployées, & leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yſeult: mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avoit donné; elle dit à Triſtan que les voiles étoient noires.

Triſtan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point, pouſſe un profond ſoupir, tourne la tête, & dit: *Haa, doulce amye, à Dieu vous command'; jamais ne me véerez, ne moy vous. Dieu ſoit garde de vous! Adieu, je vous ſalue. Lors, bat ſa coulpe, & ſe commande à Dieu; & le cueur lui crêve, & l'ame s'en va.*

A l'inſtant la nouvelle de ſa mort ſe répand; &, ſuivant l'uſage de la chevalerie, elle eſt *criée* dans la ville & ſur le port. La reine Yſeult aborde, débarque & entend crier, le brave, l'illuſtre, le parfait Chevalier Triſtan eſt mort. Elle ſe laiſſe conduire, preſque ſans connoiſſance, à la chambre de Triſtan. Quel ſpectacle frappe ſa vue! Elle le voit étendu ſur des planches, & la comteſſe de Monteil qui lui chauſſe déja ſes éperons. Elle ſe jette ſur ſon corps, baiſe ſon front glacé, porte ſa main ſur ce cœur qui fut ſi tendre, ſi plein de feu pour elle; elle

cherche vainement à le ſentir palpiter encore; tout ſon amour ne peut rappeler Triſtan à la vie. Alors elle le ſerre étroitement, lui donne un dernier baiſer, & elle expire en le tenant dans ſes bras. O vous qui jouiſſez du bonheur d'aimer & d'être aimés, répandez des fleurs & des larmes ſur les cendres de ces tendres amans! Et vous, cœurs durs & glacés, vous qui n'avez que la moitié de l'exiſtence des êtres ſenſibles, détournez vos yeux de ce tableau touchant; il ſeroit profané par vos regards.

Lorſque, ſelon la coutume qu'on obſervoit à la mort des Chevaliers de la Table Ronde, on apporta les armes de Triſtan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de ſon épée; l'une s'adreſſoit à l'Apoſtole de Nantes, l'autre au roi Marc.

Le prélat ouvre ſa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Triſtan, & de nouvelles preuves de ſon repentir; il y trouve auſſi pluſieurs legs pieux dont il lui recommande l'exécution, & la prière de faire porter ſon corps au roi Marc avec la lettre attachée à ſon épée. Le ſaint prélat, touché juſqu'au fond de l'ame, veut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illuſtre mort. Les deux corps ſont dépoſés ſur deux lits de parade, & portés

dans le vaisseau de Gesnes, sur lequel il s'embarque aussi.

Le roi Marc, de retour à Cintageul, avoit trouvé la reine absente. Furieux de savoir qu'elle étoit encore allée joindre Tristan, il rassembloit une armée pour aller porter la guerre dans la petite Bretagne. Il apprend l'arrivée du vaisseau, & le motif du voyage. Son premier mouvement est d'envoyer un détachement pour empêcher que personne ne débarque. Il dit tout haut qu'il ne permettra jamais que Tristan, dont il a reçu tant d'affronts, soit enterré dans ses états.

L'Apostole de Cintageul le prie de lui permettre seulement de lui amener celui de Nantes, qui accompagne les corps de Tristan & d'Yseult. Celui-ci vient trouver le roi Marc, & lui présente l'épée de Tristan.

Ce prince ne peut s'empêcher d'être attendri, lorsqu'il voit cette épée qui tua le Morhoult d'Irlande, & qui lui sauva plusieurs fois la vie & la liberté; il détache la lettre attachée à l'épée; il l'ouvre, & il trouve que Tristan lui demande pardon avec soumission & tendresse, & lui raconte l'histoire fatale du *boire amoureux*.

Le roi Marc avoit quelquefois de bons momens. Il voit qu'Yseult & Tristan furent entraînés

traînés par une force invincible ; ses larmes commencent à couler. *Hélas ! dolent* (s'écrie-t-il) *pourquoy ne sçavois-je cette adventure? Je les eusse celés, & consenti qu'ils ne se fussent ja partis de moi. Las !* ajoute-t-il, *pleurant moult tendrement, or ay-je perdu mon nepveu & ma femme. Lors commanda que les corps fussent portés à sa chapelle, & fussent illec enterrés si richement comme il appartenoit à si haulte gent.*

Il fit faire deux cercueils, & ils furent portés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés. Gouvernail, que la douleur avoit retenu chez lui, vient pour pleurer son maître & son élève, dès que son état le lui permet. Il entre dans la chapelle, & reconnoît le tombeau de Tristan, en voyant *Hudan* le fidèle *brachet* qui le garde ; *ores veit-il que de la tumbe de Tristan yssoit* (sortoit) *une belle ronce verte & feuilleue qui alloit par la chapelle, & descendoit le bout de la ronce sur la tumbe d'Yseult & entroit dedans.* Le roi de Cornouailles la fit en vain couper par trois fois ; *le lendemain estoit aussi belle comme elle avoit cy-devant été, & ce miracle étoit sur Tristan & sur Yseult à tout jamais advenir.*



ARTUS
DE BRETAGNE.

La première édition de ce Roman eſt de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une ſeconde de 1543. Celle dont nous tirons cet Extrait, eſt de 1584.

Ce Roman peut être regardé comme une ſuite des Romans de la Table Ronde, ainſi que celui de Clériadus, dont nous parlerons peut-être. Ces deux Romans ne nous paroiſſent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot & de Triſtan. Nous ſommes portés à croire qu'ils ſont du règne de Charles VI: ce qui nous le fait préſumer, c'eſt, premièrement, l'eſpèce des parures & des habillemens que l'Auteur donne aux Chevaliers & aux héroïnes de ce Roman; ſecondement, c'eſt que l'ouvrage nous paroît écrit dans le même langage dont s'eſt ſervi Froiſſard, auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'eſprit qui régnoit à la cour des rois d'Angleterre, devint prédominante en

France sous le règne de ce malheureux prince : la bataille d'Azincourt, aussi funeste que celles de Crécy & de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France; la division des maisons d'Orléans & de Bourgogne augmenta son pouvoir, en séparant les forces qui pouvoient lui résister. Ysabeau de Bavière, appelée par sa naissance & par ses charmes au plus beau trône de l'univers, s'en montroit indigne par ses mœurs, & par l'atrocité de sa conduite vis-à-vis le dauphin, son propre fils; Ysabeau protégeoit la faction de Bourgogne, qui remplissoit Paris de proscriptions & de massacres; & sa cour n'en étoit pas moins somptueuse & moins galante ; occupée uniquement de ses amours & du maintien de son autorité, elle cherchoit à distraire le brave & malheureux Charles, lorsque quelques retours lucides de sa raison lui pouvoient laisser entrevoir les horreurs & les factions qui ravageoient l'état. C'est dans ces temps que les cartes & le jeu de piquet commencèrent à être en vogue : plusieurs illustres Chevaliers donnèrent leur nom aux figures représentées dans ces cartes; le *Valet de Carreau*, entr'autres, dut le sien au brave Hector de Galard. C'est dans le même dessein qu'Ysabeau de Bavière multiplia les fêtes de sa cour, les tournois, & qu'elle fit revivre cet ancien esprit de Chevalerie roma-

nesque qui convenoit si bien au caractère de Charles VI ; mais on trouve dans les Romans de ce temps une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le Roman d'Artus, imprimé en 1502, le fut vraisemblablement sur un manuscrit antérieur à cette époque, puisqu'il est facile, comme nous l'avons dit, d'y reconnoître le style & le langage de Froissard. Le tems de l'imprimer ne pouvoit être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venoit de monter sur le trône de France, & de réunir ses états à cette couronne ; rien ne pouvoit être plus agréable à cette reine, que de faire paroître un Roman dont l'un de ses aïeux étoit le héros.

APRÈS la mort du roi Artus, qui exhaussa toute noblesse & Chevalerie, comme firent Messeigneurs Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan de Léonois, & autres maints preux Chevaliers, la Bretaigne eut un Duc extrait du noble & haut lignage de Lancelot du Lac ; ce Duc nommé Jean, fort d'avoir & d'amis, étoit si preudhomme, que le Roi de France l'aimoit comme son frère, l'honoroit sur tous autres, & déféroit à tous ses conseils.

Iceluy duc eut une haulte & notable dame à femme, de bonne & sainte vie, fille au comte de Lancastre en Angleterre. Si s'aymèrent le noble duc & la duchesse de bonne amour toute leur vie, en accomplissant l'œuvre de mariage ainsi que Dieu l'a ordonné, tant, qu'il plust à Notre Seigneur leur donner un bel enfant masle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nommé de ce nom.

Artus étoit charmant de figure & d'esprit. Les graces & le badinage de l'enfance n'empêchoient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naissant & une grande sensibilité. Ses gouvernantes ne pouvoient imaginer un don de plaire, une qualité essentielle, qu'il ne possédât. Il ne perdit rien en grandissant de tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave & renommé Chevalier Gouvernau, fut choisi par le duc Jean & par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus, aux talens & aux exercices qui forment un digne Chevalier. Ce titre de Chevalier (peut-être aujourd'hui trop foiblement apprécié) étoit alors celui dont les souverains tiroient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvoit déja qu'il méritoit de recevoir l'ordre de Chevalerie; une secrète inquiétude qui le portoit aux grandes

aventures, lui faisoit desirer le moment où le duc son père ne le tiendroit plus renfermé dans l'enceinte de ses palais : le sage Gouvernau cherchoit à le dissiper, en le menant quelquefois à la chasse ; & souvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, se seroit égaré dans la forêt, si Gouvernau ne l'eût suivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avoit pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chasse, tous les deux arrivèrent sur le bord d'un grand étang ; ils voient deux femmes effrayées se retirer entre des halliers : Artus s'approche d'elles, les aborde avec politesse, les rassure par les graces & la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie : Qui que vous soyez, respectez mes malheurs & ceux de ma fille. Artus voit dans cette fille la jeunesse d'Hébé, la taille & la m destie des nymphes de Diane ; & toutes les deux offrent aux regards, sous les habits les plus simples, un air de noblesse & de fierté.

Artus descend de cheval, & leur demande, avec cet air d'intérêt qui prévient & qui rassure, par quel hasard elles se trouvent dans cette solitude. Sire, lui dit la mère, des malheurs sans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puissans barons du Sorélois, le désespoir de me voir exposée aux yeux de

ceux qui m'avoient vue dans la ſplendeur, tout m'a preſſé de fuir des parens injuſtes & des vaſſaux ingrats; & j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en étrange terre, que là où j'avois été haulte dame.*

Lors commença à plorer, & dit à Artus : Si m'en vins de nuit & amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eût dû eſtre en haultes ſalles, & geſir (coucher) *ſur beaux lits bien encourtinés; mais ores luy convient geſir deſſus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux. Lors répondit Artus : Hé, Dame, que ne requiériez-vous vos amis à tel beſoin?... Sire, (Dieu me gard, dit la Dame) pauvres gens n'ont nuls amis; & entre pauvres & riches faut* (manque) *toujours parenté. Lors recommença à plorer amèrement; & la belle Jeannette ſa fille ploroit auſſi. Lors Artus tout attendri leur prend la main : Aah, Dames,* s'écrie-t-il, *mettez votre cœur en paix, car en moy trouvez-vous bon ami; biens & richeſſes à mon pouvoir ne vous faudront; je vous prens en ma main, & jure de garder l'honneur de vous comme votre propre frère. A tant Artus appelle le foreſtier du lieu : Pierre,* lui dit-il, *ces maiſons, manoirs, foreſt & eſtang, le bon Duc mon père, me les bailla pour mes ébatemens, & pour moy tu les gardes. Ores en*

fais don à ces Dames, t'ordonne de les garder fidellement pour elles, & bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en ta garde sont.

Pierre jura d'exécuter ses ordres : les larmes de la mère & de Jeannette cessèrent de couler ; elles regardoient le jeune Artus avec surprise & admiration. Les deux enfans se tenoient encore par la main, *sy commencèrent à se sourire bien doulcement. Belle*, lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorerez, car en moy aquistes vous bon frère & doulx ami, & retourneray souvent à ce manoir pour m'enquiérir se rien ne vous manque, & si pensez à moy qui si doulce rencontre ay faite. Lors la belle Jeannette, interdite comme jeune fille innocente qu'elle étoit, ne luy répond qu'en serrant un petit peu sa main. Les deux enfans se sourirent encore ; mais à cette fois leurs joues devinrent vermeilles comme rose. Le bon Gouvernau ne se sentoit pas d'aise de voir comme générosité, preudhomie & gentillesse se montroient apertement en son jeune élève.*

Les chasseurs arrivèrent de tous côtés ; le cri des chiens, le bruit des cors se firent entendre ; Jeannette & sa mère se retirèrent dans leur cabane, & le prince alla rejoindre sa suite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à personne de leur aventure ; ils en parlèrent beaucoup en-

ſemble, & ſe promirent bien d'aller ſavoir, le plus tôt qu'ils pourroient, ſi Pierre le foreſtier avoit bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier ſur le poing, Gouvernau prit un gerfaut ; & tous les deux, ſans ſuite, traversèrent légèrement la forêt & arrivèrent à l'étang ; *& là, trouvèrent la dame & Jeannette vêtues & appareillées noblement, car Pierre le foreſtier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames ; ſi elles avoient bu du vin & mangé bonnes viandes, dont Jeannette étoit toute reconfortée & revenue en ſa fleur de beauté. Quand Artus la vit, elle lui plut encore plus qu'à la première fois, ſi la prit par la main & s'aſſirent enſemble ſur le gazon. La matinée belle & claire étoit, & la roſée grande ; les oiſelets chantoient par la forêt, l'aube-épine & l'églantier embaumoient l'air, ſi que les deux enfans s'en éjouiſſoient en grande lieſſe pour le doux temps, comme ceux qui étoient jeunes & à qui ne falloit encore que jouer & rire, quoique jà s'entre-aimaſſent de bon cœur ſans mal que l'un eût à l'autre en ſon penſer. Lors dit Artus tout en riant : Mademoiſelle Jeannette, avez-vous point d'amy ?... Et elle ſe pourpenſe un petit en ſe ſouriant ; puis regardant Artus doulcement, elle répond : Par la foy que*

je vous dois, Monſeigneur, ouy, bel & gracieux. Et où eſt-il, comment eſt-il appelé, repart-il vivement? Oh! pour cette fois, dit Jeannette, vous ſouffrirez de le ſavoir; pourtant veux-je bien que maintenant ſachiez que ſi le roi Artus fut bon Chevalier & de grand' vertu, mon ami eſt déja pour devenir meilleur encore.

La mère & Gouvernau ſe mêlèrent de la converſation, & les deux enfans n'eurent plus rien de particulier à ſe dire : ils paſsèrent la matinée gaiement, & Jeannette fit admirer ſon eſprit par la ſageſſe & la vivacité de toutes ſes réponſes.

Le ſoleil étant déja haut, ils prirent congé de la mère & de la fille. *Si*, dit Artus à Gouvernau, *maître, voyez la grand' douceur de notre damoiſelle, la franchiſe de ſon cœur, & comme ſagement elle dit & répond : voyez ſa gentille manière & noble contenance, ſes yeux doux & rians, ſes lèvres de roſes que le parler & le ſouris embellit, comme chaque mouvement relève ſon corſage droit & léger : a ah! maître, tout en elle fait que je l'aime grandement. Monſeigneur*, répond Gouvernau d'un ton très-ſérieux, *tout ce que vous dites y eſt; mais pour Dieu gardez votre honneur. Vous êtes un riche homme noble d'avoir & d'amis, & elle eſt une pauvre gentille damoiſelle : ſi riens lui requériez plus, fors que doulce amitié, vous luy tolliriez*

ce que jamais ne pourriez luy rendre ; si blâmé seriez encore plus qu'un moindre que vous. Maître, dit Artus, *jà Dieu ne plaise que je aille cela quérant ; mais je la veuil aimer & garder loyaument tout ainsi qu'une mienne sœur. Lors s'en allèrent, ainsi parlant, à la cour, où l'on s'alloit seoir pour dîner.*

O mœurs honnêtes prises dans la nature ! O mœurs douces & charmantes dans tous les âges, qu'êtes-vous devenues ? L'esprit & l'art de séduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs sensibles ?

Quelques mois s'écoulèrent ; & Gouvernau, témoin de l'honnêteté & de la retenue de son élève, ne pouvoit lui refuser d'aller plusieurs fois la semaine passer quelques heures avec la dame de l'Estang, & la belle & spirituelle Jeannette : la duchesse de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes absences. *Sire*, dit-elle au duc, *presque chacun jour notre fils s'en va esbattre moult privement, ne savons où ; & je me doupte de notre enfant qu'il ne mette son cœur & amour en lieu dont mésaise & chagrin nous puissions avoir : il est jà grand & puissant garçon, bien à point est-il de femme prendre. Dame*, dit le duc, *bien avez dit ; mais quelle fille pouvons-nous élire ? Sire*, dit la duchesse, *la belle Pérone de Flandres nous conviendroit ; si l'enverrons de-*

mander. Dame, dit le duc, *prenez garde; il se dit qu'elle ne s'est point sagement portée, & a eu compagnie à un Chevalier; & pour ma meilleure comté, ne voudrois-je que demandissions fille blâmée. Héé, Sire, ne le croyez pas; petites gens aiment à vitupérer leurs seigneurs; foiblesse & envie croit toujours s'exhausser par méchanceté. Dame*, dit le duc, *j'en suis content. A doncques fut appelé Olivier le sénéchal, & envoyé vers madame Lucques, comtesse de Flandres. Bien honorablement fut-il reçu; bien à point la duchesse Lucques & la belle Pérone lui accordèrent, si prinrent jour d'estre à Nantes à la huitaine de la my-Aoust.*

Olivier revient; rend compte de sa mission. Artus se lève, & dit hardiment à son père : *Sire, me tenez-vous pour vil que me vouliez donner Pérone, que maintes gens disent s'estre mesfaitte? Point ne seroit votre honneur, le mien, & celuy de notre lignage. Beau fils*, lui dit sa mère, *c'est grand péché de dire mal des femmes; si vous refusez Pérone, vous nous courroucerez. Madame*, lui dit Gouvernau, *la preuve du pour & contre est difficile; car telles choses se font facilement & le plus couvertement qu'on peut, il n'en reste bruit ny fumée.*

Après quelques débats, le respect & l'amour qu'Artus avoit pour sa mère, ne lui permirent

plus de résister. Le duc publia le mariage, en fit part au comte de Blois son cousin, au comte d'Anjou, & à l'archevêque de Tours son frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-août; Artus devoit y recevoir l'ordre de chevalerie, & épouser la belle Pérone.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvernau: ils coururent à l'étang; &, le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à son amie Jeannette & à sa mère. Il fut surpris de ne les y pas trouver aussi sensibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle étoit aussi en terme de se marier, & *que celui qu'elle devoit épouser seroit aussi noble & aussi puissant qu'il pouvoit l'être.* Artus eut beau la prier de lui expliquer ce mystère, la prudente Jeannette ne lui dit rien de plus; cependant elle écoutoit ses plaintes avec sensibilité. Artus redoubla ses instances dans quelques visites suivantes; & tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui étoit destiné lui ressembloit, & porteroit le même habit que lui le jour de ses noces.

Ce jour fatal approchoit, & déja les tournois destinés à illustrer celui de la réception d'Artus, étoient commencés. Le duc Jean, selon la coutume, élut un certain nombre de jeunes Chevaliers pour recevoir l'ordre avec son fils, & celui du comte de Blois fut choisi pour être le

frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du ſang les uniſſoient déja; & Artus penſoit dès-lórs à réparer les malheurs & les grandes pertes que le père d'Hector avoit faites (1).

Pendant ces premiers tournois, on fut ſurpris de voir paroître quelquefois un Chevalier couvert de ſes armes, & la viſière abaiſſée, qui ne voulut ni combattre, ni ſe faire connoître; mais on étoit trop occupé des préparatifs deſtinés à l'arrivée de Pérone de Flandres, pour y faire une ſérieuſe attention.

Pendant ce tems auſſi, Artus retourna pluſieurs fois voir la belle Jeannette; il lui préſenta ſon couſin Hector, qui ne put la voir ſans rendre juſtice à ſon eſprit & à ſes charmes: il la preſſa, comme Artus, de lui confier quel étoit l'heureux époux qui lui étoit deſtiné; mais la myſtérieuſe Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux ſeroit auſſi puiſſant, auſſi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laiſſer plus longtems les lecteurs en ſuſpens ſur le myſtère que Jeannette faiſoit de ſon futur mariage.

(1) Ce trait du Roman d'Artus, ſemble prouver encore que ce Roman fut écrit ſous Charles VI, tems où les deſcendans de Charles de Châtillon, comte de Blois, ſe trouvoient privés de leurs biens, & réclamoient leurs droits légitimes ſur le duché de Bretagne.

La comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, desiroit depuis long-tems le mariage de sa fille avec Artus; elle avoit donné des instructions très-secrètes au sénéchal Ancel, l'homme le plus adroit & le plus intrigant de sa cour, pour se rendre à celle de Nantes, sans s'y découvrir à personne, & pour y faire insinuer à la duchesse de demander sa fille Pérone, qu'elle desiroit vivement de voir mariée. Ancel réussit facilement dans cette négociation, & revint passer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comtesse, & la prévenir que bientôt elle recevroit les envoyés du duc Jean, qui lui demanderoient Pérone.

L'adroit sénéchal avoit su gagner également toute la confiance de la mère & de la fille. Pressée par les circonstances présentes, la belle & désolée Pérone fut obligée de lui ouvrir son cœur; elle l'envoya chercher dès le même soir par sa nourrice, qui l'introduisit jusqu'à la ruelle de son lit.

Ancel trouve Pérone toute en larmes & dans le désespoir le plus violent; il fait tous ses efforts pour l'appaiser, & lui jure qu'elle peut compter sur tout son zèle. Pérone à la fin s'écrie: Ah! messire Ancel, je suis perdue; je ne desire plus que la mort.... Ancel la rassure, & feint de

mêler ses larmes avec les siennes : il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah! messire Ancel, bien cognoissez*, dit-elle, *l'hautheur du désespoir où je suis ; bien cognoissez le gentil Varlet Aymard votre nepveu ; oncques il n'en fut plus adroit à la lutte, à la course, à l'exercice des armes ; oncques il n'en fut plus coint, plus acort avec dames & demoiselles pour baller, harpe pincer, & les amuser dans leurs jeux : Aymard nourri dans le palais, page de ma mère, se distingua toujours sur tous ses compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortels puissay-je acquérir un jour, me disoit-il quelquefois en soupirant, autre guerdon n'en voudrois-je que d'oser me dire votre Chevalier....' Moy, luy disois-je bonnement, Aymar, bonne nourriture avez reçue, prouesse est dans votre sang, force & honneur vous meneront à haut renom....* Hélas! sénéchal, souvenez-vous de cette nuit affreuse où les flammes ravageant le palais, s'élançoient avec violence sur l'appartement de ma mère & le mien ; des cris redoublés s'élèvent de toutes parts ; déja des tourbillons de fumée & d'étincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embrase ; je m'éveille éperdue, & de toutes parts je ne vois que des flammes & la mort.... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embra-

sés,

fés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras, & m'enlève aux flammes qui m'entouroient. Il franchit comme un faucon la porte toute en feu; en un instant il m'éloigne de tout danger : déja je n'apperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, & je me sens porter, avec rapidité, vers l'autre aîle par un souterrain. La crainte de tomber, me faisoit serrer le cou de mon libérateur. C'étoit Aymard. Ah! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entre-coupée, les dieux sont trop justes pour vous laisser périr. Partagée entre la crainte du péril & celle de me trouver entre ses bras : Ah! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain ; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres & des panaches destinés pour des traîneaux ; il chancèle, nous tombons tous deux, & je reste dans ses bras sans connoissance. L'instant d'après je me sens blessée, & je pousse un cri ; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau : Aymard veut me relever, les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, & ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me soulève. A ah!

messire Ancel, comme son cœur palpitoit !... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain : Aymard me porte dans un sallon, me pose sur un sopha, & se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouroient en ce même sallon, après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avoient fait qu'entrevoir Aymard ; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agraffes s'étoient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'étoit un ange du ciel qui m'avoit sauvée & portée sur ce sopha. Ces femmes m'entourent : que leur aurois-je pu dire ? Aymard me paroissoit à moi-même être un ange ; je n'eus pas le courage de les dissuader. On cria miracle ; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse ; l'archevêque ordonne bien vîte un *Te Deum.*

Aymard parut devant moi le lendemain. Il avoit les yeux baissés, & je ne pus le voir sans rougir & sans le trouver digne du nom qu'on lui donnoit. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme ; j'en cherchai moi-même les occasions ; je les trouvai..... Ah ! messire Ancel, vous connoissez maintenant la cause de mes larmes....

Ancel n'hésita pas à consoler Pérone, &

forma, sur le champ, un plan qu'il ne désespéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; & voulant rester inconnu près de la cour du duc, le hasard le fait tomber chez *Pierre le Forestier*, dont la maison devient sa retraite. Il fait bientôt connoissance avec la mère de Jeannette & sa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraisemblance dans ses récits, raconte qu'Ancel sut persuader à la mère qu'il pourroit substituer Jeannette en la place de Pérone, qui se trouveroit heureuse de céder la première nuit de ses noces à Jeannette; & que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à son épouse l'acte du douaire & l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouveroit saisie, feroit facilement valoir ses droits, & sur-tout vis-à-vis d'Artus, qui paroissoit en être si tendrement épris. La mère adopte ce projet, vaincue par les propos adroits d'Ancel; & Jeannette, séduite par l'amour qu'elle a pour Artus, soupire & s'abandonne à la conduite d'Ancel & de sa mère; tout se trame à l'insçu d'Artus.

La comtesse de Flandres arrive avec la belle Pérone; la duchesse de Bretagne les reçoit dans ses bras, en impose à sa cour, & se sert de

tout son empire sur le cœur d'Artus. Les noces s'accomplissent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adresse ; tout lui réussit ; & Jeannette tremblante, est introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir soustraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paroît s'occuper avec complaisance. Ils concourent tous à donner les meilleures raisons pour que le jeune Artus crie contre la calomnie, & trouve Pérone charmante. Il lui remet l'acte du douaire ; il met à son doigt un riche anneau, & chaque don est embelli par des caresses.

Jeannette se trouvoit alors bien heureuse ; mais, quoiqu'on ait bien peu le tems de raisonner pendant une nuit pareille, elle pensoit en frémissant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fût plus fidèle pour elle que pour Artus. Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahison, & chercha les moyens de s'y soustraire ; elle en avoit prévenu sa mère, qui, de son côté, se tenoit prête à favoriser son évasion. Bientôt le sommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en soupirant de ses bras ; & munie de l'acte & de l'anneau, elle sort par le balcon d'une garde-robe, joint sa mère, monte à cheval avec elle, & toutes les deux regagnent la maison de l'Etang.

Le fourbe Ancel attendoit, avec Pérone, qu'une poudre assoupissante qu'il avoit eu l'adresse de faire prendre au prince, fit son effet, & que Jeannette lui donnât un signal dont elle étoit convenue avec lui. Voyant que ce signal tardoit, & ne pouvant douter de l'effet de sa poudre, il se hasarde à pénétrer jusqu'au lit d'Artus, qu'il trouve seul, & profondément endormi. Toutes ses idées se confondent; il ne comprend rien à la prompte évasion de Jeannette; mais bientôt il se rassure; & trop accoutumé aux succès coupables, il retrouve tout son courage. Il conduit Pérone au lit d'Artus, & lui fait prendre la place que Jeannette avoit si doucement occupée. La poudre étoit forte, son effet fut long; & le soleil étoit levé déja sur l'horizon, lorsqu'Artus se réveilla au bruit que le duc & la duchesse firent en entrant dans sa chambre.

L'air satisfait d'Artus, sa rougeur & l'embarras de Pérone, l'air riant de la duchesse, les plaisanteries du vieux duc, tout caractérisoit l'innocence & la gaieté d'une noce de ce bon vieux tems; & toute la cour Bretonne, dont Artus étoit adoré, cherchoit & trouvoit avec transport dans ses regards, les signes desirés de son bonheur.

L'auteur ne dit point si ce fut le desir de

parler de ce bonheur, ou quelque secret retour pour Jeannette, qui pressa le jeune Artus de monter à cheval avec son cousin Hector & Gouvernau, pour aller la voir. Il se dérobe avec eux de la cour, & vole à l'Etang. Il trouve Jeannette couchée; il la réveille : elle rougit, elle jette sur lui des regards languissans. Jamais elle ne lui parut si belle. Il oublie en la voyant que c'est de Pérone qu'il devoit lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide: elle baisse ses beaux yeux, & semble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné, lui prend la main, l'interroge; & Jeannette lui apprend qu'elle est mariée de la veille, *& que toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec son seigneur & mari.* Artus se refuse à le croire; il exige du moins quelques preuves de son mariage. Mais, grands dieux! quelle est sa surprise, lorsque Jeannette lui présente l'acte du douaire, & l'anneau qu'il lui avoit donné!

L'instant étoit arrivé, où la honte de Pérone & la fourberie d'Ancel devoient être découvertes. Jeannette & sa mère racontent tout ce qui s'est passé. Dans ce même moment deux mulets, chargés d'or & de présens, entrent dans la cour; ils étoient suivis par Ancel, qui croyoit séduire la mère & la fille par ces richesses, & retirer l'acte & l'anneau des mains de Jeannette.

Mais, en voyant Artus, Hector & Gouvernau s'avancer vers lui avec un air furieux, il tourne bride, & court à toutes jambes avertir la comtesse Lucques & Pérone du juste sujet de sa crainte. Artus & ses compagnons le suivent de près; ils arrivent près du duc Jean; ils appellent & rassemblent la cour; ils racontent, sans aucun ménagement, ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette son gage, en appelant Ancel coupable de trahison. Artus demande que Pérone présente l'acte & l'anneau qu'il lui a donné, ou que son mariage soit dissous par l'archevêque. Pérone confondue, s'évanouit; ses femmes la font disparoître; la comtesse Lucques seule, soutient la validité du mariage. Ancel se sert d'une dernière ressource: il accuse Jeannette d'avoir enlevé l'acte & l'anneau, pendant qu'Artus & Pérone dormoient; il relève le gage de Gouvernau, l'accuse lui-même d'avoir introduit Jeannette dans la chambre nuptiale, & il offre de soutenir l'honneur de Pérone & la validité du mariage envers & contre tous. Artus & Hector indignés, demandent leurs armes, & supplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête, & leur dit que ce n'est point *à si hauts hommes & nobles princes, tels qu'ils sont, à se compromettre contre un trahistre*; *il réclame le droit de son dési*

en prime instance, & du gage jeté & relevé. Le duc s'y accorde. La lice est préparée, & les tenans se disposent pour le combat. Ancel espère tout de sa force, de son adresse & de son désespoir; mais le combat n'est pas long-tems douteux. Gouvernau le blesse, le terrasse; &, la pointe de l'épée sur la gorge, il lui fait avouer sa trahison.

On regardoit alors le sort de tous les combats où il étoit question de découvrir un crime caché, comme un jugement de Dieu. L'Eglise admettoit ces sortes de combats; & souvent même les évêques & les abbés, comme seigneurs temporels, ordonnoient le combat dans des lieux préparés sur leur territoire (1).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel, qui venoit d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice; la comtesse de Flandres confuse & désespérée, repartit sur le champ avec Pérone qu'on emporta, & qui ne reprit connoissance que pour demander pardon à sa mère, & rendre après le dernier soupir.

(1) Le pré aux Clercs, célèbre par tant de duels, & que le fauxbourg Saint-Germain occupe aujourd'hui, étoit le terrain privilégié où l'abbaye Saint-Germain avoit ses lices ouvertes pour les combats en champ-clos.

Le duc & la ducheſſe demandèrent Jeannette avec empreſſement ; elle parut bientôt avec ſa mère. On ne trouva, ni dans ſon air, ni dans ſes propos, aucune apparence de ſon triomphe ſur Pérone. Modeſte & timide, elle parut n'être occupée que de ſa ſoumiſſion pour ſes ſouverains, & du bonheur d'avoir ſauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc & la ducheſſe ne purent s'oppoſer aux tranſports d'Artus, qui, ſerrant Jeannette entre ſes bras, demandoit d'être uni ſur le champ avec elle. Mais dans le moment même où le duc appeloit l'archevêque pour bénir cette union, Jeannette tombe ſans connoiſſance ; Artus ſe précipite à ſes genoux, il l'appelle en vain ; une ſueur froide couvre ſon viſage ; elle ne reprend connoiſſance qu'avec une fièvre brûlante ; & la cérémonie du mariage eſt différée.

Dans les anciens romans de la Table-Ronde, les fées ne jouent point encore un perſonnage décidé. Ce n'eſt que dans Iſaïe le Triſte que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir; & nous avons dit les raiſons qui nous portoient à croire qu'Iſaïe le Triſte eſt très-poſtérieur aux romans d'Artus, de Lancelot du Lac, & de Triſtan de Léonois.

Les fées, cette machine ſi groſſière, ſi diſproportionnée dans les romans du quatorze &

du quinzième siècles, n'ont pris du ressort, des graces & de l'activité, que sous les mains légères d'Hamilton, de mesdames d'Aulnois & de Murat; & c'est presque à regret, que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

C'est donc une Fée jalouse, amie du grand Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde, élevée par la célèbre Fée connue sous le nom de la Dame du Lac, qui rompt la chaîne naturelle de ce roman, & celle que Jeannette méritoit de rendre durable. Cette Fée, nommée Proserpine, a pour parente & pour filleule la belle Florence, fille d'Emendus, roi du Sorellois; elle l'a douée en naissant, d'une parfaite ressemblance avec elle; & dès-lors Proserpine la croyant assez belle pour faire la plus brillante conquête, elle veut que sa beauté triomphe du plus aimable de tous les mortels, dans la personne du bel Artus.

En conséquence, Proserpine jalouse, trouble l'esprit autant qu'elle allarme le cœur de la tendre & innocente Jeannette. Elle lui fait voir en songe des fantômes qui la menacent de la mort, & lui offrent Artus expirant au moment même où ce prince lui donnera la main. Elle apparoît de même à Artus sous la forme de la dame du Lac, & lui fait les mêmes menaces,

Il croit la voir ouvrir le livre des destinées ; elle lui montre un grand empire qui lui est destiné, & lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le duc & la duchesse de Bretagne, & jusqu'à l'archevêque de Tours & Gouvernau, ont des songes relatifs aux défenses de la Fée. Gouvernau voit aussi la belle Florence s'élever à la royauté, & lui présenter la main de Jeannette.

Tous ces différens songes produisent l'effet desiré. Artus & Jeannette sont effrayés par les menaces de la Fée; la duchesse de Bretagne & Gouvernau sont séduits par de brillantes espérances : l'archevêque accourt dans ce moment, & leur raconte qu'une intelligence céleste l'a menacé de le priver du don de la parole, & de dessécher sa main, s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimoit à parler, & se piquoit d'avoir de belles mains ; il déclare net qu'il n'ose plus procéder au mariage d'Artus & de Jeannette. Le duc & la duchesse vont la voir dans son lit; ils la trouvent noyée dans ses larmes. Artus arrive d'un autre côté; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, & jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, & presque expirante entre les bras de sa mère : il ne s'occupe en ce moment que de sauver la vie à celle qu'il adore; &, ne dou-

tant plus que sa présence n'avance ses derniers instans, il court se couvrir de ses armes; & suivi de son cousin Hector & de Gouvernau, il monte à cheval, & s'éloigne en gémissant de la cour de son père.

A peine est-il hors de l'enceinte du palais, que Jeannette est rappellée à la vie : la fièvre cesse: elle redevient plus belle que jamais; mais les regrets les plus mortels lui percent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un silence modeste, une douce mélancolie, ses bras quelquefois étendus vers la duchesse, tout la fait également plaindre & respecter par celles qui, peu de tems auparavant, étoient jalouses de son bonheur.

Nous ne pouvons nous résoudre à suivre Artus dans la nouvelle & longue carrière que l'auteur lui fait parcourir, conformément aux mœurs de son tems. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers, & mettant à fin les plus périlleuses aventures. La victoire le couronne sans cesse. Enfin il fait une dernière entreprise, qui consiste à parvenir à traverser les eaux agitées d'un lac sur lequel s'élèvent d'affreuses tempêtes; c'est à travers les feux dévorans qui sortent d'une tour située au milieu de ce lac; c'est en terrassant une infinité de monstres & de géans, qu'il parvient à se

rendre maître du château du Lac. C'étoit la demeure de Proserpine, qui en avoit été mise en possession par la fameuse Fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour? Proserpine étoit l'ennemie de Jeannette. Tout son art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de subir les lois du vainqueur, elle fait cesser le charme qu'elle avoit imaginé en faveur de sa nièce Florence, & lève l'obstacle qui s'opposoit au bonheur d'Artus & de Jeannette. La Fée ramenée prisonnière à la cour du duc de Bretagne, demande pardon, & contribue même à faire reconnoître Jeannette & sa mère pour de malheureuses princesses qu'elle avoit persécutées & chassées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit : & afin que rien ne trouble la douceur d'une si belle fête, Artus, touché du repentir de la Fée & de sa nièce, fait épouser Florence à son brave & fidèle ami Hector : ils devinrent rois du Lac enchanté : Proserpine y retourne, épouse Gouvernau, & ne se sert plus de son savoir, que pour faire admirer & bénir l'art de Féerie, si terrible quand celles qui l'exercent sont méchantes; si charmant, si agréable quand il n'est employé que pour le bonheur & l'amusement des mortels.

Nous regrettons d'avoir passé sous silence les détails d'un tournois où Artus inconnu est du

parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournois nous fournit une nouvelle preuve que ce Roman fut écrit long-tems après ceux de la Table Ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis le Jeune, que Guis de Levis ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, & le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce Roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi de *Valfondée*. L'auteur paroît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse & douceur apparoissoient en ses yeux, comme en ses dits & maintien: maux cruels, pertes mortelles l'avoient durement assaillie en son cœur, voire en sa santé, que débile & diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maux ne lui faillirent. Religion, amis vertueux; frère tendre, grand clerc; & époux Chevalier renommé, la solacioient en ses angoisses. Nul ne la voyoit sans desirer de les alléger, & sans lui rendre tribut franc & libre d'admiration, de respect, ou de fine & doulce amitié.*

*

FLORES ET BLANCHE-FLEUR.

Ce Roman écrit en vers, & très-estimé dans la langue Espagnole, a sans doute beaucoup perdu dans la traduction de Jacques Vincent; & je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original sous mes yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce Roman, qui fut jadis un Poème, un mélange bizarre de dévotion, d'amour & d'enchantemens qui caractérisent les anciens Romans espagnols : nous tâcherons de sauver dans cet Extrait ce que ce mélange a de plus absurde; mais je dis ici, pour cet Extrait & pour ceux qui le suivent, que ce seroit très-mal servir les lecteurs, que de ne pas conserver tout ce qui caractérise ces siècles reculés. Je me crois obligé d'en conserver le goût, le costume; & les Chevaliers des neuvième, dixième, onzième & douzième siècles, ne doivent point, sous ma plume, prendre les mœurs & la physionomie du dix-huitième. Je suis obligé, d'ail-

leurs, de rapporter les faits qui forment la marche de ce Roman.

Il eſt bien difficile d'aſſigner le tems où l'auteur place ſes héros. Nous préſumons que c'eſt environ au commencement du neuvième ſiècle; & je crois eſſentiel de remettre auſſi ſous les yeux des lecteurs, que la plupart de ces anciens Romans n'ayant eu qu'un petit nombre de copies, qui, par le laps de tems, ſont devenues très-rares, beaucoup de Romanciers ont pillé ces manuſcrits ou leurs fragmens, dès que l'imprimerie s'eſt répandue dans l'Europe, & ſe ſont donnés pour auteurs des Romans que l'impreſſion a multipliés & nous a tranſmis.

Je préſume que le Poëme eſpagnol, autographe du Roman dont je vais donner l'extrait, eſt écrit environ au commencement du neuvième ſiècle. Ce fut en 730 que le comte Julien, furieux & déſeſpéré de l'attentat de Roderic, le dernier roi des Viſigoths (qui venoit de déshonorer ſa fille), appela les Sarraſins en Eſpagne, dans l'eſpérance de venger ſon injure.

Les Sarraſins, intéreſſés à ſervir le reſſentiment de Julien, paſsèrent le détroit, ravagèrent les bords de l'Eſpagne, gagnèrent la ſanglante bataille de Guadelette, où Roderic fut tué, ſubjuguèrent l'Eſpagne & le Portugal, & détruiſirent l'empire des Viſigoths.

Pélage,

Pélage, comme on le ſait, & comme on le verra dans Urſino le Navarin, raſſembla le petit nombre de ceux qui étoient échappés à la mort ou à l'eſclavage. Il ſe retrancha dans les montagnes de Galice, de Biſcaye & des Aſturies. Pélage & ſes ſucceſſeurs s'y défendirent avec courage contre les nouvelles attaques des Sarraſins, & la dynaſtie des rois de Caſtille & d'Arragon leur doit ſon origine; c'eſt même par cette raiſon que le fils aîné du roi d'Eſpagne porte encore le titre de prince des Aſturies.

Les Sarraſins occupèrent long tems les provinces méridionales de l'Eſpagne & du Portugal, & régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade & des Algarves; c'eſt à ces tems qu'on doit rapporter ces anciennes Romances eſpagnoles, qui ſouvent ont éclairé des faits hiſtoriques, & ont conſacré l'eſprit & la haute valeur des Eſpagnols, qui forcèrent enfin les Maures à repaſſer la mer. Ces Romances contenoient des faits que les Eſpagnols des quinzième & ſeizième ſiècles ſe plaiſoient à ſe rappeler; & l'hiſtoire de *Floris e Bianca-Fiore*, nous paroît être de ce nombre.

LES empereurs d'Occident (apparemment ſucceſſeurs de Charlemagne) régnoient encore

dans Rome, & le pape n'y jouissoit que de l'autorité spirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'étoit déja soustraite à la domination impériale. Venise & Gênes se gouvernoient déja en républiques & par leurs lois, & Milan & Ferrare avoient leur souverain particulier.

Le prince Perse, neveu de l'empereur, possédoit en Italie des états considérables; mais on ne nous dit pas où ils étoient situés. Ce prince méritoit l'amour de ses sujets par ses vertus, sa justice & sa générosité: on desiroit lui voir un fils qui pût être élevé sous ses yeux & dans ses principes. Ses courtisans, parmi lesquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topase, fille du duc de Ferrare, & nièce du duc de Milan, qui l'élevoit comme sa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'empire; mais elle ne pouvoit espérer de les faire valoir qu'en s'unissant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les siens; & Perse étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topase enflamma bientôt le jeune prince; celui de ses vertus détermina la princesse; & des considérations politiques ayant entraîné le suffrage de l'empereur, du duc de Milan, de tous leurs ministres &

conſeillers, on fit en forme la demande de la princeſſe pour le prince Perſe, & elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gènes: le doge & le ſénat l'y reçoivent avec magnificence; &, après s'être repoſé peu de jours auprès d'eux, il pourſuit ſa route vers Milan.

Le duc vient avec empreſſement au-devant de lui: bientôt il le préſente à ſa nièce. Les deux jeunes fiancés ſont enchantés l'un de l'autre, & l'on décide que leurs noces ſe feront promptement à Rome, en préſence de l'empereur. Ils s'y rendent ſous la conduite du duc de Milan: Topaſe prend, en paſſant, poſſeſſion de ſon duché de Ferrare: enfin, le pape bénit leur union, & diſtribue aux nouveaux époux les indulgences, les *agnus* & les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua & ſes ardeurs & ſes plaiſirs; & les muſiciens & les poètes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames; on prétend même que c'eſt à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improviſateurs, (poètes qui font des vers ſur le champ, & ſur toutes ſortes de ſujets).

Au bout de quelque tems, rien ne manqua plus au bonheur de Perſe, que la ſatisfaction de voir naître un fruit de ſon union avec Topaſe.

Leur amour mutuel étoit extrême ; & cependant, dit l'auteur Eſpagnol, ils avoient beau adreſſer des prières au ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, viſiter les ſept égliſes de Rome, faire brûler de l'encens ſur tous les autels & devant toutes les reliques ; au centre des dévotions, celles de Perſe étoient inutiles, & ſes vœux n'étoient point exaucés.

Enfin, un pieux Eſpagnol fit entendre au prince qu'il avoit négligé l'interceſſion d'un ſaint dont le crédit dans le ciel étoit ſi grand, qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus : c'étoit *monſeigneur ſaint Jacques*. Perſe, convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités, & ne ſachant plus à quel ſaint ſe vouer, prend enfin le parti de promettre que, ſi Topaſe devient groſſe, il fera avec elle le voyage de ſaint Jacques de Compoſtelle : vœu téméraire ! mais qu'il n'étoit plus poſſible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un ſaint, ſont des engagemens ſacrés.

L'auteur Eſpagnol fait ici une longue & pieuſe diſſertation ſur le danger d'adreſſer à Dieu des prières indiſcrètes, au lieu de ſe ſoumettre aux décrets de la providence. Perſe & Topaſe virent en ſonge un ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du Très-Haut, en ſe ſervant du ſecours de ſon apôtre & ami ſaint Jacques,

auquel il ne pouvoit rien refuser. *Mieux fait-il,* leur dit l'ange, *ce que besoin vous est que vous-mêmes; pas ne deviez forcer ainsi sa voulonté: or sus prenez garde que mechief & encombre ne vous en advienne & aux vôtres.* Perse & Topase se réveillèrent en sursaut, très-émus des reproches & des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent: elles étoient les mêmes pour tous les deux; ils s'entre-regardent, ils soupirent. L'aurore commençoit à paroître, & le soleil naissant lançoit ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perse la regardoit avec un amour mêlé de desir & de crainte; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topase, & ces larmes les rendoient encore plus touchans: elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusques sur son sein; Perse s'approche pour les essuyer. Quel moment!... Perse oublia les menaces de l'ange; saint Jacques n'eut plus rien à demander; & ce moment si doux pour les jeunes époux, les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarde pas à se déclarer; & tous deux, fidèles à leur vœu, songent au voyage. Ils se couvrent d'habits de pélerins; ils reçoivent la bénédiction du saint-père, prennent congé de l'empereur; &, sans

aucune ſuite, ils partent, & s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice & de Portugal, tous deux chrétiens, étoient alors tributaires du roi de Murcie, nommé Félix, qui étoit Maure; & juſtement dans le tems que nos deux pélerins entrèrent dans la Galice, les deux rois chrétiens ſe liguèrent contre le Mahométan.

Félix, outré de fureur de voir braver ſa puiſſance, aſſemble une armée formidable; il donne le commandement de ſon avant-garde à l'un de ſes généraux, dont il connoît la valeur, les talens, & ſur-tout l'aveugle obéiſſance. Il lui ordonne de mettre tout à feu & à ſang dans le royaume de Galice, qu'il doit attaquer le premier, de faire main-baſſe ſur tous les hommes, & de n'épargner que les femmes & les enfans, pour les envoyer en eſclavage.

Perſe & Topaſe arrivent malheureuſement en Galice ſur ces entrefaites: excédés de chaleur & de fatigue, les deux pélerins ſe repoſoient à l'entrée d'un bois; un doux ſommeil avoit fermé leurs paupières; il les livra ſans défenſe à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'eſt à regret que nous mettons ſous les yeux de nos lecteurs, l'affreux tableau du malheureux Perſe poignardé dans les bras de Topaſe, & les cris de ſon

épouse qui se réveille couverte de son sang. Le commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ses charmes & par son désespoir; il l'arrache de ce lieu funeste, il l'enlève sans connoissance, & la conduit à Félix. Ce prince est également touché de ses larmes & de sa beauté; il regrette qu'on ait exécuté ses ordres avec autant de fidélité; il la fait mettre dans une litière, & l'envoie à la reine son épouse, en lui écrivant cette lettre.

Ma mieux aimée, & ma vertueuse dame, bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette damoiselle chrétienne, prinse par ceux qui ont charge de conduire l'avant garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des ordres qu'étant moult courroueé leur avois-je donné. Ores l'esclave que je vous envoye me paroît tant belle, tant bien nourrie (élevée), *que j'espère que son service vous sera agréable.*

L'officier chargé de conduire Topase, s'en acquitta avec diligence; mais avec tout le respect & les soins attentifs dont les compatriotes des Zégris & des Abencérages étoient déja capables dans ce tems, où la galanterie Maure surpassoit encore celle des Espagnols chrétiens, qui commençoient à peine à prendre des mœurs

moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topafe: cette reine étoit de fon âge; elle éprouva cette douce fympathie, fi difficile à définir, mais dont l'effet eft fi prompt & fi agréable. Les larmes, les malheurs de cette belle efclave, tout concourut à la lui faire recevoir avec douceur & bonté. Topafe n'y fut point infenfible; les careffes de la reine fufpendirent fon défefpoir; bientôt elles gagnèrent toute fa confiance, & la reine ne la preffa point en vain de lui dire par quelle funefte aventure, *dame paroiffant de fi noble lignée & de fi haut parage, tombée étoit en tel encombre & male fortune.* Topafe lui avoua fa naiffance, fon état, & le motif de fon pélerinage à faint Jacques; la reine de Murcie la ferra tendrement dans fes bras, & lui jura de la traiter déformais comme fon égale & fa meilleure amie. Elle fit fur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer; mais Topafe, fidelle à fa douleur & à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtemens affortis à fon état malheureux; des voiles noirs & funèbres couvrirent fes charmes; fans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie étoit groffe; Topafe, qui fe fentoit dans le même état, chercha d'elle-

même à modérer les accès de déſeſpoir qui ſouvent l'agitoient, pour conſerver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prières, & dont l'exiſtence lui coûtoit déja ſi cher. Elle demanda de l'or, de la ſoie & des perles; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine; & cette princeſſe, qui l'aidoit dans ſon travail, & qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment, la faiſoit coucher dans ſa chambre. La reine de Murcie s'apperçut avec plaiſir que ſon eſclave favorite étoit dans le même état qu'elle; elle lui en devint encore plus chère; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour lui feroit auſſi précieux que le ſien; & que les deux enfans, élevés enſemble, partageroient les mêmes ſoins & la même éducation ſous ſes yeux.

Les deux princeſſes accouchèrent le même jour; c'étoit celui de Pâques-fleuri. Les Chrétiens ſoumis à Félix, conſervoient la liberté de célébrer leurs fêtes (1). Des palmes entrelacées de fleurs s'élevoient de toutes parts, juſques dans les cours du palais; auſſi la reine voulut-

(1) On ſait que ces Chrétiens qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans même ſous la domination des Maures, s'appéloient *Moſarabes*; & leurs livres d'égliſe, qui nous ont été conſervés, *Moſarabiques*.

elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, & celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chère Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut-elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint encore plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naitre, elle se livre toute entière à sa douleur : bientôt les sources de sa vie sont épuisées. La reine se fait apporter les deux enfans ; elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, & les lui fait voir qui se jouoient & entrelaçoient leurs petites mains ensemble. Topase les regarde avec la plus grande tendresse, sur-tout Blanche Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de son époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles remplissent presque une soucoupe qui étoit placée à côté de son lit. La tendre mère fait un effort pour se soulever, & semble, pour un moment, se ranimer ; elle remet Flores dans les bras de la reine, serre Blanche-Fleur dans les siens, lui découvre la tête, & s'écrie : » O ma fille ! seul » bien qui me reste de ma félicité passée, reçois » de moi le seul service que je puisse te rendre

N. 14.

Flores et Blanchefleur. Tom 7 pag 219



Sois Chrétiene ô ma chère enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

» aujourd'hui ; sois chrétienne, ô ma chère en-
» fant ! & que les larmes de ta mère servent à
» t'en imprimer le saint caractère. « A ces mots, elle inonde la tête de Blanche-Fleur de ses larmes, mêlées dans la soucoupe avec un peu d'eau ; elle prononce en même tems les paroles sacrées ; &, remettant sa fille entre les bras de la reine, la lui recommande, & la prie de la faire élever dans les principes de la religion à laquelle elle vient de la consacrer. La reine le lui promet ; Topase se penche tendrement sur sa main ; &, poussant un nouveau cri en élevant les yeux au ciel, elle expire. La reine de Murcie perd connoissance en recevant le dernier soupir de son amie, & l'on saisit ce moment pour l'arracher à ce spectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de sentir cette perte. Les caresses que la reine partageoit entre elle & son fils, lui firent bientôt regarder cette princesse comme sa propre mère ; celles de Flores, qui ne pouvoit la quitter un moment sans crier, lui étoient tendrement rendues ; & ces deux aimables enfans firent bientôt l'admiration de la cour par leurs charmes & leur sensibilité. Ils furent élevés ensemble dans cette cour, où la galanterie grenadine & l'esprit de l'ancienne Chevalerie concouroient à perfectionner les vrais moyens de plaire, & à élever l'ame

aux actions éclatantes & généreuses. Blanche-Fleur acquit sans peine tous les talens propres à son sexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il seroit un redoutable Chevalier : mais il ne s'arrachoit jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur; s'il domptoit un fier genet d'Espagne, s'il emportoit dans la carrière une tête ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, & apporter à ses pieds les gages de ses succès.

Mohady, fameux Mollah, docteur de la loi Mahométane, & très-zélé pour sa religion, avoit été choisi pour élever le jeune prince; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une esclave chrétienne, ne mît obstacle au zèle pour la religion mahométane qu'il vouloit inspirer à son élève. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorsqu'on lui parloit des houris que tout bon Musulman doit espérer de posséder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient surpasser ni l'éclat, ni la douceur de la charmante Blanche-Fleur. O Mohady! lui disoit-il, écoute les sons enchanteurs de sa voix charmante, regarde la bouche divine qui semble les porter à notre ame; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légéreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe; les sentimens qu'elle ex-

prime, paſſent dans tous les cœurs. Non, les concerts céleſtes ne ſont pas plus touchans que ſes accords; l'on a aſſez vécu ſur la terre, quand on l'a vue & entendue; & le bonheur d'en être aimé, eſt au-deſſus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très-ſcandaliſé de ces diſpoſitions, s'adreſſe en vain à la reine pour eſſayer d'en diſtraire ſon jeune élève. La reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, & le monarque convient que l'attachement de ſon fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit lui enſeigner, il falloit l'éloigner pour quelque tems de Blanche-Fleur, ſous les prétextes les plus plauſibles & les plus honnêtes. Il fut donc réſolu que l'on enverroit voyager Flores, *ſous le ſemblant de le rendre plus expert en tous actes de bon Chevalier*, & que ce ſeroit chez le roi des Algarves, réſidant à Montorio, qu'il ſeroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand déſeſpoir : *Ah! malheureux Flores*, diſoit-il, *que feras-tu allontané de ta mie, de celle qui te meut & exhauſſe en toutes forces & prud'homie? Et toi, Blanche-Fleur, ma mie, ma*

ſœur, ma douce compagne, que feras tu ſans moi?

Mais ſes parens lui diſoient que, *tout jeune damoiſel devoit quitter la maiſon paternelle, pour recevoir bonne & louable nourriture en autre meſgnie* (famille); à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez reſpect, amour & franche obéiſſance à vaſſal ou tributaire, fors que ne lui faſſiez apparoître que vous valés mieux que lui en penſées & en actes de bravoure & chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire querir, vas faire reluire ton nom en renommée.* La reine ajouta : *& ta dame illuſtrer & mériter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devoit prendre ſon parti, & que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un Chevalier ſans renom; qu'il devoit, comme on diſoit alors, *gagner ſes éperons*, & mériter ce grade ſi important de la Chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir inceſſamment pour Montorio; les préparatifs de ſon voyage furent promptement faits : on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, & même ſans lui laiſſer le tems de prendre congé d'elle; mais il trouva moyen de s'échapper, & de témoigner à ſa jeune maîtreſſe ſes regrets & ſon déſeſpoir. Ils furent reçus avec graces, amour & ſimpleſſe.

Blanche-Fleur tira de son doigt un anneau consтellé, dont les vertus lui étoient connues : *Tiens, Flores*, lui dit-elle, *reçois ce gage de l'union de nos ames ; regardes-en tous les jours la pierre ; si tu la vois ternir, c'est un signe que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur sont en péril : d'ailleurs obéis à ton père ; je t'estime trop pour n'être pas sûre de ton cœur & de ton secours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau, que Félix accourt, les sépare en lançant un regard sévère sur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne son fils, le voit monter à cheval ; & pendant ce tems, la reine s'occupe du soin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence ; des fêtes brillantes, des tournois signalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores ; mais ce prince n'y portoit qu'une ame absorbée dans la douleur ; les agaceries des plus belles personnes de la cour des Algarves, ne lui firent pas la plus légère impression ; il n'y répondoit que par les politesses les plus froides. Il soupiroit sans cesse : si le sommeil l'accabloit, il étoit agité ; & sa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvoit qu'elle étoit l'objet de ses songes. L'occupation la plus douce pendant le cours de ses journées, étoit la culture d'un petit parterre

qu'il avoit disposé de façon que des fleurs blanches y traçoient le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien, & que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roses & de pensées. C'est dans ce jardin qu'il précédoit souvent l'aurore, & qu'il chantoit son amour, unissant ses soupirs & sa voix aux sons d'une guitare. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin, prescrite à tout bon Mahométan, le trouve déja sorti, & se doute bien qu'il néglige tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, & peut-être de la religion qu'elle professoit. Ayant déja ôté ses babouches pour faire sa prière, il va doucement & à petits pas vers le jardin ; & bientôt il entend la voix de Flores qui, après avoir arrosé les fleurs de son parterre, chantoit ces paroles :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le soleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaisir ?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah !

Ah ! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur ;
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me raſſure ſur tes jours ;
Il n'eſt terni que par mes larmes :
Ah! puiſſe-t-il briller toujours !

Crois-moi, la ſeule ſympathie
M'éclaireroit ſur ton malheur ;
Pour ſavoir le ſort de ma mie,
Mon taliſman eſt dans mon cœur.

Ah ! puiſſe entre ſes bras, ma mère,
Te ſerrer toujours tendrement,
Et t'être toujours aſſez chère
Pour te rappeler ton amant !

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore !
Je jure de ſuivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner ſa foi.

A tes autels.....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le cri terrible que jeta Mohady. » O grand Prophète ! s'écria-t-il, quel blaſphême affreux ai-

» je entendu? Le petit-fils d'Omar, un neveu » de notre grand Prophète, eſt diſpoſé à re- » noncer à ſa religion pour celle d'une eſclave » chrétienne qu'il adore ! Amour, folle paſſion, » quels crimes ne fais-tu pas commettre !.... « Le zélé Mahométan retourne auſſitôt chez lui, & dépêche à Félix un courrier, auquel il recommande d'arriver avec myſtère, & de remettre en mains propres, au roi de Murcie, ſes dépêches. En même-tems, il le charge d'une lettre pour Ajoub, premier Iman de la grande moſquée. Mohady repréſentoit au roi que l'amour du prince pour Blanche-Fleur l'égaroit au point, qu'il y avoit à craindre même pour la foi de Flores; qu'ainſi il étoit important d'éloigner l'eſclave chrétienne, & ſi loin que ſon amant ne pût jamais eſpérer de la revoir, & de s'unir avec elle. Dans ſa lettre particulière à Ajoub, il lui recommandoit d'employer toute ſon adreſſe pour éloigner ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faiſant ſentir que le maintien de la religion mahométane dans le royaume de Murcie, & peut-être dans toute l'Eſpagne, en dépendoit.

Félix n'avoit jamais écouté dans ſon enfance que des Imans & des Santons; il croyoit fermement que Mahomet étoit l'envoyé de Dieu. Ce prince ſe faiſoit gloire d'être deſcendu d'Omar, & ſe croyoit obligé plus qu'un autre ſouverain, à

soutenir la religion du Prophète : cependant, quoiqu'il sentît la conséquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel Iman, nourri dans l'Arabie Pétrée, & redoutable par sa force & sa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, & supposa que Blanche-Fleur avoit voulu empoisonner le roi : cette calomnie absurde obtint une créance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusoit d'une petite ménagerie qu'elle avoit établie sous les fenêtres de son appartement; elle y élevoit des poulets; &, quand ils étoient bien engraissés, elle en faisoit le sacrifice & les offroit à la reine; & quelquefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, & de le faire présenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussitôt après l'avoir remis, & l'Iman, qui étoit présent, fit remarquer au monarque que cette volaille avoit des taches qui la devoient rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal, qui mourut sur le champ; & sur ce fondement, on conclut aussitôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoisonner le roi, & qu'elle étoit digne de mort.

La reine voulut en vain excuſer la jeune & aimable eſclave qu'elle avoit élevée; on lui ferma la bouche, en lui faiſant entendre qu'il s'agiſſoit de la vie & de la sûreté du roi ſon époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'Imans, de Dervis & de Santons. Le cruel Ajoub étoit à la tête, & l'arrêt terrible qu'il prononça fut que la charmante Blanche-Fleur ſeroit brûlée vive, ſi, dans neuf jours, quelque Chevalier ne ſe préſentoit pour la défendre, & ne remportoit la victoire pour prouver ſon innocence.

Pendant ce tems, il ſe paſſoit des événemens à la cour du Soudan de Montorio, qui réveillèrent Flores de l'eſpèce d'engourdiſſement & d'apathie où l'abſence de Blanche-Fleur l'avoit plongé.

Deux Chevaliers Maures, partis des déſerts de l'Irac, étoient arrivés depuis quelques jours dans les états du Soudan, & s'étoient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce Soudan, qu'il étoit dégénéré de la valeur des anciens Arabes, & que les bras énervés de ſes Chevaliers, chargés de bracelets & des chiffres de leurs maîtreſſes, n'avoient plus la force de ſoutenir leurs armes & de lancer une zaguaie.

Le Soudan, indigné d'une pareille audace, regrettoit que le poids des ans l'empêchât de

la punir lui-même: il n'eut pas besoin d'exciter la colère & la valeur de ses Chevaliers: il n'en fut aucun qui ne voulût venger sa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas revenir; & l'on sut que, vaincus par les Arabes du désert, ils étoient demeurés leurs prisonniers. Deux autres Chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même sort; & pendant deux jours, tous ceux qui se présentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux Chevaliers de l'Irac. Le troisième jour il ne s'en présenta plus, & les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même insulte jusques dans la chambre du Soudan, où Flores se trouvoit alors. Ce jeune prince s'émeut en les écoutant: un feu brûlant qui coule en ses veines, brille pour la première fois dans ses yeux: il lève une tête altière... Retire-toi, s'écrie-t-il en s'adressant au héraut: va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour polie & éclairée, ne peut qu'augmenter le courage & l'honneur d'un vrai Chevalier, & que moi seul, je pars pour les attaquer ensemble tous les deux, & pour les punir de leur audace.

Le héraut se retire. Flores court à son oncle, se jette à ses genoux: Armez-moi Chevalier, lui dit-il? Laissez-moi prouver à ces farouches Arabes du désert, que nous sommes dignes de

descendre du célèbre Kaled ? Le Soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes; il l'en couvre, & lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled qu'il conservoit dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas; il vole aux tentes des Chevaliers de l'Irac, les appelle & les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul Chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière; le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, & reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, saisissent leurs zaguaies, font une demi-volte, & reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, & fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il étoit orné: il n'est point atteint par celle de son ennemi, & le sifflement aigu de cette lance lui fait connoître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors reviennent l'un sur l'autre: le Chevalier de l'Irac est armé d'un large cimeterre, & Flores de la redoutable épée de Kaled : ils se portent des coups redoublés; le feu jaillit de leurs armes; la terre se couvre de leurs débris : le Chevalier de l'Irac, qui compte sur sa force extrême, veut

saisir Flores qui laisse aussitôt pendre son épée, embrasse son ennemi avec ses bras nerveux, l'enlève des arçons, & le force à lui céder la victoire. Flores étoit trop généreux pour en abuser. O mon frère (1), lui dit-il, soyons amis ! Délivre les prisonniers de mon oncle ! viens honorer sa cour par ta présence. A ces mots, il lui aide à délacer son casque; il ôte le sien; & le Chevalier de l'Irac, surpris & confus de voir que son vainqueur joint la jeunesse & la beauté des enfans d'Ali, au courage & à la force de son aïeul Kaled, le serre dans ses bras, & lui jure d'être à jamais son homme & son ami le plus fidèle. Tous les deux vont ensemble à la tente de l'autre Chevalier, que ses écuyers venoient de relever : celui-ci se sent pénétré des mêmes sentimens d'admiration pour Flores ; ils vont ensemble délivrer les Chevaliers prisonniers, leur font rendre leurs chevaux & leurs armes ; & les deux Chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du Soudan, & de convenir, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai Chevalier trouve sans cesse à les servir, ne

(1) C'est ainsi que les anciens Arabes se traitoient entr'eux.

peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur & son audace.

Dans le même instant où Flores jouissoit du prix de la victoire, il en rapportoit toute la gloire à son amour pour Blanche-Fleur. Il soupire, il veut baiser l'anneau qu'il tient d'elle. Dieux! que devient-il, en voyant la pierre de cet anneau ternie? Il croit y distinguer des tourbillons de fumée & des flammes, & jette un cri horrible: c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne; Flores s'arrache des bras de ses nouveaux amis; il court à son cheval, s'élance dessus, & bientôt disparoît à leurs yeux.

Ce puissant coursier, accoutumé à franchir les rochers & les torrens qui se précipitent de l'Atlas, semble répondre à l'impatience & à l'inquiétude de son maître; il vole: la nuit ne rallentit point sa course, & Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie, pour distinguer les minarets des mosquées. Il se cache derrière les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, & sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment, qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois, & d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit; des torches funèbres les entouroient; elles étoient suivies d'un chariot, sur lequel on voyoit

une femme couverte de voiles noirs, & chargée de chaînes. Un Cady, portant un écriteau, marchoit derrière elle; une seconde troupe armée fermoit cette lugubre marche. Flores regarde son anneau, il le voit plus terni que jamais; un noir pressentiment achève de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice, est cette Blanche-Fleur qu'il adore; il baisse la visière de son casque, il vole au-devant de la première troupe, & l'arrête. Il pénètre jusqu'au chariot.... Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, & changée par une douleur mêlée d'effroi?... *Ah! j'atteste*, lui répond cette femme, *j'atteste un Dieu redempteur.... que Blanche-Fleur n'est pas coupable.* Qui pourroit exprimer la surprise, la douleur & la colère qui saisissent Flores en ce moment? Il tire sa redoutable épée, & menace de la mort ceux qui oseroient résister. Il questionne le Cady; & ce vieillard, les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a suivie, & de l'abandon des Chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. *Ah! traître Ajoub*, s'écrie-t-il, *c'est à moi de te confondre, de te punir, & de soutenir l'innocence opprimée.*

O ſage Cady ! fais arrêter cet affreux cortège ; cours à Félix, & dis-lui qu'un Chevalier inconnu lui demande sûreté dans ſa cour, & ſe préſente pour défendre Blanche-Fleur, & combattre Ajoub, ou quiconque voudra ſoutenir ſa cauſe. Le Cady, qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable, obéit avec empreſſement à ce qu'exige Flores; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du Chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, & qui accuſe Ajoub *d'être faux, traître, menſongier, & qui requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoiſes, mais à fer émoulu & à outrance.*

Les lois de la Chevalerie, dont les Maures d'Eſpagne étoient fidèles obſervateurs, impoſoient à Félix la néceſſité de permettre au Chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ſes états. Il fit donc appeler Ajoub, & lui demanda s'il ſe décidoit à ſoutenir ſon accuſation. Le traître n'oſa s'en excuſer autrement, qu'en offrant l'aîné de ſes fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme grand, fort & adroit, & à qui la conſidération qu'on avoit pour ſon père, avoit déja procuré un rang diſtingué dans les troupes de Murcie. On va faire au Chevalier inconnu la propoſition de combattre ce vigoureux athlète. *Peu m'importe*, répond-t-il en fureur

& en déguisant sa voix, *contre qui je combatte*; *pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, & ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler & de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte & qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : *Traître, tu mens par ta gorge; me voici pour le prouver.* On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière; au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le charriot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores & le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince étoit un jeune Chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit reconnu, & qui, sans le découvrir, avoit demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, & le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattans.*

L'un & l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, & bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse & la force du fils d'Ajoub paroissent, dans les

premiers tems du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci, blesse légèrement à la tête le cheval de Flores; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle & le met en fureur; il emporte son maître du côté du chariot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanche Fleur entr'ouvre ses voiles & s'écrie: *Ah! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre!* Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces & sa fureur; il contraint enfin son cheval à lui obéir, & le combat redevient plus égal: il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'est déja rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub; celui-ci tente un dernier effort, & s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier. Ce prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanche-Fleur adore; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire; & d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe & roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élance aussi-tôt

ſans qu'on puiſſe le retenir, & Sélim s'avance de ſon côté ; mais ce ne peut être avec aſſez de promptitude pour qu'il puiſſe empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de ſa redoutable épée, la tête du père comme il venoit de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empreſſe de délivrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce tems, un jeune domeſtique d'Ajoub vient ſe jeter aux pieds du roi, & avoue que c'eſt lui qui, par l'ordre de ſon maître, & ſous le nom de Blanche-Fleur, a préſenté le poulet empoiſonné. La vérité eſt donc découverte par toutes les voies poſſibles ; toute la cour de Félix en eſt indignée, & le juge du camp fait enlever le corps du traître, & le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de riſques s'il ſe faiſoit connoître pour ſon vengeur, réſiſte aux inſtances de tous les Chevaliers du roi ſon père, refuſe de lever la viſière de ſon caſque, ſe contente de baiſer la main du roi, de la reine, & celle de Blanche-Fleur, en jetant un profond ſoupir ; il ſerre affectueuſement la main du Chevalier qui avoit été ſon parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, & s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur n'oſoit ſe perſuader

que ce fût Flores qui fût son libérateur ; & cependant elle ne pouvoit croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même Chevalier qui avoit reconnu le prince auquel il avoit servi de parrain, & qui lui avoit serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'assura en même tems, que c'étoit par une prudence très-sage qu'il n'avoit pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur, ce seroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donneroit de ses nouvelles à Flores, qu'il iroit le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux ; & qu'il n'abandonneroit jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio, avec la même promptitude & le même secret qu'il avoit observé en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maitresse. Le roi des Algarves son oncle, commençoit à en être inquiet ; on le reçut avec empressement, & l'on reconnut à ses armes ensanglantées, & à la blessure de son cheval, qu'il avoit eu quelque occasion de signaler sa valeur ; mais jamais il ne voulut dire quelle

avoit été cette occasion ; il assura seulement à son oncle, qu'il étoit fort loin d'avoir quelques reproches à se faire. Le roi & toute la cour en furent convaincus, & on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restoit à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin, & au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroès, premier médecin du roi Mahométan de Cordoue. C'est à lui que nous sommes redevables de la connoissance des livres d'Aristote. Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avoit même enchéri, s'il connoissoit parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoissance des esprits & des cœurs ; & ses lumières en ce genre étoient celles dont il faisoit le plus utile usage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue & de lui, qu'il viendroit visiter son neveu, & qu'il lui prescriroit le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes physiques, l'ardeur & la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle étoit la

ſource morale du mal. Il étudia le tempérament & les diſpoſitions de Flores, s'entretint avec lui ſur diverſes matières, chercha à l'amuſer & à l'intéreſſer ; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une paſſion vive & une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ſes découvertes au ſoudan de Montorio ; & quelques mots qui étoient échappés au prince, ſoit en dormant, ſoit dans un de ces momens où l'on croit être ſeul, ne laiſsèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt inſtruit de ce ſecret, que, s'intéreſſant ſincèrement à ſon neveu, il ſongea à lui procurer la ſeule ſatisfaction qui pût aſſurer ſon repos & ſa ſanté. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le prioit avec inſtance d'envoyer à ſa cour la jeune Blanche-Fleur. Mais hélas ! loin que cette invitation procurât l'effet deſiré, elle acheva de tout perdre. Félix ſe douta des motifs qui faiſoient agir le ſultan ſon couſin ; &, craignant les ſuites que pouvoit avoir cette démarche, & préférant à la ſatisfaction de ſon fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux ſoupçons de Mohady, il prit la réſolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever ſecrétement de l'appartement de la reine, & la fit conduire juſqu'au port de Carthagène, où il la fit

fit vendre comme esclave à des marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, & firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup étoit frappé. Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui étoit déja prévenu, par son anneau, que Blanche-Fleur étoit exposée à un nouveau danger: aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled, & accompagné de Sélim. Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves, de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, & pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience secrète de sa tendre mère; la reine le console, toute affligée qu'elle est elle-même; elle consent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit suivre pour la retrouver, & lui fait présent d'un second anneau qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, & dont la vertu est de préserver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par

l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce préſent avec reconnoiſſance, embraſſe ſa mère avec tendreſſe, & part pour Carthagène, afin de ſuivre le même chemin qu'avoient pris les marchands d'eſclaves auxquels avoit été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer ſur un vaiſſeau Génois, & voguer ſur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris, & heureuſement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie ; mais lorſqu'ils appercevoient déja les côtes de l'Afrique, une brume épaiſſe obſcurcit l'air ; un vent furieux & contraire ſe déchaîne ; le vaiſſeau en eſt long-tems le jouet ; enfin, il échoue ſur une côte inconnue, & ſur un fond de ſable mélé de quelques rochers. Le navire eſt fracaſſé ; mais le capitaine & l'équipage, le prince & Sélim ſe ſauvent heureuſement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque tems à pied, ils ſe trouvent dans un vallon fertile ; & le tems s'étant éclairci, ils reconnoiſſent que cette contrée eſt peuplée de maiſons ruſtiques, mais dont tout ce qui préſente les apparences du luxe & de la misère eſt également banni. Auſſitôt qu'ils en approchent, de bons & honnêtes payſans s'empreſſent autour d'eux, & ſe doutent que ce ſont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés ſur le ri-

vage prochain ; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement & fidellement exercée ; que ce canton reconnoît pour son chef un homme auquel le souverain Être a accordé en même tems tous les talens & toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, & donne des ordres prompts pour pourvoir au besoin de tout l'équipage, se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim & le capitaine, qu'il reconnoît pour le plus considérable de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer & les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sophas de son salon, qui tenoit à sa bibliothèque & à son cabinet, de plein pied avec un jardin qu'il embellissoit de ses mains : tout paroissoit également destiné à la culture de tous les arts, des sciences & des lettres dans cette maison. Tandis qu'on préparoit le souper, Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur & de la tranquillité dont il jouissoit dans ce séjour.

Je suis né Persan, leur dit-il, dans cètte religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, & étant forcée de le reconnoître dans quelque emblême, a choisi,

pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi & dévore à la fin tout ce qui est imparfait & matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, de quelque pays & de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé, de la Perse mon pays, à la cour des Califes; j'y ai vécu quelque tems sans ambition & sans desirs; sans rechercher les honneurs & sans les refuser; sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-tems quelque cas des talens naturels que j'ai pour la poésie & pour les arts agréables; & j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, &, oserai-je le dire? à leur instruction. Il fait bon, me disois-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde, sont rendus en même tems à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuisoit à personne, déplut à beaucoup de gens: je m'en apperçus, je leur aban-

donnai la place, & je me suis réfugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures & de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez: mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible. Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau, & Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores & à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaieté des fatigues de la mer & de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talens, prit son luth & chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient, comme la seule propre aux graces de la poésie, dans laquelle Saady étoit un grand maître (1).

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que

Le lendemain matin, lorſque Saady jugea que ſes hôtes pouvoient avoir aſſez repoſé, il ſe rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui propoſa de ſe promener dans ſes jardins & ſes vergers, lui promettant qu'en même tems qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de ſon état & de ſes aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de ſon amour & de l'objet de ſon voyage. Le ſage Saady l'embraſſa tendrement, & l'aſſura qu'il s'intéreſſoit à ſa ſituation; il ajouta qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avoient enlevée, au ſoudan d'Egypte, & qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce ſoudan, où il tenoit ſon ſérail, & qui étoit ſitué ſur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie & le grand Caire. C'eſt de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il; &, quoiqu'il ſoit difficile de ſavoir précisément ſi votre amante eſt enfermée dans cette tour, & encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que perſonne, vous en indiquer les moyens. Heureuſement le ſoudan d'Egypte eſt engagé, vers l'Ethiopie, dans une

---

le Perſan Saady étoit un grand poëte & un grand philoſophe; nous avons des traductions françoiſes de ſes ouvrages, partie imprimées, partie manuſcrites.

guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas si-tôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs, s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave ; & il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre ; & , pour achever de vous mettre en état d'en profiter , je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan, & mon ancien esclave noir Mozab. Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réussite de son projet ; & le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie ; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-tems ; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaye, & ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, & l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur

s'approche de la barrière, & paroît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, & le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un Noir, richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance & s'écrie : Malheureux ! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort? Seigneur, lui répond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie; ce matin je m'amusois à faire voler un faucon que je voulois essayer; son vol m'a conduit dans cette plaine : la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte; & vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab, (car c'étoit en effet l'ancien esclave de Saady) Mozab s'adoucit à ces mots : Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, & même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses états... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, & conduit à Alexandrie. Je suis né dans le royaume de

Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur; mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or & de pierreries, & je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laissant paroître une joie vive dans ses yeux. A ces mots, il dit au commandant de la garde : Cet étranger n'est point coupable; il n'a pu, dans si peu de tems, connoître la loi des limites : retirez-vous, je le prends sous ma garde, & j'en réponds. Alors il tend la main à Flores d'un air affable, & le conduit dans sa maison; il fait apporter du sorbet & des fruits; & tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table & l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cents besans d'or; Mozab les regarde d'un œil avide; il apporte sur le champ une somme égale; il tire le trait, Mozab le gagne, & la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son

féjour à Montorio. Ce jeu plaît fouvent aux ames fenfibles qu'une grande paffion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux efprits juftes, qui préfèrent de s'occuper aux combinaifons fi néceffaires à ce jeu, à s'endormir dans des converfations fi fouvent futiles, où la fociété les entraîne.

La partie fe foutient quelque tems avec égalité; mais, au moment où Mozab fe croit sûr de la victoire, Flores facrifie deux pièces, & fait échec & mat avec une troifième.

Mozab eft auffi furpris qu'affligé, mais fon amour-propre le ranime; il court à fon bureau, il tire une bourfe de mille befans d'or, & la propofe à Flores contre les deux fommes dont il le voit poffeffeur. Mozab éprouve le même fort dans cette feconde partie, & s'écrie avec une efpèce de défefpoir : Ah Saady, Saady, vous ne m'en avez pas affez appris ! Ce nom fi cher à Flores lui rappelle les avis de ce fage. Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous diftraire : ah ! Seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne foit point troublé par des regrets! Permettez-moi de me conformer à l'ancien ufage de l'Orient, quand on paroît pour la première fois devant un perfonnage refpec-

table : daignez accepter ces deux mille befans d'or que j'ofe aujourd'hui vous offrir ; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre fociété, & de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet & les vingt-quatre mille Prophètes ! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux & le plus aimable des mortels ; foyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le férail ; mais de grace revenez demain dîner avec moi. Flores n'infifte pas ; il voit qu'il en a fait affez pour une première fois, & qu'il peut compter affez fur l'avarice & l'amour-propre de Mozab, pour ne pas fe promettre encore un plus grand fuccès. Il remonte à cheval ; & ce n'eft pas fans foupirer & fans verfer des larmes, qu'il contemple les tours & les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à fes regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte fon aventure avec Mozab. Ah ! j'efpère voir Blanche-Fleur par fon fecours, s'écria-t-il : puiffé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne feroit que pour un inftant, & quand je devrois mourir à fes pieds ! Sélim commence à entrevoir quelque efpérance pour Flores, &, croyant bien qu'il ne réuffiroit

pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; & cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, & finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or & de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, & convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourroit lui résister. Mozab enchanté de Flores, le comble de caresses, & lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets & cuit au jus de racines, & de pâtes fines saupoudrées de fromage & de safran. Flores se livre de si bonne grace aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées & de ta-

blettes ambrées. Un nouveau ſigne fait retirer les eſclaves. Mozab ſe lève, ferme la porte; ouvre une armoire, il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras & d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de criſtal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous ſommes en liberté, jouiſſons ſans crainte du ſeul plaiſir que je puiſſe goûter; votre préſence l'augmente, & me fait oublier les malheurs de mon état. Flores ſe prête à ſes deſirs; & bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores ſe ménage, & diſpoſe par degrés ſon hôte à n'avoir plus rien à lui refuſer. Mozab chante une chanſon dans la langue de Nubie, ſa patrie, & contrefait les ſorciers de ſon pays, en faiſant des grimaces affreuſes. Son turban tombe & ſe ſalit; il veut l'entourer d'une nouvelle mouſſeline, & s'y prend avec mal-adreſſe. Flores enlève le turban de ſes mains, il le noue; &, tirant de ſa bourſe une riche agraffe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, & préſente ainſi le turban à Mozab. Ebloui, ſurpris par l'éclat & la richeſſe de ce nouveau préſent, Mozab ſe lève : *Par Allah!* dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être, pour faire des preſens dignes de l'empereur des Croyans?* Flores qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il deſire, n'héſite plus à ſe découvrir; il lui avoue ſa

naiſſance, ſon amour pour Blanche-Fleur; & lui demande de lui conſerver la vie en lui procurant l'occaſion de la voir. Mozab eſt d'abord effrayé de cette propoſition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à ſon cou, l'embraſſe : Ah, mon cher Mozab, s'écrie-t-il, ſoyez déſormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Mozab attendri par le vin de Schiras, & ſéduit par l'or & les diamans, ne peut réſiſter plus long-tems. Je me rends, lui dit il ; je conſens à remettre mon ſort en vos mains : mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connoître celle qui vous eſt chère ? On s'imagine ſans peine avec quel feu Flores peint ſa chère Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire & à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne ſe plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Mozab la reconnoît à ce ſigne, & lui dit : Eſpérez tout de mon zèle à vous ſervir. Celle que vous venez de me peindre eſt en effet la plus belle des cent Odaliſques ; c'eſt une eſclave chrétienne amenée depuis un mois : non-ſeulement elle efface ſes compagnes par ſa beauté ; mais, ayant paru parmi celles que je

ſoumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le baſſin. C'eſt elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, & tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits & de fleurs, qu'elle diſtribue comme il lui plaît à ſes compagnes. Je conſens à tout riſquer pour vous : je ne vous demande point ſi vous avez le courage de vous expoſer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du ſoleil, on m'apporte les fruits & les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à perſonne du ſoin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, & vous faire porter juſques dans la chambre de Blanche-Fleur par des eſclaves noirs, qui, par leur état, hélas ! ſont ſous mes ordres, & qui tous les jours ſont chargés de ce ſoin.

Flores le ſerre dans ſes bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, ſe cache dans un bois voiſin, renvoie ſon cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de ſon abſence; & vers la nuit il retourne à la maiſon de Mozab.

Ce chef des noirs étoit rentré dans l'enceinte du ſérail; mais un eſclave sûr & fidèle attendoit Flores : il le reçoit, le cache, & vers la pointe

du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits & des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie; il fait coucher Flores au fond de la corbeille; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, & les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés; Mozab les charge de la corbeille: ils entrent dans l'enceinte redoutable du férail, ils vont la dépofer dans la chambre de Blanche-Fleur; &, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe, *fleur de pudeur & de beauté*, ils lui laissent la corbeille, & se retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrèrent toujours dans son cœur? Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'est pas seule, & le force au silence, & à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet étoit alors avec une

de

de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs & de leur beauté, les avoit d'abord rapprochées. Les charmes & la sûreté du caractère de Colonna, l'avoient bientôt rendue l'amie & la compagne de Blanche Fleur; & l'une & l'autre ne s'étoient caché ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand seigneur du royaume de Naples, avoit été enlevée par des pirates, au moment même où son père l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions, qui s'étoit soumis ce beau pays, & qui régnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le palais de son père: son cœur n'avoit encore rien aimé; mais ce cœur sensible étoit bien vivement ému lorsque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour, & le bonheur dont elle avoit joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc point encore; mais le vide de son ame étoit, pour ainsi dire, rempli par les aveux & les sentimens de son amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait sous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui représenter ses traits; peut-être même regrettoit-

elle en ſecret que perſonne n'eût encore fait ſur elle une impreſſion ſi douce.

Le jour où Flores fut introduit au ſérail dans la corbeille, Blanche-Fleur & Colonna s'étoient réunies avant l'aurore ; l'une ne ſe laſſoit point de parler de ſon amant, l'autre ſe plaiſoit à parler ſans ceſſe de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence ; elle aimoit trop Flores pour ne pas deſirer quelquefois de ne plus mériter ces vains & ſtériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à ſe parer des fleurs qu'elle contenoit, & ſe plaiſoit à choiſir les plus beaux fruits pour les offrir à ſon amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs ; elle voit un bel ananas, elle plonge ſon bras pour le ſaiſir : Dieux ! quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle touche une main ! elle entend un profond ſoupir ! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des eſclaves accourent ; mais Colonna qui, ſur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand myſtère, les arrête. Un taon, leur dit-elle, s'eſt élancé de ces fleurs juſqu'à mon ſein ſans me piquer ; ce n'eſt rien, retirez-vous. Elle ferme la porte avec ſoin, & fait part de ſa découverte à Blanche-Fleur qui frémit, mais qu'un attrait

puiſſant entraîne à cette corbeille. Flores ſe débarraſſe auſſi-tôt des fleurs qui le couvrent, ſe jette à ſes genoux : c'eſt aux amans fortunés à ſe peindre leurs tranſports mutuels. Colonna apprit alors que ſon imagination ne l'avoit point trompée, & que le bonheur le plus pur, eſt celui d'aimer & d'être aimé. Cependant la poſition des deux aimables eſclaves étoit bien périlleuſe ; & même à peine oſoient-elles concevoir quelque eſpérance de faire ſortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs & leur vigilance ne pouvoient être ni ſéduites ni trompées.

Flores ne ſe diſſimule point le péril & les obſtacles qui l'environnent ; il ſe jette une ſeconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : » O » maîtreſſe de ma vie ! je ſuis prêt à te perdre » pour toujours ; & quand Mozab pourroit me » faire ſortir du ſérail comme il m'y a fait en- » trer, je n'en ſortirois que pour me donner la » mort. Cède à ma prière, ſaiſis le ſeul moyen » de me ſauver la vie ; accepte ſur le champ & » ma main & ma foi. Si je meurs, ô ma » Blanche-Fleur ! que ce ſoit du moins avec le » titre cher & ſacré de ton époux. Mais non, » j'oſe aſſez eſpérer de la juſtice & de la bonté » paternelle du Dieu dont je t'ai promis de » ſuivre la loi, pour croire qu'il bénira notre

» union, & que ſon bras nous tirera du péril » affreux où nous ſommes. « Blanche Fleur, interdite & pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, lève les yeux au ciel, reſte quelque tems en ſilence ; à la fin elle s'écrie : » O Flores ! commence donc à mériter » les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le » pouvoir ; qu'une eau ſalutaire te mette au » nombre de ſes enfans, & je te reçois pour » époux.... Imprime-moi de ta main cet au- » guſte caractère, ô ma chère Blanche-Fleur ! » répond Flores avec un enthouſiaſme ſurna- » turel ; que Flores te doive une nouvelle vie, » comme il te devra ſon bonheur. « Blanche-Fleur, comme entraînée par une puiſſance ſupérieure, prend de l'eau, en verſe ſur la tête de ſon amant ; & dès que les paroles ſacrées ſont prononcées, elle lui donne la main, & tous deux atteſtent le ciel, en préſence de Colonna, qu'ils ſe reçoivent mutuellement pour époux.

Nous ſupprimons pluſieurs détails de tout ce qui ſuivit cet heureux moment. Ils ſervirent tous à faire deſirer à la jeune Colonna d'éprouver le même bonheur que ces jeunes époux, & lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab étoit convenu que Flores, à la fin de la lune, ſe remettroit au fond de la corbeille, & que, ſelon un autre uſage du ſérail, Blanche-

Fleur le couvriroit de cafetans, de ceintures & de turbans, pour être portés dans sa maison, & distribués en présent aux gardiens du sérail. Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit passé; la lettre pour Sélim en renfermoit une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir sur le champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune, caché & nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce tems, Sélim prenoit des mesures pour qu'après que Flores seroit sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur & de Colonna. Mais, hélas! la princesse n'avoit pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père & de sa mère l'avoient destiné dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, & les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avoit formé le siège d'Ormuz; prévoyant que la place coûteroit trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer. Le soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses généraux; il part avec une suite très-peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; & la nuit sui-

vante, accompagné d'un ſeul domeſtique fidèle, il part ſur un cheval très-vite, & ſe rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, & s'étant peint le viſage de manière à le rendre auſſi hideux que ceux de ces barbares. Il vouloit, à l'imitation de pluſieurs célèbres califes, connoître ſous ce déguiſement ſi la juſtice étoit obſervée, & ce que ſes ſujets penſoient de ſon adminiſtration & de ſes miniſtres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le ſatisfit.

Quoique aucun ſentiment, ni même la ſimple volupté, ne l'attiraſſent à ſon ſérail, la curioſité de ſavoir ſi la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit obſervée, lui fit prendre la réſolution de s'en aſſurer par lui-même. Il envoie l'eſclave qui le ſuivoit aux premiers poteaux des limites. Cet eſclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du ſérail, qu'il connoît pour être d'une diſcrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'eſclave l'entretient en ſecret, & l'amène au ſoudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le ſérail, ſans que perſonne puiſſe le reconnoître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au ſien pour le ſultan; il lui teint la peau en noir, & le préſente à Mozab, en diſant qu'il lui amène un de ſes compatriotes pour en remplacer un autre qui eſt mort pen-

dant la dernière lune. Il eſt agréé ſans trop d'examen ; le ſoudan paſſe la nuit dans la chambre de ſon prétendu camarade, & le lendemain matin ils ſe rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'uſage que l'Odaliſque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ſes compagnes ; il eſt ſurpris & preſque ému par ſa beauté. Ces jeunes perſonnes ſe répandent dans les parterres ; elles cueillent chacune une fleur, que pluſieurs d'entr'elles portent en rougiſſant, & d'une main mal aſſurée : Blanche-Fleur choiſit une roſe d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reſte claire & pure ; mais la roſe, de blanche qu'elle étoit, devient de l'incarnat le plus vif ; & une ſeconde roſe ſemblable paroît à côté d'elle, & comme ſortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du ſérail du ſoudan. O Mahomet ! s'écrièrent-ils, le ſérail eſt profané. Sur le champ chaque Odaliſque eſt ſaiſie par deux noirs qui l'entraînent dans ſa chambre. Mirzabey & celui qui l'accompagne ſe ſaiſiſſent de Blanche-Fleur ; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de ſon appartement ; ils le viſitent, & Flores eſt découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance; il se fait connoître ; & tout le sérail, tremblant & consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, & condamne Flores & Blanche-Fleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; &, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent, fait croire qu'ils sont chrétiens, & ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan : Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il ; & nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance; mais sois assez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, & la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres ; alors ils se prennent par la

main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connoît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher: chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à-la-fois allument le bûcher : la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, & les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avoit procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la princesse de Ferrare, & que cet amour avoit converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu-à-peu, & laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains & vermeils au milieu des flammes; tous deux levoient les yeux vers le ciel, ou se regardoient avec tendresse.

Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri. Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amans que le ciel protège; vous êtes libres, & Mirzabey veut être votre ami.

Flores & Blanche-Fleur sortent du bûcher,

& s'approchent du ſultan avec un air noble & modeſte. Mirzabey les embraſſe, les prend par la main, & les conduit dans ſon propre appartement. Des bains ſont préparés; le ſultan, en ſortant du ſien, reprend les marques de ſa dignité; & les jeunes époux couverts des habits ſomptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans ſon cabinet. Tous deux lui racontent l'hiſtoire de leur vie, & Flores ne lui cache plus ſa naiſſance. Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du roi de Murcie, & le deſcendant du grand & victorieux Kaled? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô ſaint Prophète! d'avoir ſauvé leurs jours! Mirzabey les embraſſe de nouveau, leur offre ſes ſecours, & de les conduire à la tête de cent mille combattans par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'eſt la grace de la jeune Colonna; & Flores le ſupplie d'envoyer chercher ſon ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de ſon amie; des couriers volent à Alexandrie, & bientôt Sélim & le viſir du ſoudan arrivent. Sage viſir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'hiſtoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire;

rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail; donnez-leur tous les secours nécessaires, comblez-les de mes bienfaits, & que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse; que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes; on amène des chariots superbes: Mirzabey fait placer dans le sien Flores, Blanche-Fleur & Colonna, & les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenoit de sa mère & de Blanche-Fleur, se réduire en poussière; un bruit extraordinaire qui semble partir de la fontaine, les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble & sanglante; un nuage noir s'en élève en tourbillon: ce nuage disparoît, & la fontaine reprend toute sa pureté; mais elle avoit perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantemens, étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, & leur offre sans cesse & ses armées & ses trésors; mais Flores & Blanche-

Fleur n'acceptèrent que deux vaiſſeaux, ſur l'un deſquels ils repaſsèrent en Italie, par le conſeil de Colonna, qui ne doutoit pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princeſſe, fille de l'infortunée Topaſe. Sélim s'embarque ſur l'autre, & retourne à Murcie, informer le ſouverain de ce pays & la reine, des aventures ſingulières, mais heureuſes, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia; ils apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir, & que le clergé, les grands, les ſénateurs & le peuple, ſont diviſés pour l'élection du prince qui doit lui ſuccéder. Ils prennent le parti de déguiſer leurs noms, & de ſe rendre à Rome en diligence; ils y arrivent dès le lendemain : le pape leur accorde une audience particulière; Flores & Blanche-Fleur ſe jettent à ſes genoux, lui déclarent leur naiſſance, & lui font verſer des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le ſaint vieillard admire les décrets du Très-Haut; il leur fait joindre les mains, en béniſſant leur union; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avoit appelés à Rome, Colonne, le plus puiſſant prince du royaume de Naples,

& l'ami particulier du ſaint père, étoit accouru des premiers auprès de lui; il entre dans la ſalle au moment où Flores & Blanche-Fleur reçoivent ſa bénédiction; ſoudain il entend un cri perçant, & Colonna ſa fille ſe jette à ſes genoux: le ſaint père ému, raconte à ſon ami tout ce qu'il vient d'entendre; Blanche-Fleur ſe déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un inſtant à faire aſſembler le ſénat, & tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le ſaint père & lui ſe préſentent à cette aſſemblée; ils lui font part de la naiſſance de Blanche-Fleur, des malheurs de ſa mère, & des droits que Topaſe a à l'empire; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus & de la puiſſance du prince Flores, ſon époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du ſaint père; ſes derniers mots ſont interrompus par une acclamation générale, & les Romains proclament Flores pour empereur, tout d'une voix.

On dépêchoit des couriers en Eſpagne pour y porter cette grande nouvelle, lorſque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé Félix attaqué déja d'une maladie dangereuſe: cependant, vivement ému du récit de Sélim, il ſembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de ſa main, à ſon fils: » Viens,

» mon cher Flores, viens, Blanche-Fleur ; » puissiez-vous oublier mes injustices, avant » que vous vous occupiez du soin de me fer- » mer les yeux! «

Mais hélas ! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant, & l'espérance de le revoir, entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un second courier apprit sa mort ; & le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie étoit prêt à le reconnoître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, satisfait de remplir le trône impérial d'Occident, renonça à ceux d'Espagne, & s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur son fils, & sa chère Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion qui étoit aimable ; ils régnèrent sur le beau pays de Toscane : ainsi, tous les héros de cette histoire passèrent de longs & d'heureux jours ensemble, fidèles à leurs sermens & à leurs amours.



CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

Le Roman de Cléomades eſt très-ancien ; il en exiſte un exemplaire en vers eſpagnols dans la bibliothèque du Savant aimable, qui fait le meilleur uſage des tréſors qu'il a raſſemblés. Il en exiſte auſſi deux traductions, l'une eſt eſpagnole & l'autre eſt françoiſe, & du commencement du ſeizième ſiècle : cette dernière eſt la plus fidelle ; les lecteurs y reconnoîtront ſans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs, eſt tirée des contes arabes. Beaucoup de Romanciers Eſpagnols ont puiſé dans la même ſource : les cours galantes de Murcie & de Grenade ont bien contribué à former les mœurs & l'eſprit des anciens habitans du Nord ; & les Eſpagnols, en conſervant la haute valeur des enfans d'Odin, ont pris l'imagination & la galanterie des Abencerages.

Une jeune & belle princeſſe, nommée d'Ectrive, héritière de cette riche partie de l'Eſ-

pagne dont Séville eſt la capitale, avoit accordé ſon cœur & ſa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne. C'étoit en ſe ſignalant dans un tournoi, que ce prince avoit mérité ce bonheur: il y avoit fait voir tant de force & d'adreſſe, qu'aucun des Chevaliers qui étoient accourus de toutes parts à cette fête, n'avoit pu lui réſiſter. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Aſtur, auſſi effrayant par ſa taille que renommé par ſa valeur; il l'avoit forcé à faire hommage à la reine de Séville, de la principauté des Aſturies; il avoit fait encore plus, il s'en étoit fait un ami; & c'eſt ainſi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines & une nouvelle gloire à la couronne de la belle Eſtrive, il avoit mérité de recevoir ſa main.

Dans l'eſpace de quatre ans, le bonheur de leur hymenée fut aſſuré par la naiſſance d'un prince & de trois princeſſes. Le prince fut nommé Cléomades; & les trois filles, Hélior, Soliadis, & Maxime: cette dernière ſur-tout parut, dès ſon enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières inſtructions qui lui furent données dans ſa patrie, & en eut parfaitement profité, le roi & la reine, ſes père & mère, l'envoyèrent voyager. Il commença par la Grèce; il y prit le goût des

des arts & celui de l'héroïſme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée. Enſuite il paſſa en Allemagne, pour prendre l'eſprit de la chevalerie moderne, & s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment. Enfin, pendant ſon ſéjour en France, Cléomades s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, & avoit reconnu les avantages que ce royaume a ſur tous les autres. Il ſe préparoit à paſſer en Italie, lorſque ſes parens crurent devoir le rappeler pour quelque tems auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ſes voyages, que pour aſſiſter aux noces de ſes trois ſœurs, que déja trois grands princes demandoient en mariage.

Ces trois prétendans étoient arrivés enſemble à la cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés : *outre qu'ils poſſédoient de grands royaumes, ils paſſoient pour de grands clercs*, (très-habiles) *en ſcience d'aſtronomie, voire en art de négromancie.* L'un étoit Mélicandus, roi de Barbarie ; le ſecond étoit Bardigans, roi d'Arménie ; & le troiſième étoit roi de Hongrie. Celui-ci s'appeloit Croppart : il étoit horriblement laid & boſſu ; ſon eſprit étoit auſſi fertile en menſonges, que ſon ame étoit vicieuſe & noire.

Ces trois monarques étoient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, & de porter chacun un riche présent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, & sont reçus avec honneur. Le roi Mélicandus présente au roi & à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, & fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahison à cent toises de distance, que sur le champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible & le plus aigu.

Bardigans leur offre une géline & six petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avoient l'air vivans : il les pose à terre ; sur le champ ils se mettent à courir, à becqueter, à battre des aîles : la géline vole tout-à-coup sur les genoux de la reine, caquète d'un petit ton bien doux, & pond une superbe perle *en son giron :* » Elle en pond une pareille tous les trois » jours, dit Bardigans. «

On s'écrie ; on admire la magnificence de ces dons, & l'art surprenant de ceux qui les ont construits. Le vilain roi bossu Croppart se présente le dernier, avec un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à son frontal

& fur les épaules. » Roi, dit Croppart, d'une voix grêle & caſſée, » avec le cheval que je » vous offre, on peut s'élever dans les airs, » traverſer les mers, & faire cinquante lieues » par heure. «

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue & difficile à faire; mais il fut cru ſur ſa parole, comme l'avoit été Mélicandus : la réputation de ces trois princes en négromancie étoit connue.

Marchabias & d'Eſtrive étoient les ſouverains les plus généreux, & n'acceptèrent ces magnifiques préſens qu'en offrant aux trois rois tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils ſaiſirent ce moment pour leur requérir un don; & le roi & la reine d'Eſpagne, prévoyant ce qu'on leur demanderoit, ne trouvèrent aucune raiſon de le refuſer à trois puiſſans rois qui les prévenoient par d'auſſi beaux préſens; & ils leur accordèrent ce don : c'étoit en effet la main des trois princeſſes d'Eſpagne qu'ils demandoient.

Les deux premiers rois étoient beaux & bien faits; ils avoient paru aimables aux yeux de la cour, & même à ceux des princeſſes; & les deux aînées virent ſans peine confirmer le don de leurs perſonnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue & fondant

en larmes se jeter dans les bras de sa mère ; lorsqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain roi bossu. Maxime appelle son frère Cléomades : Vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, & vous m'avez mille fois juré de me protéger & de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort.

Cléomades aimoit tendrement sa jeune sœur ; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle : elle étoit espiègle & plaisante jusqu'à la malice ; du reste, pleine des talens les plus agréables, brodant comme les fées, faisant des contes à mourir de rire, & de tems en tems de jolies chansons.

Cléomades, indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart, se lève, & déclare au roi son père qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante, & fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible, & lui dit : » Les deux premiers » rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont » offerts ; mais que prétendez vous obtenir par » le don de ce vilain cheval de bois, & par » la fable que vous avez osé nous débiter pour » en rehausser le prix ? « Le fourbe & méchant

Croppart imagine sur le champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un prince qui peut seul s'opposer à ses desirs. » Seigneur, lui dit-il sans s'émouvoir, ne vous » en rapportez qu'à vous-même ; faites l'épreuve » de mon cheval : je me soumets à tout si je » vous ai trompé.... Oui, je la ferai tout-à- » l'heure, s'écrie le prince avec fureur. « A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin : l'homme d'or embouche sur le champ sa trompe, en tire un son aigu ; mais personne n'y fait attention, on n'est occupé que de Cléomades. Il s'élance sur le cheval de bois qui reste immobile. Le prince commençoit déja à menacer Croppart, lorsque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à son frontal ; l'homme d'or fait retentir sa trompe avec plus de violence que la première fois : le roi d'Espagne y fait attention, il crie à son fils de descendre ; mais il n'étoit déja plus tems. Le prince avoit tourné la cheville fatale, & le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un instant disparoître Cléomades.

Le roi & la reine d'Espagne, indignés & désespérés, font saisir le roi Croppart, & le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. Je n'en suis plus le maître,

leur répondit-il avec ce ſang-froid que les criminels conſervent quelquefois dans les plus grands périls; le prince ne m'a pas laiſſé le tems de lui faire connoître les reſſorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à ſa deſtinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuſe, leur fait impreſſion; ils ſe contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais, où d'ailleurs il eſt bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils ſont très-éloignés de révoquer leur don; mais qu'ils doivent conſentir ſans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces & la liberté du roi Croppart ſoient différées juſqu'au retour du prince.

Mélicandus & Bardigans s'y ſoumirent ſans inſiſter. Cependant le courage de Cléomades n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuſe où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs; il eſpéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti; mais voyant ſans ceſſe au-deſſous de lui de nouvelles contrées & de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Eſpagne. La nuit enfin répandant ſes ombres ſur la terre, toute ſa ſurface diſparut à ſes yeux, & il ſe ſentoit toujours emporter avec la même rapidité; mais ce

fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avoit sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivoit la direction; & qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissoit son vol, & descendoit vers la terre. Du moment où Cléomades connut l'usage qu'il pourroit faire de ces chevilles, il fut consolé, & conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-dessus d'une grande ville; il embrasse alors les deux épaules du cheval, & se servant avec adresse des deux chevilles, il descendit doucement sur la plate forme d'une tour très-élevée, posée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira sans peine que, quoique l'allure du cheval fût très-douce, le prince n'avoit pu passer un jour & une nuit dans un air aussi vif & aussi froid, sans beaucoup de fatigue, & sans beaucoup d'appétit..

Cléomades saute légèrement sur la plate-forme, & y laisse son cheval: dès qu'il a décou-

vert une légère trappe qui couvre un degré, il le descend sans crainte; & bientôt il arrive dans un fallon, où il trouve une table chargée des débris d'un festin, & de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus pressant pour lui que d'en faire usage; & bientôt des mets exquis, & les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos & de Chypre, eurent dissipé le trouble & la fatigue de la nuit qu'il venoit de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnoit dans ce fallon.

Le premier objet qui frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparses & des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvoit le géant, que l'usage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-tems d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, & à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main; & bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef: il entre dans une chambre où trois lits pareils, & dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en désordre, laissoient voir une partie de leurs charmes.

Cléomades étoit vif, il étoit jeune; mais les desirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui prescrivoient d'être le protecteur de l'innocence & de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner: l'amour seul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais, quelque charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avoient seulement ému & son cœur n'étoit point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte; il marche avec plus de timidité: bientôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire & fixe ses regards. Psyché ne parut jamais si belle à l'Amour, que la jeune personne qui reposoit dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les tresses & les boucles couvroient ses épaules & son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect & de crainte, le rend immobile; toute son ame paroît avoir passé dans ses yeux; son état présent lui semble si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse

augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâsent; il s'approche un peu plus près, & ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, & les sentimens qu'elle inspire; mais la crainte d'offenser celle qui devient la maîtresse de son cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts. Le prince d'Espagne fût peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (sur ce qu'elle prenoit, sans doute, pour un bouton de rose) & prête à piquer un sein charmant. Cléomades, s'abusant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à son secours; mais, n'osant y porter la main, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille: il reçoit sur la joue la piqûre de son aiguillon. La jeune personne se réveille en jettant un cri; & voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: » Téméraire, » s'écria-t-elle, quelle audace, quel pouvoir » vous conduit en ces lieux? Êtes-vous le roi » Liopatris que le roi mon père me destine » pour époux? Ah! si vous ne l'êtes pas, rien

» ne peut vous dérober à la mort.... « Interdit, troublé, & n'écoutant que son amour & la crainte d'irriter ce qu'il aime : » Oui, princesse, » je le suis, lui répond Cléomades; par mon » adresse, & sous le voile du mystère, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux; j'ai voulu voir cette » beauté céleste qui m'est destinée, & tomber à » ses pieds avant de lui offrir ma main : peut-» être même le respect m'eût-il fait retirer en » silence, si cette abeille cruelle ne vous eût » menacée; & je ne pouvois parer le coup » qu'elle étoit prête à vous porter, qu'en le » recevant moi-même. « Il lui tenoit ce discours les yeux pleins de larmes, & commençoit à voir moins de colère dans ceux de la princesse; il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa joue brûlante; la princesse est émue & touchée lorsqu'elle sent & la chaleur & l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laisse baiser sa main : » Sei-» gneur, dit-elle, je vous pardonne à peine » cette démarche indiscrète; mais, comme elle » ne peut porter atteinte à mon honneur, je » consens à rester encore quelque tems avec » vous; passez dans ce jardin, & laissez-moi le » tems d'appeler mes filles d'honneur, & de » paroître dans un état plus décent. «

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on aime. Le prince obéit. Lyriades, Gayète &

Florette, que Cléomades avoit d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la princesse: elle leur conte son aventure en rougissant; elle sourit ensuite, & finit par leur avouer que l'époux qui lui est destiné lui paroît charmant.

Toutes les trois s'empressent à habiller leur maîtresse; elles mêmes se mettent en état de suivre la princesse, qui sent déja quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomades est ébloui en la revoyant; ils s'asseyent sous un berceau; & les filles d'honneur de la princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Claremonde, & qu'elle est fille unique de Cornuant, roi de Touscan, qui l'a promise au roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le prince se reproche en secret sa supercherie; mais, emporté par l'amour, il ne néglige aucuns moyens de lui plaire & de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, & de la rendre souveraine de son royaume & de sa vie! Avec quelle violence sur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif. Claremonde bientôt commence

à ne plus craindre de laiſſer paroître un penchant qui l'entraîne, & qu'elle croit légitime: elle lui répond avec modeſtie; mais ſes regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades, toute l'expreſſion de la tendreſſe. Lyriades, Florette & Gayète ſe lèvent pour cueillir des fleurs; Cléomades ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter aux genoux de Claremonde; il y renouvelle le ſerment de l'adorer toujours, & reçoit celui qu'elle fait à ſon tour de lui être à jamais fidelle; mais tout-à-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas; & le roi Cornuant s'avance, ſuivi de ſa cour & d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé; ſon premier ſoin avoit été de voir ſi tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la princeſſe, dont la garde lui étoit commiſe. Ne la trouvant point dans ſon appartement, & entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune Chevalier aux pieds de la princeſſe, & avoit couru promptement en avertir le roi ſon père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomades & ſa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger ſe trouve à ſes genoux? » Il ne peut s'y trouver, lui répond» elle, que de votre aveu; & ce ne peut être un » autre que le roi que vous m'avez deſtiné. «

» Traître, s'écria Cornuant, en s'adressant à » Cléomades, quelle fureur a pu te porter à » violer cet asyle sacré, à pénétrer jusqu'auprès » de ma fille, & à te dire Liopatris ? — Sei- » gneur, lui répond respectueusement Cléo- » mades, plaignez un jeune & malheureux » Chevalier persécuté par la vengeance des » Fées. Né d'un souverain d'Europe qui leur » avoit déplu, elles me condamnèrent, au mo- » ment de ma naissance, à me voir exposé tous » les ans, pendant trois jours, aux plus affreux » périls ; & l'instant où ces périls porteront la » crainte en mon ame, doit être celui de ma » mort. «

» Depuis que j'ai été armé Chevalier, tous » les ans elles me font enlever, pendant trois » jours, par un cheval de bois qui fend les » airs, me fait parcourir toute la terre, & ne » me rapporte dans les états de mon père, » qu'après m'avoir fait trouver des dangers » affreux, auxquels, jusqu'ici, je n'ai point » succombé. Daignez, Seigneur, envoyer sur » la plate forme de cette tour ; on y trouvera » le cheval qui s'y est abattu de lui-même. » Accablé de fatigue & de besoin, je suis des- » cendu pour chercher quelques secours ; &, » parvenu jusqu'à l'appartement de la princesse, » je l'ai entendue s'écrier : Téméraire, si tu n'es

» pas le prince Liopatris, je vais appeler & te » faire trancher la tête. J'avoue, Seigneur, que » dans le premier moment, le desir si naturel » de conserver ma vie m'a fait recourir à une » feinte que moi-même je condamne; & je me » soumets, ajouta-t-il, en prenant un air plus » ferme, à tout ce que vous ordonnerez de mon » sort. «

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoie sur la plate forme, d'où ses émissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif & mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce tems, la jeune Claremonde étoit cruellement agitée par l'espérance & par la crainte: cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avoit fait la plus vive impression sur son cœur, qui déja le préféroit à Liopatris.

Cornuant assemble son conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour avoir osé tromper Claremonde, en prenant le nom de Liopatris: & le roi Cornuant faisant entourer Cléomades, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. » Je m'y attendois, ré- » pond le prince avec fermeté; mais, divine » princesse, (s'écria-t-il) pardonnez-moi de » n'avoir pu résister à vos charmes, & d'avoir

» eu recours à cette feinte, que je ne peux
» me pardonner : j'eusse été trop tôt privé de
» voir tant d'attraits ; & la mort m'est douce,
» puisque je les vois encore, & que le plus
» passionné des amans va perdre la vie à vos
» yeux. «

Claremonde pleure, soupire, n'ose parler, & s'enveloppe la tête de son voile : déja les satellites s'avancent pour exécuter l'arrêt :.....
» Roi Cornuant, reprend Cléomades, avec plus
» de fermeté que jamais, je suis Chevalier, &
» mon sang est illustre ; fais-moi mourir selon
» l'usage de mon pays, où tout Chevalier que
» l'on condamne à mort, ne la reçoit que monté
» sur son cheval de bataille : cet instrument de
» la vengeance des Fées me paroît suffisant pour
» sauver mon honneur, celui de la Chevalerie
» de mon pays, & de ceux dont j'ai reçu le
» jour. «

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un si beau Chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aisément une pareille demande : on fait monter sur le cheval de bois Cléomades, auquel on accorde aussi l'instant qu'il demande pour charger quelqu'un d'instruire sa famille de son malheureux sort. Le prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal ; & le cheval s'élance en l'air

avec

avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, & qu'il laisse à peine le tems au prince même de crier : *Divine princesse, je vous serai à jamais fidele.*

On peut imaginer sans peine quel fut l'étonnement du roi Cornuant & de sa cour; il redoubla lorsque l'on vit Cléomades planer quelque tems dans les airs : ce prince ne pouvoit se résoudre à perdre la belle Claremonde de vue ; & ce ne fut que lorsqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi son père, qu'il dirigea son vol vers l'Espagne. Cléomades, connoissant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de son cheval, arrive près de Séville, trente-six heures après son départ. Il descend dans un petit château de plaisance ; il y dépose sa monture, & court entre les bras de son père & d'Ectrive, auxquels il rend la vie par sa présence.

Son arrivée fut suivie du mariage de ses deux premières sœurs avec les rois Mélicandus & Bardigans, & de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, & s'étant déclaré défenseur de la jeune Maxime, & l'homme d'or se mettant à sonner de sa trompe, dès que ce vilain bossu vouloit ouvrir la bouche, on lui signifia un refus absolu, & l'ordre de se retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart se trouva très-embarrassé ;

plus d'une année devoit se passer avant qu'il pût retourner dans ses états, où plusieurs trahisons & félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (& nous ne connoissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie, pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour sept ans; que s'il osoit y rentrer avant ce terme, tout Hongrois pouvoit le tuer; & que les Magnats étoient obligés par serment à le combattre, s'il y revenoit à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvoit, prit le parti de sortir de la cour; mais il se déguisa en médecin Indien, pour ne se pas éloigner de Séville; &, se tenant dans un village voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, & fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la ville de Séville.

Il ne fut pas long-tems sans apprendre que Cléomades étoit reparti. Ce prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère; & sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle consentit à le laisser retourner près de Claremonde, & l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea donc son vol vers le

royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde. Au lieu de descendre sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin qui n'avoit d'autre entrée que l'appartement de la princesse, & il le cacha sous un berceau.

Quel trouble mêlé d'espérance, de crainte & d'amour ne sent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin? Cette porte ne se trouve point fermée; il achève de l'ouvrir sans bruit; il entre; il hésite, il frémit; & l'amour l'entraîne près du lit de sa princesse: il s'approche, il entend sa respiration, dont il imagine déjà sentir la douce chaleur passer jusques dans son ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ses charmes: il n'ose la réveiller, il craint l'effet d'une première surprise: il cherche un moyen d'arrêter ses premiers cris, il le trouve; & la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux & reconnoître son amant: ce n'est même qu'après s'être assurée que ce n'est point un songe, qu'elle lève languissamment ses bras pour le repousser doucement. Que fais tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, & qui n'annonçoit point de colère? Oses-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puisque

tu n'es pas le roi Liopatris? Vous adorer toute ma vie, lui répondit-il, & vous faire un ſort digne de vous: je ſuis Cléomades, fils du roi d'Eſpagne; les Auteurs de mes jours ſont inſtruits de mon aventure & de mon amour; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever ſur un des plus beaux trônes de l'univers. Quoi! vous êtes, s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la renommée nous a déja peint comme le plus brave & le plus parfait des jeunes Chevaliers? Le prince, pour toute réponſe, lui préſente un bracelet d'un prix ineſtimable. C'eſt la reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors; voyez les deux portraits qu'il renferme. Claremonde ouvre un ovale de diamans; elle voit, d'un côté, une belle perſonne revêtue d'habits royaux, avec cette inſcription: *D'Eċtrive, reine d'Eſpagne, heureuſe mère de Cléomades:* l'autre portrait lui fait voir une ſeconde fois l'objet ſi cher à ſon cœur; elle lit: *Cléomades, heureux fils d'Eċtrive, veut vivre & mourir pour Claremonde.*

La princeſſe ne put réſiſter plus long-tems à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement; puiſſe-t-il faire à jamais notre bonheur! A ces mots elle baiſe le portrait d'Eċtrive, ferme le bracelet, & l'attache à ſon bras. Cléomades, plein de joie & d'amour, baiſe auſſi avec

tranſport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces careſſes innocentes, pour ne pas perdre des momens ſi précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour, ſuivi de tous les Chevaliers de ſa cour, & que rien ne peut empêcher le roi ſon père de tenir la parole qu'il a lui donnée. Cléomades l'inſtruit des moyens qu'il a de la ſouſtraire à ce fatal mariage : on ſe laiſſe aiſément perſuader par ce qu'on aime. Claremonde conſent enfin à ſe laiſſer conduire en Eſpagne, & à ſe laiſſer enlever ſur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayette & Lyriade : le jour commençoit à paroître ; elles ſont bien ſurpriſes de voir à ſes genoux le jeune homme qui a déja penſé périr pour elle ; mais elles le ſont bien davantage, lorſqu'elles apprennent que c'eſt le brave & renommé Cléomades, prince des Eſpagnes. Elles ne font point à Claremonde de repréſentations inutiles ; elles la parent de ſes plus beaux habits : l'une raſſemble un écrin de pierreries, l'autre quelques proviſions pour ſon voyage ; Lyriade cependant les arrête juſqu'à ce que le ſoleil commence à s'élever ſur l'horizon ; &, craignant d'être ſoupçonnée avec ſes compagnes d'avoir eu

part à l'enlévement de Claremonde, elle prie Cléomades de se faire voir enlevant la princesse, au roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Claremonde. Cléomades y consent. Il arrange doucement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval; il se met en selle; elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement; & cette façon de voyager leur paroît bien douce : le cheval s'élève, & Lyriade, Gayette & Florette vont secrètement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princesse.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il apperçut le roi de Touscan au milieu de sa cour. Sire, lui dit-il, je suis Cléomades, fils unique du roi d'Espagne : ne soyez point en peine de la princesse; la reine ma mère l'attend; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre Chevaliers. A ces mots, il salue, d'une inclination de tête, le roi de Touscan, dont sa fille, en larmes, lui tend un moment un bras;

mais dans l'inſtant, la rapidité du vol du cheval la porte à ſerrer Cléomades plus fortement & plus tendrement que jamais.

La diſtance qui ſéparoit les royaumes d'Eſpagne & de Touſcan, ne permit au prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville ; & la princeſſe, très-fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la cour.

Le prince deſcend dans le jardin du petit château de plaiſance qu'il avoit hors des murs de Séville, & fut charmé d'aller annoncer ſon arrivée, pour engager le roi & la reine d'Eſpagne à venir au-devant de Claremonde, & à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princeſſe ; il vole à Séville, & enchante Marchabias & d'Eſtrive par ſon retour & par ſon ſuccès. Ils font atteler les chars les plus brillans ; en moins de deux heures tout eſt préparé pour l'entrée de Claremonde, & l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de tems cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ſes forces avec les proviſions dont le cheval étoit chargé, elle ſe mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, & à cueillir des fleurs ; elle en amaſſe un grand nombre, elle s'aſſeoit, elle s'amuſe à s'en faire un petit chapeau : elle

chantoit, en le formant, la chanson suivante en triolets.

Ah! trop demeure mon ami (1):
Ah! que bientôt je le revoye.
Qu'il est tendre, qu'il est joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien est réuni:
Eh! pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami:
Ah! que bientôt je le revoye.

Ores qu'Amour est avec moi,
Pas ne me puis croire seulette;
De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'Amour est avec moi.
A ce Dieu plais, puisqu'avec soi
Il m'a prise toute jeunette;
Ores qu'Amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmoit l'ennui de son attente par cette chanson, le vilain roi bossu Croppart étoit à l'extrémité du jardin, *qui cueilloit simples, comme physicien qu'il se mon-*

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons presque rien changé à l'original de ces deux couplets.

troit, pour se céler. Il approche doucement ; il regarde entre les palissades ; & le premier objet qu'il apperçoit, c'est son cheval de bois ; le second, c'est la charmante Claremonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il observe plus attentivement que jamais ; & dans ce moment Claremonde, cédant à son impatience, se met à pleurer amérement, & à s'écrier : » Ah ! » Cléomades, mon cher Cléomades, où êtes-» vous ?... Ah ! cruel, m'auriez-vous trompée » lorsque vous m'avez dit que vous alliez cher-» cher ceux qui viendroient promptement me » recevoir avec honneur ? Ah ! cher Cléomades, » accours, crioit elle, en redoublant ses plain-» tes. «

Le bossu Croppart avoit cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats : il prend sur le champ son parti. » Belle & noble Damoiselle, ne » pleurez plus, s'écria-t-il en l'abordant ; Cléo-» mades, excédé de fatigue en arrivant au pa-» lais, s'est trouvé mal : vole, m'a-t-il dit, » comme à son conseiller & à son confident » intime, vole auprès de celle que j'aime ; » sers-toi de mon cheval enchanté, pour la » conduire plus promptement à mon secours.

» A ces mots, (ajoute le perfide bossu) le » prince m'a enseigné les moyens faciles de le

» diriger ; montez-y donc avec moi, & je vais » vous conduire où ce prince vous attend. «

Claremonde n'héſite pas à le croire ; elle ſaute légèrement ſur la croupe du cheval : ſon ancien maître ſe guinde ſur la ſelle ; ſes longs bras de boſſu s'étendent ; il tourne la cheville, & Claremonde eſt enlevée & livrée à la vengeance & à l'amour de ſon infâme raviſſeur. Elle ſe fût sûrement précipitée, ſi elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

La rapidité furieuſe avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens ; mais, au bout d'un quart-d'heure, ne ſe trouvant à la vue d'aucune ville, & n'appercevant au-deſſous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes & des lacs, elle reconnut toute l'étendue de ſon malheur. Il n'étoit plus tems ; & Croppart, ſans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit ſaiſi ſes belles mains avec force, & faiſoit voler ſon courſier vers les déſerts de l'Afrique, n'oſant encore diriger ſon vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déja diſparu ſous leurs yeux ; l'Adriatique étoit traverſée : ils planoient dans les airs ſur l'Italie, lorſque la princeſſe, accablée par la douleur, jetta le cri le plus attendriſſant & le plus douloureux ; &

le froid que Croppart sentit couler dans ses mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, & l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le détermine à s'abattre & à s'arrêter dans un pré qu'arrosoit une fontaine : il la descend doucement à terre ; il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes, il s'est cru tout permis pour l'enlever ; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de reine, & la placer sur le trône de Hongrie.

Claremonde joignoit beaucoup d'esprit à tous ses charmes, & se crut bien permis de dissimuler avec un traître : Ah ! Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous ? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, qui se dit être Cléomades, n'acheta de ses parens *que pour en faire à sa volonté ?* — N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite son ame corrompue, & le rend moins respectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain bossu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante : déja la princesse, très-embarrassée à se défendre des longs bras &

des doigts crochus de ſon raviſſeur, voit que la plus sûre reſſource eſt de feindre encore : Arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux : oui, je conſens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de deſcendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, & vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart, ſéduit par cette feinte, & (tout déteſtable qu'étoit ſon cœur) aſſez épris pour craindre de ſe faire haïr, lui accorde une ſi juſte demande. Échauffé par l'ardeur du ſoleil d'Italie, & par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ſes bras dans la fontaine, il y étanche ſa ſoif & l'ardeur qui le brûle ; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ſes ſens, & le fait tomber preſque ſans connoiſſance. Claremonde, de ſon côté, s'aſſeoit à quelques pas ; &, ſuccombant à la laſſitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un & l'autre. Ils pourſuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé, & qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils ſont ſurpris de trouver en cette prairie ſolitaire un vilain petit boſſu, qui, en haletant, ſemble déja combattre contre une mort prochaine, & une beauté incomparable. L'un d'eux part & vole au palais en

avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce roi, très-voluptueux, assez bon-homme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre & respecter, ne pensoit qu'à passer des jours heureux & variés par les plaisirs qu'il faisoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval; il vole à la prairie, & trouve Claremonde & Croppart dans le même état où le fauconnier les avoit laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchante; &, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentimens & au respect que la beauté modeste & malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu: ce traître lui répond qu'il est homme libre; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, & que la jeune personne qu'il voit, *est sa femme épousée.* Il se tourne ensuite vers Claremonde, *& la requiert à dire si réellement elle tient à baron le bossu*, (s'il est véritablement son mari & son maître.) Claremonde commence par le nier, & supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne & le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle

Claremonde ; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'assura du bossu que Mendulus voyoit bien qu'il avoit surpris en mensonge ; & le malheureux & triste Croppart, étouffé par la violence de sa pleurésie, expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très-empressé, le lendemain, à se rendre chez Claremonde : il venoit, disoit-il, lui rendre un hommage plus digne d'elle, & lui offrir sa couronne & sa main : *A sotte me tenez-vous*, lui dit-elle, *quand par cette gaberie pensez m'allécher & tromper ? Point ne naquis de mesgnie (famille) louable & connue ; me fut racompté en mon bas âge qu'œuvrée je fus par moines & nonains en pélerinage ; iceux qui me recueillirent me donnèrent à nom Treuvée ; & quand je fus devenue à point & grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavasseur, auquel me ravit le bossu qui grand clerc étoit*, disoit-il, *physicien & mire. Il me conduisit par pays, & gagnoit assez largement les testons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, & tours dont il ébaissoit les curieux, monté sur son cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vétue, bien nourrie, hors la veille que, sans raison, m'avoit battue & voulu affoler.*

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter & dégoûter Mendulus d'une pareille allianee ; mais, nous l'avons déja dit, il étoit peu délicat sur

les moyens de satisfaire ses desirs; & d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Trouvée*; il revient le lui annoncer, & Claremonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuses, & finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à sa guérison; &, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes & les plus sensées qu'on pût trouver: cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce tems, la cour d'Espagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine & Cléomades s'étoient rendus vainement au petit château du prince, & n'y avoient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fît, il ne put retrouver qu'un de ses gants; celle du cheval enchanté fut aussi très-inutile: son père & sa mère le ramenèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, des ambassadeurs du roi de Touscan arrivent; & la cour de Séville

eſt accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princeſſe, enlevée à ſon amant, eſt peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambaſſade étoit un homme ſage & très-ſavant : attendri ſur le ſort de Cléomades, il fut le premier à le conſoler; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au déſeſpoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princeſſe ſi digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces & le courage de Cléomades; & dès qu'il peut ſupporter le poids de ſes armes, il s'en couvre, monte un fier & vigoureux deſtrier, franchit les montagnes, & s'approche du royaume de Touſcan, eſpérant que quelque heureux haſard y portera des nouvelles de ſa princeſſe. Il reconnoît bientôt les montagnes eſcarpées dont ce royaume eſt entouré; il les traverſe au milieu de mille précipices; & la nuit étoit déja très-obſcure, lorſqu'il ſe trouva près d'un château iſolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle; un homme paroît aux crénaux, & lui dit que la coutume du château eſt qu'aucun Chevalier n'y peut entrer ſans y laiſſer ſes armes & ſon cheval, à moins qu'il ne ſe ſoumette à combattre ſeul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle coutume,

coutume, répond Cléomades, eſt contraire à la courtoiſie. Elle fut établie, lui réplique t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hoſpitalité, en aſſaſſinant, la nuit, le maître qui le poſſédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans ſon ſang; il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, & qui vous eſt impoſée.

On croira ſans peine que cette coutume ne fit pas rebrouſſer chemin à Cléomades : il inſiſte pour entrer ; le pont s'abaiſſe; il eſt bien reçu, fait bonne chère, ſe repoſe tranquillement; & le lendemain matin, celui qui s'étoit empreſſé pour le bien recevoir, lui dit que le moment eſt arrivé, ou de laiſſer ſes armes, ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre; il ſe couvre de ſes armes, prend une forte lance, &, trouvant ſon cheval tout prêt, il s'élance deſſus & ſuit celui qui le conduit ſur une eſplanade où la lice étoit préparée, & où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomades les défie le premier: ils courent ſur lui; tous deux briſent leurs lances contre ſon écu, ſans l'ébranler; & celui qui reçoit l'atteinte de la ſienne, eſt jetté au loin ſur la pouſſière avec une épaule démiſe, & hors d'état de ſe relever. L'autre charge Cléomades à coups

d'épée, & le combat est long & douteux; enfin, le prince d'Espagne le saisit & le désarme. Sur le champ ce Chevalier ôte son casque de lui-même, & Cléomades reconnoît en lui l'un des plus braves Chevaliers qu'il eût trouvé dans ses voyages : il se fait connoître à son tour, ils s'embrassent, & volent au secours du Chevalier blessé. Son compagnon lui fait connoître le prince Cléomades : » Seigneur, lui dit le blessé, » c'étoit malgré moi que je soutenois la cou-» tume injuste que vous venez de détruire ; & » je regretterois peu d'être blessé par un bras » accoutumé à vaincre, si je n'avois la douleur » de me trouver inutile à la défense d'une jeune » & noble demoiselle, accusée à tort de trahi-» son. «

On entre dans le château; on rapporte le Chevalier blessé, & son compagnon & lui racontent à Cléomades que Liopatris étant arrivé à Touscan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois Chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayete & Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils sont amoureux de Florette & de Lyriade, & que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorsqu'on les a faussement accusées ; & le blessé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente &

belle Lyriade. » Eh ! qui doit être plus obligé
» que moi, s'écria Cléomades, à leur conserver
» la vie ? Soyez tranquille, Seigneur ; je pars
» avec votre brave compagnon, & j'espère
» rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre
» amour. «

Cléomades ne voulant point se faire connoître à la cour de Touscan, choisit, dans l'arsenal du château, les armes les plus simples : il part avec son compagnon, qui déja ne doute plus de sauver les jours de Florette & de Lyriade ; mais il s'attendrit sur le sort de Gayete, qui reste sans défenseur : » Nous lui en servirons, répondit
» vivement Cléomades ; & je répandrois plutôt
» tout mon sang, que de laisser périr aucune de
» ces trois demoiselles. « Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où résidoit Cornuant. Le Chevalier du château se rend seul à la cour ; il y déclare que deux Chevaliers se présentent pour combattre les trois de Liopatris, & pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde, de l'accusation portée contr'elles. Le combat est ordonné ; les adversaires sont placés aux deux extrémités de la lice ; ils y renouvellent les protestations & les sermens ordinaires ; & dès que le juge du camp a crié, *laissez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres : le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris

court seul contre Cléomades dont la lance brise son écu & son haubert, & lui perce le cœur. Les deux autres courent ensemble contre son compagnon, & lui font vuider les arçons; mais bientôt Cléomades vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, & lui donne le tems de remonter à cheval. Cléomades est bientôt vainqueur, & chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui soient délivrées saines & déchargées de leur accusation.* La loi des combats l'ordonnoit; elle est exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois; &, sous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomades & son compagnon étoient partis.

A peine sont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux compagnes, vole au secours du chevalier blessé; la présence de ce qu'il aime, lui rend la vie; & tout ce qui se trouve présent, célèbre & la haute valeur & la générosité de Cléomades.

Pendant ce tems, le prince se désarmoit: rien ne peut exprimer la surprise & les transports de joie de Gayète, de Florette & de Lyriade, lorsqu'elles le reconnoissent. Elles l'entourent; elles veulent baiser ses mains victorieuses; mais

bientôt les larmes que lui fait répandre le souvenir de Claremonde, en les revoyant, fait aussi couler celles de ses trois jeunes amies. Ils se consultent, & cherchent ensemble les moyens de réussir à la trouver. Un vieux chevalier, que son grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un sage Astronomien qui claires voit les choses les plus couvertement celées.* Un foible rayon suffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin; il embrasse les trois jeunes amies; il leur fait promettre de venir le trouver en Espagne, avec les époux qui leur sont destinés, s'il retrouve sa belle Claremonde, & s'il peut l'y faire régner avec lui.

l'aube du jour paroissoit à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme & part: il franchit de nouveau les montagnes, & arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. » Ah! seigneur, lui » répond-il, depuis un an nous l'avons perdu, » & jamais on ne l'a tant regretté; car il eût » été d'un grand secours pour calmer la douleur » de notre souverain, & pour rendre la raison à » la plus belle fille qui respire, & dont ce prince

» est assez amoureux pour vouloir l'épouser ;
» malgré sa basse origine. «

Cléomades, pénétré de douleur de la mort du sage dont les connoissances étoient sa dernière ressource, tombe dans une triste & profonde rêverie Son hôte essaie de l'en tirer, en lui contant l'histoire du vilain bossu, & par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit & lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorsque le roi lui a déclaré qu'il alloit l'épouser. Dieu, quel trouble, quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit ! Il questionne son hôte, & ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance ; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéressante, & parle enfin du cheval de bois, qui par hazard fut trouvé près du vilain Bossu expirant. A ces mots, Cléomades lui saute au cou. Ah ! mon ami, lui dit-il, votre fortune est faite, & la mienne aussi ; j'ai des secrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complette : conduisez-moi promptement à votre souverain ; mais, comme mes armes pourroient lui causer quelque ombrage, trouvez-moi la robe & le bonnet d'un Médecin ; ajustez une fausse barbe sur mon visage, & soyez sûr de la réussite, & d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte, enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire : il vole à la cour ; il annonce au roi qu'il est arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui répond, sur sa tête, de guérir sa maîtresse..... » Vole, & me l'amène, s'écria Mendulus.

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs & plantes communes, prend une longue baguette noire & de grandes lunettes ; il est présenté à Mendulus. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie & de fureur. La barbe, l'habit & la physionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnoître à la belle Claremonde qui n'avoit jetté qu'un coup-d'œil sur lui, & qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faisoit alors des cris affreux, & rendoit ses yeux hagards, autant que leur douceur & leur beauté pouvoient le permettre. » Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, je vais bientôt la calmer. « Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux comme pour le lui faire sentir. Surprise en voyant son gant, elle fixe Cléomades, le reconnoît ; aussitôt elle se calme ; elle prend sa main comme pour s'appuyer, & se remettre de ce dernier vertige. Elle

la lui ferre tendrement.... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour & tant de plaifir.... » Phyficien, lui dit-elle, ton gant eft habile, » car il me fait du bien; mais pour toi, pauvre » mortel, je te crois tout auffi fou que moi. Tu » fais ici l'important, & je parie que mon cheval » de bois en fait plus que toi. Mais à propos, je » crains qu'on ne le laiffe mourir de faim; je » voudrois bien qu'on me l'apportât, pour le » faire difputer avec toi: oh! qu'il raifonneroit » bien s'il pouvoit manger de l'avoine de Sé» ville! « En difant cela, Claremonde levoit fes yeux au ciel; tous les traits de fon vifage avoient repris leur accord & leur beauté célefte; & la préfence de fon amant coloroit fes joues de l'incarnat doux & brillant de la rofe. Mendulus attendri, mais défefpéré de croire l'entendre déraifonner plus fortement que jamais, faifit les mains du médecin qui l'avoit fort bien comprife. Il le conjure d'employer tout fon art pour achever de la guérir. Je vais, dit il, feigneur, faire tous mes efforts; mais dans ces premiers momens il faut céder à fes plus légères fantaifies, obéir à toutes fes volontés, & faifir l'inftant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu foin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raifon. » Belle Treuvée, lui dit le faux médecin

d'un ton bien doux, » je ne refuse point de dis-
» puter avec votre cheval ; il m'est arrivé
» souvent de soutenir thèse contre de pareils
» animaux ; j'avoue qu'on ne peut les convaincre,
» mais avec adresse on peut les apprivoiser, &
» les rendre utiles. Faites conduire ici votre
» cheval.... Ah ! pauvre bête que tu es, s'écria
» Claremonde en éclatant de rire, mon cheval
» est bien d'une autre nature que ceux que tu as
» connus. Il ne se laisse point conduire, mais il
» aime à se faire porter par des ânes comme toi ;
» vas le chercher toi-même, & reviens, si tu
» l'oses, disputer avec lui en ma présence. «
Cléomades feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire ? Elle a l'imagination frappée d'un cheval ; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus, qui se croit fort habile, lui répond : Vous n'y êtes pas ; je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promptement le cheval de bois dans le jardin. » Belle Treuvée, dit-il en souriant,
» le cheval pourroit salir votre appartement ;
» venez avec nous dans le jardin, il sera dans
» un moment à vos ordres.... Ah ! petit roi
» mon ami, dit Claremonde, tu raisonnes mieux
» que ce benêt de Physicien. Viens, mon enfant,

» ajoute-t-elle avec un regard enchanteur, » donne-moi le bras, & descendons. « Mendulus enchanté de cette espèce de faveur, & des progrès de la guérison de Treuvée, prend son bras, sur lequel elle s'appuie fortement; & de l'autre main elle saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la cour rit & descend: on apporte le cheval de bois; on le pose sur un rond de gazon. Claremonde court à lui, l'embrasse. Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà sec & maigre! on t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche: on la laisse faire; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche mystérieusement de Mendulus, & lui montre une petite bouteille, dont il ne faut pas perdre de tems, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, sans avoir l'air de s'en appercevoir, change aussitôt de folie: elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. » O grand homme! lui dit-elle, » secourez-moi, montez avec moi sur ce cheval, » & tirez-moi des mains de cette populace qui » me tourmente. Cherchez dans l'oreille du » cheval, vous y trouverez ma guérison. « Cléomades lève les épaules, & dit à Mendulus qu'il

commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval ; il prend la princesse, la soulève, & la place doucement sur la croupe. Cléomades tire de sa poche & laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main : il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval ; mais il prend son tems ; il tourne promptement la cheville, & le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement ; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un instant le cheval. » Mendulus, lui dit-il, je suis Cléomades, » prince d'Espagne ; & celle que tu perds est la » belle Claremonde, fille du roi de Touscan. « A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui disparoît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amans se livrent alors à toute leur tendresse & au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi & la reine d'Espagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit, on en donne avis au roi Cornuant, qui arrive suivi d'une partie de sa cour. Il revoit avec transport sa chère Claremonde dans ses bras, & Cléomades à ses genoux. Les

fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers Tartares, qui s'obstinoient à ne se point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris: ce prince étoit venu pour tirer raison de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avoit faite. Il se découvre; il obtient la main de la princesse d'Espagne, qui le trouve très-propre à la dédommager de l'horreur que lui avoit inspiré le vilain roi bossu. Gayette, Florette & Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amans; & tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable & riante, où tout respiroit l'amour & jouissoit de la félicité.



L'ABENAKI.

Le célèbre Bouchardon se plaignoit souvent de n'avoir jamais pu dessiner l'Apollon du Vatican, sans perdre quelque trait de la forme élégante & de l'ensemble majestueux de cet admirable ouvrage.

On éprouveroit le même sort, si l'on osoit donner un extrait de l'Abenaki. On renvoie donc le lecteur à l'ouvrage même, morceau sublime, qu'on ne peut lire sans éprouver un sentiment profond, douloureux, & cependant agréable. Il verra qu'il étoit impossible d'en retrancher un seul mot sans lui faire perdre de sa force, & d'en ajouter un sans altérer sa précision. On y reconnoît la touche mâle & facile du Chantre des Saisons ; c'est un dessin de Michel-Ange, colorié par le Corrége. Quiconque pourroit voir ce tableau sans être vivement ému, ne mériteroit pas le bonheur d'être père, ou d'éprouver le sentiment délicieux de l'amour filial.

*

EXTRAIT
DU
ROMAN DE LA ROSE,

PRÉCÉDÉ d'une courte Dissertation sur l'état de la Littérature Françoise sous les règnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe le Hardi & Philippe le Bel.

A LA MARQUISE DE MAUPEOU,
MA FILLE.

IL m'est bien doux de voir celle qui m'inspira d'écrire quelques réflexions sommaires sur l'esprit, être déja en état de leur donner plus d'étendue, & de les rendre plus lumineuses.

Le foible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conserver, c'est d'apprendre toujours

quelque chose à leurs enfans. Puisque je n'ai plus rien à vous dire sur tout ce qui tient au goût, à la société, à la raison embellie par les graces; ma seule ressource, ma chère enfant, c'est de fixer, pendant quelques momens, vos regards sur des tems reculés, & sur une espèce de littérature qui, peut-être, vous est moins connue que celle des deux derniers siècles.

Les lettres & les arts ont dans la nature, un guide toujours certain. Mais ce guide est malheureusement soumis au goût national, qui devroit être immuable dans tous les âges. Ce goût épuré, qui peut seul embellir les arts & les apprécier, se soutient difficilement de siècle en siècle : combien n'avoit-il pas dégénéré depuis les Grecs & les Latins, jusqu'au moment où je vais essayer de vous le faire voir renaissant parmi nous ?

J'espère que la muse ingénieuse de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paroît quelquefois surchargée. Les narrations de Rusticien de Puise vous ont amusée dans les Extraits des Romans de la Table Ronde : vous reconnoîtrez dans Guillaume de Loris (auteur presque contemporain de Rusticien), la même imagination que dans ce vieux Romancier, & vous verrez que l'un & l'autre

n'ont fait que renouveller des anciens, ces fables Miléſiennes que vous aimez.

Quoique les allégories ſoient ſouvent trop longues & trop multipliées dans le Roman de la Roſe, la variété, la chaleur qui règnent dans cet ouvrage, ſuffiront peut-être pour vous plaire & pour vous attacher. Il vous offrira la comparaiſon du goût renaiſſant dans le ſiècle de Philippe Auguſte, avec celui du nôtre.

Vous aimez les roſes, vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées, & le vieux père qui deſire de les rajeunir pour vous.

LA fin du onzième ſiècle, & le commencement du douzième, doivent être regardés comme le berceau de la littérature françoiſe : l'eſpèce de jargon compoſé du celte, du tudeſque (langues maternelles des Francs) & du latin, commençoit à ſe polir & à s'enrichir ; mais les auteurs n'oſoient encore s'en ſervir dans les ouvrages d'éloquence, ni dans ceux d'agrément.

Louis VI, dit le Gros, réuniſſoit toutes les vertus qui caractériſent les héros & les grands rois. Chef d'une maiſon auguſte qui devoit être un jour ſi chère à la France, & que les François aimoient

aimoient déja (quoique le ſouvenir du ſang de Charlemagne leur fût encore auſſi cher que ſacré), Louis, aimable & magnifique dans ſa cour, ſe plaiſoit à polir les mœurs des braves Chevaliers à la tête deſquels il ſe rendoit ſouvent redoutable; élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, ſon eſprit & ſon diſcernement lui avoient fait choiſir pour ſon meilleur ami le grand Suger ſimple religieux alors dans cette abbaye.

L'un & l'autre ſavoient à quel point les lettres & les connoiſſances pouvoient contribuer à donner une nouvelle ſupériorité à la nation de l'Europe la plus ſpirituellle peut-être; mais alors la moins éclairée: ils avoient appelé dans les écoles fondées par Charlemagne, & dans les grands monaſtères de Saint-Denis, de Cîteaux & de Cluny, les profeſſeurs les plus célèbres. Saint-Denis s'honoroit déjà de l'éducation de ſon maître, & de celle de Suger; l'univerſité, de celle d'Abeïlard & du maître des ſentences (1); l'abbaye de Cluny, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le vénérable; & l'abbaye de Cîteaux s'illuſtroit par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, & qui devint homme d'une grande éloquence & d'un trop grand & trop dangereux pouvoir; mais homme ſaint,

(1) Pierre Lombard, qui mourut évêque de Paris.

dont la vie, les mœurs, les sermons, & les actes publics & privés méritèrent la place qu'il a dans la légende & dans l'histoire.

Tandis que les muses grecques & latines, & que les autres muses laborieuses instruisoient la jeunesse dans les abbayes, & la préparoient à donner à l'état ou de preux Chevaliers, ou de grands clercs, les muses agréables amusoient la cour brillante & guerrière de Louis.

Nous avons vu, dans le discours préliminaire, que c'est dès l'an 1120 que Rusticien de Puise composa, réunit en corps d'histoire (telle qu'on savoit l'écrire alors) les Romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Tristan, & tous ceux de la Table Ronde, que Thélesin & Melkin, auteurs Anglois, n'avoient qu'ébauchés: il semble que l'esprit naturel de la nation commençoit alors à essayer ses forces; & les premiers essais qui nous en sont restés, furent heureux.

Henri I, roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume le Conquérant, possédoit alors, presque en entier, la Normandie: il tenoit sa cour à Gisors; & cette cour somptueuse égaloit presque celle de Louis.

Quoique ces deux rois eussent presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il régnât dès-lors une rivalité hautaine d'esprit & de courage entre deux nations que la nature

(partagée entre les puiſſances de la terre) ſemble avoir placées ſur le globe, pour ſe connoître, s'eſtimer, s'éclairer mutuellement, & ſe combattre ſans ceſſe; Louis & Henri, braves, éclairés & magnifiques, recevoient avec honneur dans leur cour ceux des deux nations qui ſe diſtinguoient par leurs talens & par leur ſavoir: ils appelèrent près d'eux pluſieurs de ces poëtes Provençaux, déja connus ſous le nom de Trouvères ou Troubadours (1).

Ces poëtes avoient renouvelé, les premiers, les chants guerriers, & ceux que la paſſion la plus vive & la plus douce inſpira dans tous les âges: il paroît par ce qui nous reſte de leurs ouvrages, que ceux des Grecs & des Romains leur étoient connus; mais la première érudition qu'une nation acquiert, porte long-tems l'empreinte de ſes mœurs. Les poéſies des Troubadours conſervoient encore beaucoup du goût & du caractère national; elles ſuffirent pour ranimer dans ces conquérans du nord, qui venoient de s'emparer de la Neuſtrie & de la Grande-Bretagne, ce goût pour la poéſie, qui fut toujours cher aux diſciples d'Odin: ils trouvèrent la même diſpoſition dans les François, qui ſembloient rendre

(1) *Trouvères*, dans ſon acception véritable, veut dire qui trouve, *qui invenit*.

hommage à l'énergie de la poésie, lorsqu'ils chantoient encore la fameuse chanson de Roland (1), au moment de baisser le fer de leur lance & de

(1) Il est surprenant qu'aucun manuscrit digne de confiance, ne nous ait transmis la chanson de Roland ; elle auroit pu se conserver du moins par une tradition orale, puisqu'il est prouvé que les vignerons voisins de Marseille, ville fondée par une colonie de Phocéens, chantent encore, en travaillant, quelques vers grecs très-altérés, qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une ode de Pindare sur les vendanges. S'il existe encore quelques traits de la célèbre chanson de Roland, ce doit être parmi les paysans des Pyrénées. Le feu marquis du Viviers-Lansac, homme d'esprit & d'illustre naissance, dont la terre principale, depuis plus de 600 ans dans sa maison, est dans les Pyrénées, est le seul qui m'ait assuré qu'il avoit cru reconnoître des fragmens de la chanson de Roland, dans la bouche des paysans montagnards ; & l'on peut rendre, à-peu-près, ce qu'il m'a dit en avoir rassemblé, par la foible traduction qui suit :

O Roland ! honneur de la France,
Que par toi mon bras soit vainqueur !
Dirige le fer de ma lance
A percer le front ou le cœur
Du fier ennemi qui s'avance !
Que son sang coulant à grands flots
De ses flancs, ou de sa visière,
Bouillonne encor sur la poussière,
En baignant les pieds des chevaux !
O Roland ! &c.

fondre ſur l'ennemi. Pluſieurs de ces Troubadours étoient également diſtingués par leur haute naiſſance, par leur courage & par leurs talens (1). Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabeſtan, Hue de Tabarie, pluſieurs ſouverains même, honoroient les ſciences & les lettres, en les enrichiſſant de leurs ouvrages. Si les *ſoulas*, les *fabliaux*, les *tençons*, les jeux *mypartis*, n'étoient faits que pour occuper la cour d'*amours*, tenue par les dames dans le château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats & des tournois, miſe en vers, occupoit agréablement les Chevaliers, les animoit aux grandes actions, à la fidélité pour leurs ſouverains, pour leurs dames; & même (car nous ſommes obligés de l'avouer) le plaiſir & la curioſité qui les entraînoient à jouir de ces nouvelles productions, forçoient en eux une négligence dont ils avoient tiré long-tems une eſpèce de vanité, & les portoient à ſe plier à l'inſtruction qui leur étoit néceſſaire pour lire avec fruit ces hiſtoires & ces romans, mis en vers par ceux qu'on nommoit alors les *Conteurs*.

Les lettres, ſi favorablement accueillies dans les cours de Louis VI & de Henri I, firent de grands progrès ſous leurs ſucceſſeurs : l'inſ-

(1) Guillaume d'Agoult.

truction de la jeunesse, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les cloîtres, prit bientôt de nouveaux degrés d'élévation & de lumière. Louis VII, dit le Jeune pour le distinguer de son père qui, l'associant à la royauté, l'avoit fait sacrer à Reims, de son vivant, par le pape Innocent II; Louis VII rassembla de toutes parts les plus savans hommes de l'Europe; il les mit à la tête des écoles nombreuses & des collèges qu'il fonda; & les François commencèrent alors à sortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne presque toujours la barbarie. Celle de la nation l'avoit tenue jusqu'alors dans un esclavage humiliant, sous le pouvoir, souvent tyrannique, des hauts barons, ou l'avoit disposée à se révolter, dès que le désespoir ranimoit son ancienne férocité. Louis VII & Suger pensèrent qu'éclairer les François, étoit le meilleur moyen politique qu'ils pussent employer pour faire connoître aux grands vassaux de la couronne (que Louis VI avoit combattus toute sa vie) les limites de leur puissance, & les liens respectifs qui les unissoient avec leurs vassaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos rois qui réussit à placer entre les grands seigneurs & leurs vassaux, des commissaires qui, sous le nom

de *Missi Dominici*, étoient autorisés par le roi (suzerain-né des grands fiefs) à juger des abus de ce qu'on nommoit pouvoir & justice féodale.

C'est ainsi que les lettres & les arts font naître peu à peu la vraie philosophie, ce seul bouclier du foible contre les atteintes du fort, ce lien si doux & si sacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaisance. L'amour de la sagesse commençoit à répandre sa lumière féconde sur les mœurs, lorsqu'en même tems les muses s'occupoient à polir l'esprit de la nation, & à la rendre capable d'égaler un jour les Grecs & les Romains. Ces mêmes commissaires dont nous venons de parler, eurent ordre d'appeller le peuple à l'instruction; & le peuple y fut encouragé par les grands priviléges de *Clergie*, accordés à tout homme instruit.

Louis le Jeune sut préparer ainsi des sujets utiles au règne mémorable de Philippe Auguste, son fils & son successeur : les meilleurs ouvrages qui nous restent des douzième & treizième siècles, & peut-être la conservation de ceux des anciens, sont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII & Philippe-Auguste honorèrent également les lettres, les arts, & ceux qui les cultivoient.

Ce fut sur la fin du règne du vainqueur de Bovines, que parut l'aimable & savant Guillaume

de Loris, natif d'une petite ville du Gâtinois. Ce fut lui qui commença, dans ce tems, le célèbre Român de la Rose. La lecture des anciens, & sur-tout celle d'Ovide, à laquelle cet auteur nous paroît s'être attaché; une imagination brillante & féconde, le grand art de peindre, & de peindre agréablemant, caractérisent la muse de Loris, & le commencement de ce poëme.

Un maître dont le pouvoir est irrésistible, & dont la lumière éclaire les esprits les moins actifs, l'amour, joint au desir de plaire, anima Loris. Il étoit jeune encore; il paroît même que ses vœux s'étoient élevés trop haut: mais tel étoit alors le pouvoir de la poésie, que souvent l'amour payoit par ses faveurs les vers qu'il avoit lui-même inspirés. Loris s'exprime sur celle à qui il avoit consacré ses ouvrages, par les quatre vers suivans:

Celle pour qui je l'ais einpris (entrepris)
C'est une dame de haut prix,
Et tant est digre d'être amée,
Qu'elle doit Rose être clamée (appelée.)

On peut soupçonner, par quelques autres vers de ce poëme, que Loris fut aimé: mais sa mort termina trop tôt son bonheur, ses amours, son

poëme & sa vie; il mourut en 1260, & son poëme ne fut porté qu'à 4155 vers.

L'intervalle entre le règne de Philippe Auguste & celui de Saint-Louis fut très-court. Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la poësie fût déja honorée & cultivée, quoique Thibaud, Comte de Champagne & roi de Navarre, l'un des plus puissans vassaux de la couronne, donnât dès-lors aux François un modèle de chansons & de vers assez ingénieux, assez agréables pour nous faire desirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter, nous présumons qu'aucun auteur de ce tems n'osa continuer un ouvrage dont le titre étoit :

Cy est le Roman de la Rose,
Où tout l'art d'aimer est enclose.

Un poëme presque aussi vif, aussi galant que l'Art d'aimer d'Ovide, ne pouvoit que déplaire, & même irriter le saint roi. Sous son règne, & sous celui de Philippe le Hardi, son successeur, on vit de grands saints, des guerriers, des magistrats, & même un écrivain illustre (le sire de Joinville); mais on ne compte qu'un très-petit nombre d'auteurs d'ouvrages d'agrément; celui même de la charmante comédie de l'Avocat Patelin est ignoré; & si l'on compare cette pièce (quant au ton & à l'invention) au commencement

du Roman de la Rose, on sera bien tenté d'attribuer l'un & l'autre au même auteur, n'en connoissant aucun de ce tems dont il reste des ouvrages aussi naturels, élégans pour leur siècle, & marqués de même au sceau du goût & du génie.

Les Muses laborieuses acquirent sous ces deux règnes; mais les muses agréables semblèrent avoir perdu les premières fleurs dont Loris & Thibaud les avoient parées.

La vicissitude, qui, de tout tems, régna dans le goût & dans les arts, sert à prouver que leur décadence est souvent bien rapide, & que leurs progrès sont toujours très-lents: les sciences peuvent se soutenir avec plus de facilité que les lettres, parce qu'elles ont des principes plus rigides, & une marche plus positive; les lettres ne sont embellies & défendues que par le goût: lui seul répand sur leurs travaux l'élégance & les graces, & le goût dominant d'une nation dépend presque toujours de celui qui règne dans la cour de ses souverains, & de ceux que ses souverains autorisent & engagent à le maintenir dans sa pureté. Cette vérité, qu'il est aussi doux que naturel de se rappeler sous l'empire de l'auguste fille des Césars, se fit sentir sous le règne de Philippe le Bel; & tandis que quelques savans agrandissoient la sphère des connoissances en

Europe, les lettres parurent avoir déja beaucoup perdu de leurs graces & de leur légéreté ; lorſque le petit-fils de Saint-Louis monta ſur le trône.

Philippe le Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meun, admis dans ſa cour, fut honoré par ce Prince du titre de père de l'éloquence françoiſe, pour avoir achevé le poëme de la Roſe, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume de Loris avoit commencé. Mais Jean de Meun ne nous prouve que trop la perte que les Muſes avoient faite. Son imagination ſans chaleur, ſa monotonie, un mélange bizarre de licence & de dévotion, des allégories longues & forcées, tout nous apprend que les mains peſantes de cet écrivain étoient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris ; il eſt même bien étrange, bien odieux, de trouver dans la continuation d'un ouvrage conſacré à l'amour & au ſexe enchanteur qui l'inſpire, la ſatire la plus baſſe, la plus amère, contre celles qui enflammèrent le génie de Loris. Je n'oſe preſque rapporter le trait infâme que le coupable Jean de Meun oſa lancer contre les dames de ſon tems :

Vous êtes, vous ſerez, ou fuſtes.....

. . . .

Ma main s'arrête..... je frémis en me rappelant ce blasphême.

On sait avec quelle adresse Jean de Meun sut se dérober à la vengeance des dames de la cour de Philippe ; mais son lourd travail ne peut se dérober à celle de tout homme de goût : s'appesantissant sans cesse sur les premières allégories que Guillaume de Loris n'avoit fait qu'effleurer, il les multiplie, & se traîne tristement jusqu'à la fin d'un très-long poëme qui n'offre plus rien au lecteur qui puisse l'instruire ou lui plaire.

On peut donner une assez juste idée de ce second travail, en disant que Jean de Meun est moins gai, moins savant, moins ingénieux que Rabelais ; & qu'il est d'une licence plus détaillée, plus choquante que le peintre philosophe & burlesque (mais souvent hors de toute mesure) de Pantagruel & de l'Isle-Sonnante.

Extrait du commencement du Roman de la Rose, & des 4150 premiers vers qui nous sont restés de Guillaume de Loris.

L'AMANT débute en disant :

Maintes gens vont disans que songes
Ne sont que fables & mensonges

Mais l'on peut tels songes songier
Qui ne sont mie mensongier.

Il feint d'avoir eu pendant les beaux jours du mois de mai, le songe qu'il raconte; il commence par une peinture très-agréable du printems, & de cet esprit de vie & d'amour répandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oiseaux leurs sons gracieux.

L'amant se promène dans une belle prairie, au fond de laquelle il apperçoit un beau verger enclos de murs élevés & crenelés, sur lesquels il voit en sculpture plusieurs figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attributs qui la caractérisent: elles représentent Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Tristesse, Vieillesse, Papelardie, Pauvreté, Envie. Ces figures étranges attristent l'amant. Mais les chants harmonieux des oiseaux, les parfums exquis qui s'élèvent du verger, l'attirent & l'arrêtent: il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-tems en vain: cette porte s'ouvre enfin; une dame assez belle, très-parée, & tenant d'un air nonchalant un

miroir dans sa main, est celle qui le reçoit ; c'est dame *Oiseuse*, dont Loris fait un portrait assez ressemblant à celui de la Mollesse du Lutrin, & qui finit par ces vers :

> Il paroît bien, à son atour,
> Qu'elle étoit peu embesognée :
> Quand elle s'étoit bien pignée
> Et bien parée & atournée,
> Sy étoit faite sa journée.

Oiseuse dit à l'amant, qu'elle est une des meilleures amies de Déduit, à qui ce beau verger appartient, & qui rassemble près de lui tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie. Dame Oiseuse présente l'amant à Déduit qui le reçoit dans sa cour jeune & riante. Cette cour s'amusoit alors à mille jeux différens : une partie formoit des danses vives & voluptueuses, dont Loris fait une description que nous devons supprimer.

L'aimable nymphe Courtoisie appercevant l'amant, vient à lui, le prend par la main, & le fait entrer dans la danse. Déduit, avec sa bonne & douce amie Lyesse, qu'il caresse à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de son bal à l'amant.

Amour, ce charmant & malin enfant, ne dansoit pas ; il se contentoit d'agiter doucement

ses aîles, aux sons des pipeaux & des musettes; de tems en tems il jetoit les yeux sur deux arcs & sur deux faisceaux de flèches, qu'un beau jeune bachelier, nommé Doux-Regard, tenoit à portée de ses mains. Les cinq flèches que Doux-Regard portoit dans sa main droite, étoient légères, polies, leur pointe étoit d'or; la plus brillante de ces flèches se nommoit Beauté, la seconde Simplesse, la troisième Franchise, la quatrième Compagnie, (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être lancée bien loin, & que rarement elle fait des blessures profondes); la cinquième se nommoit Beau-Semblant: Loris dit que souvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puissent Amour & Déduit, ces deux jolis amis rassemblés, préserver nos lecteurs des cinq cruelles flèches que le bachelier Doux-Regard portoit dans sa main gauche! La première de ces flèches noires, armée d'un fer sanglant & rouillé, se nommoit Orgueil, la seconde Jalousie, la troisième Honte, la quatrième Avarice, la cinquième Désespérance.

L'amant fait le portrait de plusieurs nymphes de la cour d'Amour, qui dansoient avec lui: ces charmantes nymphes étoient, Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Jolivété, & l'aimable Courtoisie dont il tenoit la main.

Le bal étant fini, l'amant s'enfonce dans les bosquets du verger, pour en admirer les beautés; mais Amour & Doux-Regard le suivent sans qu'il s'en apperçoive; &, le voyant arrêté près d'une touffe de rosiers, s'approchent doucement, & se cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaisses & touffues d'un figuier. Une des roses, qui sembloit n'attendre pour s'entr'ouvrir, que les rayons du soleil & le souffle caressant du zéphir, une de ces roses .... hélas! telles que l'imagination nous les a peintes, & me les peint encore, une rose naissante arrête & fixe les desirs & les regards de l'amant. Il oublie tout pour l'admirer; il ne voit, il n'est occupé que d'elle; à peine s'apperçoit-il des flèches dont Amour lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire, se plaint; & les cinq flèches d'or ont déja pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour & Doux-Regard rient ensemble, d'un air malin, en voyant le pauvre amant retirer le fust des cinq fleches, dont les pointes restent dans son cœur. L'amant paroît prêt à mourir des coups qu'il a reçus; l'instant d'après il se ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la rose; des ronces entrelacées s'opposent à ses efforts, & lui font mille nouvelles blessures. Amour en a pitié; mais la pitié

de

de ce méchant enfant, n'eſt preſque toujours ſuivie que de quelque nouvelle malice; il lance à l'amant une ſixième flèche: cette flèche, nommée Beau-Semblant, eſt trempée dans un baume doux & ſalutaire, qui calme un peu la douleur des premières bleſſures. Amour & Doux-Regard ſe découvrent alors, & s'approchent de lui : « *Vaſſal*, dit Amour à l'amant, *vainement* » *eſſayerois-tu maintenant de me fuir; rends-moi* » *hommage: je ne reçois que celui des loyaux* » *amans!* » A ces mots, celui-ci tombe à ſes pieds: Amour reçoit ſes mains dans les ſiennes; le baiſe ſur la bouche, comme ſon vaſſal-lige; & ce baiſer porte la vie, la chaleur & l'eſpoir dans le cœur bleſſé de l'amant.

Nous paſſons un épiſode qui, quoique agréablement écrit, nous paroît inutile, n'étant qu'un récit de l'erreur, de la paſſion & de la mort de Narciſſe, que Loris imite d'Ovide.

L'amant, quoiqu'il ſente la pointe des ſix flèches dans ſon cœur, ſe trouvant ſoulagé par le baume que porte celle qui ſe nomme Beau-Semblant, finit par dire:

D'une part m'oingt, d'autre me cuit;
Ainſi il m'aide, ainſi me nuit.

Amour, content de la ſoumiſſion de l'amant, achève de ſe l'aſſujettir, en ſe ſervant d'une

petite clef d'or pour fermer ſon cœur, afin que les pointes de ſes flèches ne puiſſent plus en être arrachées: il lui fait alors une très-longue leçon ſur les moyens de réuſſir à la conquête de la roſe. Ces leçons, c'eſt un véritable art d'aimer; & pluſieurs des traits qu'il raſſemble, ſont imités de l'Art d'aimer d'Ovide; quelques autres ſe reſſentent un peu du mauvais ton d'un ſiècle où le goût & la galanterie n'étoient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laiſſer l'amant à lui-même, Amour le conſole, en lui diſant qne ſon abſence ne ſera qu'apparente, qu'il ne ceſſera pas de veiller ſur lui, & qu'il le laiſſe ſous la garde de Doux-Penſer, de Doux-Regard, & de Doux-Parler.

L'amant eſt très-affligé du départ apparent de ſon nouveau maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante roſe. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverſer la haie qui l'en ſépare, il voit un jeune homme d'une phyſionomie douce, prévenante & modeſte, dont la main écarte les ronces, ouvre un paſſage, lui fait ſigne, & l'appelle près du roſier. Ce jeune homme, c'eſt Bel-Accueil, fils de Courtoiſie; il permet à l'amant d'approcher plus près de la roſe, mais il lui défend de la cueillir, & même d'en oſer montrer le deſir coupable.

L'amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre; il ose même avancer une main téméraire vers la rose; mais à l'instant un monstre hideux nommé Dangier, s'élance avec fureur, & chasse Bel-Accueil & l'amant hors de la haie, qui se referme aussitôt.

Bel-Accueil s'enfuit en tremblant; & l'amant désespéré se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante rose. Une grande dame dont l'air est noble, & dont les regards sont perçans & sévères, s'avance vers lui, met sa main sur sa tête, & commence à s'exprimer fortement contre dame Oiseuse, contre Déduit & son verger, & bien plus encore contre Amour, la Rose, Bel-Accueil & Beau Semblant; cette Dame s'appelle Raison. A peine l'amant l'écoute-t-il, & daigne-t-il lui répondre.

Sy répond l'amant à rebours
A Raison qui lui blâme Amours.

Raison, indignée de la distraction & des réponses de l'amant, ne tarde pas à le quitter. Amour se rend visible un moment, & propose à son vassal d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête & prudent qu'on nomme Amy. L'amant court à lui, lui peint les tourmens qu'il

endure ; il ouvre fon fein, & le lui fait voir percé par les fix flèches d'Amour. Amy calme fon défefpoir, & lui confeille de retourner près de Dangier, & de chercher à l'adoucir par fon repentir, par fes larmes, & par les promeffes les plus facrées de ne s'approcher de la Rofe qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'amant avec les reproches & les menaces les plus vives. Amy joint fes prières à celles de l'amant. Franchife & Pitié, deux nymphes douces, aimables & perfuafives, achèvent d'adoucir Dangier qui pardonne enfin à l'amant, qui fe retire, & qui le laiffe entre les mains de Bel-Accueil caché jufqu'alors, & qui, reprenant l'amant par la main, le fait rapprocher de nouveau de la Rofe. L'amant croit la voir encore embellie ; il foupire, il l'adore ; il ferme un inftant les yeux, comme étant ébloui par fes charmes ; il les rouvre pour l'admirer de nouveau : fon cœur palpite, fa bouche eft entr'ouverte, fes foupirs font brûlans ; il demeure éperdu.

Vénus faifoit alors planer fes colombes fur le bofquet embelli par le rofier. Elle fixe fes regards fur l'amant ; bientôt elle eft attendrie. A fes beaux cheveux, à fon teint coloré par la jeuneffe, au feu qui brille dans fes yeux, elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle

adore; elle le prend ſous ſa protection, le conduit près du roſier, baiſſe la branche qui ſoutient & qui nourrit la Roſe : les lèvres de l'amant impriment un baiſer brûlant ſur les feuilles de cette branche; elles y reſtent collées, & la Roſe paroît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais hélas !.... un cri rauque trouble ce moment délicieux; c'eſt le déteſtable Malebouche (*Médiſance*) qui vient d'appercevoir l'amant. A ce cri terrible, Vénus remonte ſur ſon char; & ſes colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

Trois autres monſtres, Peur, Honte & Jalouſie accourent en hurlant, au cri de Malebouche. L'amant tombe évanoui de douleur au pied du roſier; & les quatre monſtres l'entraînent, dans cet état, avec Bel-Accueil, juſqu'à l'antre où Dangier veille ſans ceſſe, & d'où ce nouveau monſtre s'élance avec fureur.

Sur le champ, tous les cinq ſe réuniſſent pour élever une forte tour, où l'aimable Jouvenceau & Bel-Accueil ſont renfermés couverts de chaînes. De vaſtes & profonds foſſés ſe creuſent autour de cette tour; & l'amant déſeſpéré ne revient à lui que pour ſe trouver entre des roches eſcarpées, couché ſur des épines longues & cruelles qui lui déchirent les flancs ! Baigné de pleurs, il élève des vœux inutiles, &

meurt, à chaque instant, de regret & de douleur, pour renaître l'instant d'après plus malheureux encore.

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du Roman de la Rose. Nous désirerions bien que l'esquisse que nous mettons sous les yeux des lecteurs, pût suffire pour leur faire apprécier la poésie facile, agréable, souvent harmonieuse, & l'invention de Guillaume de Loris; nous osons les prier de penser que ces sortes d'allégories, qui ne seroient plus supportables dans notre siècle, furent très-utiles dans le milieu du treizième; elles commencèrent à donner le goût de la véritable poésie; elles apprirent aux Auteurs l'art de peindre & d'embellir leurs tableaux par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260, son ouvrage, cher à la Chevalerie comme aux dames de ce tems, resta renfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques peu nombreuses de ce tems. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, & dans cette cour où la galanterie portée jusqu'à la licence devint aussi malheureuse qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'ouvrage de

Guillaume de Loris, & continua son poëme de la Rose, mettant en action les mêmes personnages allégoriques que Loris avoit inventés.

Nous nous garderons bien d'abuser de la patience de nos Lecteurs par l'extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meun composa sans verve & sans grace, en se traînant (comme nous l'avons déja dit) sur les traces de son aimable prédécesseur.

Jean de Meun joint quelques nouveaux personnages aux premiers; il fait intervenir dame Nature, qui tient souvent & longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, & quelquefois obscènes: il tâche d'y mêler quelques actes de Chevalerie, en faisant combattre les uns contre les autres les personnages de Loris, & ceux qu'il imagine: il fait former en règle le siège de la tour où Bel-Accueil est détenu prisonnier. Vénus, Amour, Constance & Chaud-Desir remportent enfin la victoire; & la charmante Rose reste sans défense.

Nous ne pouvons absolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long poëme. Le lourd & maussade Auteur y fait une longue description de la Rose; & plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions absurde d'employer pour l'une

la ſavante plume du célèbre Winſlou; & nous n'avons jamais touché les crayons du licentieux peintre d'Arezzo, qui nous ſeroient néceſſaires pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc. Ce poëte, indigné, comme nous le ſommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meun avoit inſulté ce Sexe enchanteur, l'ornement, l'ame & le conſervateur de la félicité la plus pure; Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un Poëme intitulé le Champion des Dames : les muſes parurent vouloir l'en récompenſer par une nouvelle faveur. Ce Poëte paroît être le premier qui ſe ſoit ſervi des rimes redoublées & entremélées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire & pluſieurs autres Poëtes aimables ſe ſont ſervis, depuis, avec tant d'harmonie & de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable Jean de la Fontaine de Château-Thierry, publia à Montpellier un poëme à l'imitation du Roman de la Roſe, intitulé : *La Fontaine des Amoureux de Sciences.* L'alchimie faiſoit grand bruit alors; & les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avoient preſque également exalté la tête des poëtes, & celle des chercheurs de la pierre philoſophale. Celui-ci conte, en vers paſſables pour ce tems, qu'il s'endort dans un verger, & qu'il voit en ſonge deux belles dames, nommées l'une *Raiſon*, l'autre *Connoiſſance.* Elles lui diċtent les procédés

qu'il faut suivre pour parvenir au grand-œuvre. Il finit son poëme, dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meun que Guillaume de Loris, par ces deux vers françois, & les deux vers latins qui les suivent.

Tout l'art qui est de si grand prix,
Peut être en ces deux vers compris:

Si fixum solvas, faciasque volare solutum,
Et volucrem figas, faciet te vivere tutum.

Nos Lecteurs un peu instruits, s'appercevront sans peine que le *Marino* a pris l'idée de son poëme de l'*Adone*, dans le Roman de la Rose. Ce sont sans cesse mêmes allégories, mêmes êtres métaphysiques, personnifiés. Malgré toute la reconnoissance que les lettres Françoises doivent aux lettres Italiennes depuis François I, nous nous croyons en droit de rappeller ici que les poëtes Italiens en devoient beaucoup aux auteurs François du treizième siècle. L'Arioste n'a point dédaigné de s'emdarer, dans son *Orlando Furioso*, de plusieurs traits de Tristan de Léonois. La fureur de Roland, la coupe enchantée, plusieurs combats & situations, semblent être calqués sur notre ancien Roman. Mademoiselle de Scuderi crut avoir les mêmes droits sur le poëme de la Rose; & ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit son Roman de Clélie, qui fit un tort momentané à l'esprit de la nation, dont le goût commençoit à s'épurer. Molière, heureusement, en attaquant ce ridicule, prévint ses imitateurs.



PIERRE DE PROVENCE, ET LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES,

D'après une très-ancienne édition tirée de la Bibliothèque du Roi.

DEPUIS long-tems une Dame que toutes les Muses ont enrichie de leurs dons, & qui, sans y prétendre, règne en souveraine sur les esprits & les cœurs de sa société, demandoit l'Extrait de Pierre de Provence. L'auteur de celui-ci pouvoit-il se refuser à lui obéir?

PEU de tems après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit

des lois à la Provence, & faisoit louer sa sagesse & bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisoit les délices du comte & de la comtesse. Ce fils, en naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au prince des apôtres, il portoit pour armes les attributs de son saint patron; & des clefs peintes sur son bouclier, ou brodées sur une riche tunique, lui servoient de devise & de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu: la démarche altière, & la plus vive émulation, annonçoient en lui un héros naissant. Le comte & la comtesse ayant appellé dans leur cour les princes de leur sang, & les Chevaliers les plus distingués de leurs états, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre: & pour une ame bien née, une pareille couronne a presque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de blessures honorables qu'il avoit reçues en portant, pendant quarante

ans, la bannière de ſon ſouverain, admiroit Pierre; &, les entrailles émues pour lui comme pour ſon propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inſpirer à la jeuneſſe.

Sire Pierre, lui dit-il, il eſt des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune prince & de damoiſel. A peine avez-vous reçu l'ordre de Chevalerie, que les palmes de la victoire & de l'honneur vous ſont acquiſes; mais ce ne ſont encore que les prémices de celles que vous devez remporter. Maiſon, careſſes paternelles, ne ſont déja plus *ſortables* pour vous. C'eſt en allant chercher les grands haſards belliqueux & les douces fortunes d'amour, qu'un brave Chevalier parvient à rendre ſon nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce Chevalier Italien vanter la valeur & la courtoiſie qui règnent dans la cour de Naples, & les charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume? Les princes les plus illuſtres & les plus braves de l'Europe travaillent à mériter ſa main. C'eſt à cette cour que votre vieux ſerviteur voudroit vous voir porter vos pas; c'eſt-là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur, & le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous ſignaler. En cachant quelque

tems votre haute naiſſance, peut être obtiendriez-vous de votre bras & de l'amour ſeul, la belle Maguelóne.... Ah ! mon cher Caſtellanos, s'écria le prince en l'embraſſant, que ces conſeils ſont dignes de vous ! Je n'attendois que le moment d'être armé Chevalier pour aller chercher les grandes aventures ; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la princeſſe de Naples, s'eſt gravé dans mon cœur en traits de feux : je brûle du deſir de voler à Naples ; mais comment eſpérer d'en obtenir la permiſſion d'un père & d'une mère trop tendres, dont je ſuis l'unique eſpérance ? — Oh ! vraiment, dit le vieux Chevalier, je penſe bien que le comte, le cœur bien ſerré, & la comteſſe fondant en larmes, vous refuſeront dans le premier moment ; mais ils ne pourront bientôt réſiſter à vos inſtances, & à la voix de l'honneur qui leur preſcrira de vous permettre de marcher ſur les traces de vos aïeux, & d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du ſang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre ſuivit dès le lendemain les conſeils du vieux Chevalier. Tout ce que Caſtellanos avoit prévu précéda la permiſſion qu'il reçut enfin de ſon père & de ſa mère, ſous la con-

dition toutefois de revenir le plus tôt qu'il lui seroit possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer & d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la cour de son père, après avoir reçu sa bénédiction, & trois riches anneaux que lui donna la comtesse sa mère, en l'embrassant & le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples, & sut, en arrivant, que le roi Maguelon avoit fait proclamer un tournoi, pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la Marche d'Ancône & de Spolette. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournoi, l'usage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé & monté comme tout Chevalier devoit l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, & de la grace avec laquelle il manioit son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naples s'y rendit avec toute sa cour, & se plaça sur son balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un Chevalier Espagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entr'eux. Le second Chevalier qui se présenta perdit les étriers, & laissa

tomber ſa lance ſans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement ſur la pouſſière. Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges la lui diſputèrent : Caprana, piqué de la mauvaiſe foi du Chevalier, refuſa de jouter une ſeconde fois, & monta ſur le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant oſé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, & qu'il la ſoutiendroit contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui ſentoit que la ſympathie lui parloit en faveur de Caprana, réſolut de punir celui qui prétendoit abuſer de ſa retraite; mais il lui vit renverſer deux autres Chevaliers, avant qu'il pût ſe mettre ſur les rangs.

S'étant enfin préſenté contre le Chevalier qui, fier de ces deux victoires, ſe promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples, dès la première atteinte il fit rouler l'homme & le cheval ſur la pouſſière; & après avoir ſalué reſpectueuſement la cour & les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers ſe préſenta pour la lui diſputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, & les

acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son casque; & l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse & sa beauté donnèrent de la surprise & de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, & se fit un honneur de le présenter au monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la princesse sa fille, pour recevoir de sa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impression de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone, & pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent brillans dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux : à peine Maguelone put-elle poser la couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre; Pierre éperdu la baissa jusques sur les genoux de Maguelone; &, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer son nom & sa naissance : Pierre répondit, avec modestie

destie, qu'il n'étoit qu'un jeune & pauvre Chevalier François, & qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : *C'est bien dommage!....*
» Ah! dit le bon roi, noblesse & modestie vont » si bien ensemble, que je soupçonne ce Che- » valier de nous cacher qu'il est du plus haut » lignage; mais je ne l'en estime que plus : » mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses » faits que du nom de ses pères; & tout an- » nonce en lui gentillesse & haut courage. « Pierre, qui ne put donc être connu que par sa devise, & le surnom de Chevalier aux clefs, se retira respectueusement, avec son prix, dans l'humble asyle qu'en arrivant il avoit choisi.

Pierre sentit un secret plaisir à se trouver seul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande passion, les ombres de la nuit plaisent aux amans.

Pierre se livroit tout entier à ses douces rêveries, sans oser espérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à se rappeler ses traits & sa valeur. Cependant la jeune princesse éprouvoit le même sentiment : tous deux soupiroient; & l'amour, vainqueur du sommeil, faisoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut se défendre;

ce sont ceux où les projets & les espérances ne sont point encore troublés par les réflexions. Hélas! ces réflexions cruelles sont des maux inévitables que l'amour mêle avec ses faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa cour. Maguelone de son côté pensa, en soupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avoit acquis par sa valeur.

En effet, ce prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la cour; & ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, & va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit elle, de tant de braves Chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, & qui brûlent de signaler leur force & leur adresse? Il y a trois jours que vous fîtes pro-

clamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom? — En disant cela, la charmante princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, & lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur & sa jeunesse. Eh! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore (1)? — Oui, ma chère fille, dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte; je te laisse la maîtresse de tout; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. — A l'instant, il fait réveiller le grand-sénéchal. Ce veillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légérement vêtue, & il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui fait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant & lui serrant doucement la main; & il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil,

(1) L'Auteur pense & sent comme Maguelon.

font préparer leurs chevaux, & se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appeloit à la gloire, & bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune & belle princesse ne fut si courte, & cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans & des roses de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char & ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de tems qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute essoufflée, en lui disant tout bas : — Eh! bon Dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille? je ne vous vis jamais éveillée si matin; & cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames? — Ah! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire. —

La princesse étoit déja sur son balcon; & les Chevaliers qui se disposoient à combattre, accou-

toient de toutes parts; mais qui pourroit précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau destrier, & s'étoit emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asséyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame; & pour Maguelone, qui ne veut déja plus douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, & pour rompre en son honneur la première lance!

Le courage, la force, l'adresse & l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers chevaliers qui se présentèrent; & les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. — Oh! pour cette fois, sire Chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs; dès long-tems je ne vis Chevalier plus brave, plus modeste & plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon palais, & que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. — Pierre ne

put désobéir à des ordres pareils, & qu'un regard de Maguelone rendit bien plus sacrés & plus doux. Sautant légèrement à terre, & délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; & Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre!... Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; & la belle princesse, distraite, glissant sur la dernière marche, seroit tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée, lui servit de prétexte pour l'enlever & la porter sur son chariot à côté du roi son père, qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette

tour, qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il fît admirer sa grace & sa légéreté dans les danses vives & légères de son pays natal, les mêmes applaudissemens se faisoient entendre : mais il n'étoit sensible qu'à ceux qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette ; mais que bientôt il devient grand, & ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit ; déja le sommeil ne fermoit plus ses yeux ; déja les ombres de la nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation & multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; & toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embrassa, la questionna ; & voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osoit découvrir, la tendre nourrice redoubla ses instances ; & Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jettant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sévère, & finit par ne parler que comme une mie bien tendre & bien foible. — Tu vois,

chère nourrice, à quel point il m'eſt important de ſavoir quelle eſt la naiſſance du Chevalier aux clefs, lui dit Maguelone : crois que mon cœur eſt aſſez noble, aſſez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, ſi ce Chevalier n'eſt pas digne de ma main. Toi ſeule tu peux éclaircir le myſtère qu'il nous fait de ſa naiſſance; & je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice réſiſta peu; ſes remontrances étoient épuiſées ; le Sire Chevalier aux clefs lui paroiſſoit charmant; tout en diſant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit ſans ceſſe: Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger; & les premiers rayons du ſoleil brilloient déja, lorſque la nourrice ſortit de ſa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, & à l'engager à lui découvrir ſon ſecret.

Elle ſavoit que le Chevalier aux clefs ne manquoit pas, tous les matins, de ſe rendre à la grande égliſe. Elle y alla, bien enveloppée dans ſa mante, & l'attendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuſe, commençoit toujours ſa journée par le culte que la religion nous enſeigne. Il avoit tous les deſirs de l'amour, mais il n'en diſtinguoit aucun; cet amour étoit ſi pur, ſi loyal,

qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût en être offenſée; & c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone ſenſible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'égliſe, reconnut facilement la nourrice, & lui rendit honneur comme à celle qu'il ſavoit être chère à Maguelone. La nourrice le ſalua d'un air doux & riant; & le petit nombre & l'eſpèce des gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté: — Sire Chevalier, lui dit-elle, j'ai *grand' merveille* que vous teniez toujours votre état & votre naiſſance ſi ſecrets; tout annonce que l'un & l'autre ſont illuſtres: mais le roi, qui vous eſtime tant, & madame Maguelone, qui deſire ſi vivement de ſavoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche? J'aimerois bien à ſatisfaire la curioſité de ma chère fille Maguelone, ſi vous vouliez vous confier à moi.... Pierre reſta long-tems penſif. — Ah! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, & à tous ceux qui montrent quelque intérêt à ſavoir mon nom, & ſur-tout à la belle Princeſſe Maguelone, celle de tout le monde à qui je deſire le plus d'obéir. Puiſque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'eſt

que tous mes proches sont nobles, & que ma naissance est illustre: daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserois présenter à si haute dame qu'elle est. — Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Éblouie de ce riche don, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone, qu'elle alla rejoindre en diligence. — O ma fille! lui dit-elle en l'abordant, qu'il est gentil ce Chevalier; que son maintien est sage; que son parler est doux; que son noble cœur est généreux! Tenez, voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, & que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres. — Maguelone rougissant, & bien doucement émue, considère l'anneau: Eh bien! nourrice, lui dit-elle vivement, croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme? Certes il ne peut venir que de bien noble créature & de haut baron. Ah! chère nourrice, je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. — La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait si promptement dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances; mais Maguelone ne pouvoit déja plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baisa mille fois, le cacha dans son beau sein, en disant: Bonne & chère

nourrice, ou j'aurai le Chevalier aux clefs, à seigneur & époux, ou close nonnain me réduirai-je. — *Restreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle; cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à céler. Le tems, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons. —

Maguelone eût bien desiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître dans son cœur. La réflexion & la crainte la lui faisoit paroître trop légère: l'amour la forçoit à s'y livrer. Nous verrons,.... se répétoit-elle sans cesse.... Ah! oui.... nous verrons.... Si le Chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faisois pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté: car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne nourrice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah! dieux, si c'étoit par l'ordre de sa charmante maîtresse! Las! malheureux, reprenoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi?.... Bien combattu, bien agité par toutes ces idées; Pierre brûloit, languis-

soit, & n'imagina de soulagement à ses maux que de chercher, que de parler, que d'attendrir la bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne & fidelle nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit peut-être, eut soin le lendemain, en passant à la vue du prince, de diriger ses pas vers les appartemens les plus solitaires du palais. Pierre la suivit de loin, & bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée. — Ah! chère dame, lui dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche; & ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en pâlissant, comment votre message a-t-il été reçu? — Trop bien pour notre repos, répondit la nourrice. Oh! que vous êtes dangereux, vous autres Chevaliers Gaulois! Ma pauvre chère maîtresse, jusqu'ici n'avoit souci que de ses affiquets, son petit chien & ses oiseaux; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, & de l'empêcher de clore l'œil? Ah! sainte Vierge, que seroit-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant par le monde, ou si vous étiez aussi volage que le sont les Chevaliers de votre pays? — Mille sermens proférés avec

candeur par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée, rassurèrent la nourrice; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom & l'aller apprendre à sa maîtresse : — Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit & ne peut se faire qu'à ses pieds; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays & mes proches, & dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie. — En disant ce peu de mots avec feu, il passoit au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en feroit le même usage. La nourrice le regardant fixement, lui dit : — J'aime à vous croire; mais si folle espérance ou desir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous servir. — Pierre renouvella ses sermens avec tant d'ardeur & de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée, & lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir & de reconnoissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

— Noble & chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit, & qu'elle venoit de réveiller, ou le Chevalier aux clefs seroit un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable & le

plus amoureux de ceux de ſon âge & de ſon état: il vous envoie ce ſecond anneau: mais il perſiſte à ne vouloir ſe déclarer qu'à vous. — Ah Dieu! que vois-je? s'écria Maguelone, en conſidérant ce ſecond anneau; ah! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me ſembler en ſonge que le Chevalier m'offroit lui-même; & dans le même tems, une voix ſembloit me dire: *Maguelone, celui-ci ſera ton époux & ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes ſoins, chère nourrice, ſi tu peux me procurer le moment de le voir & de lui parler? — Et en diſant ces mots, elle paſſoit les deux anneaux dans ſes doigts, & les couvroit de mille baiſers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'égliſe, eſpérant d'y voir arriver la nourrice: ſon eſpérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt ſous ſa mante. — Que fait la belle Maguelone? lui dit-il. Hélas! comment ſuis-je en ſa grace? — Noble Chevalier, répondit la nourrice, oncques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous; car, par votre proueſſe & beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus noble & de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux; elle les porte pour l'amour de vous. Elle conſent à vous voir & à vous parler ſeule à ſeul; & moi-même je conſens que vous lui parliez à votre plaiſir: mais

jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la nobleſſe de ſi haut état, qui doit priſer la vertu par-deſſus toutes choſes. — La réponſe de Pierre fut de ſe jetter à genoux, d'étendre ſes bras vers l'autel, & de prendre le ciel à témoin que ſa ſeule penſée, ſon ſeul deſir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus ſacrés & les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en ſoupçonnant Pierre après un pareil ſerment. (Hélas! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence.) Elle n'héſita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui diſant de ſe trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après ſon dîner, & dans le tems où, ſelon l'uſage de l'Italie, on fait la ſieſte. Pierre, le cœur plein de cette douce eſpérance, ne fut pas un inſtant du reſte du jour & de la nuit ſuivante ſans être occupé de ſon amour; mais on oſe bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût bleſſer la religion de ſon ſerment. Le moment heureux & ſi deſiré où l'aimable Pierre entra d'un air reſpectueux & timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux amans. L'un & l'autre, les yeux baiſſés & les joues brillantes du plus vif incarnat, reſtèrent quelques momens en ſilence.

Maguelone enfin le rompit. — Seigneur, dit-elle au prince Provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, & quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée; votre réponse seule pourra la justifier. — Pierre, fléchissant un genou: — Croyez, noble & excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté & de toutes les vertus & perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père & de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer & vous servir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, & ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, & qui ne peut finir qu'avec elle. — Ah! que Maguelone devint belle en ce moment! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre! & qu'elle sentit vivement le bonheur pur & parfait de ne plus trouver entr'elle & l'amant adoré qu'une noble & douce égalité! — Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince & Chevalier loyal,

vous

vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne! Voyez en moi, *là toute votre Maguelone*, qui, maintenant, vous fait maîtresse de son cœur & de son sort. Je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillé, qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant : Mon bel ami & noble époux, par cette chaîne, je vous mets en possession de l'ame de celle qui, comme fille de roi, vous donne loyalement sa foi. — Aussi tôt elle baisa doucement l'heureux Pierre, en signe de foi & de mariage. Pierre, transporté d'amour & de reconnoissance, embrassa ses genoux; & lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, & reçut de plus le plus tendre baiser que l'amour & l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenoit pas d'aise de voir sa chère fille & son charmant époux si tendres, si bien appris, si modestes. — Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens; & vous, seigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, jusqu'aux cérémonies du mariage,

l'honneur de celle qui tant débonnairement, & avec amour & simplesse, vous donne sa foi. — L'un & l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer, quelquefois, des momens d'entretien en sa présence; & (ajouta Maguelone) pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur serment, & l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre, plus respectueux, chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur; & dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissoit presque dans Rome, de la même puissance & des richesses des anciens dictateurs; & qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer; mais

Pierre, animé par les regards de Maguelone, & piqué secrettement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chute, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours; & Pierre étoit près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle qui l'avoit armé Chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de Chevalerie, & depuis trois mois le Chevalier aux clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice; & l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc; & Pierre mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, & le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoissance, & se faisoit un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se

renfermer dans ſon appartement ; &, craignant d'être reconnu par ſon oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit ſuivante. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême qu'il ſe vit forcé de prendre ce parti ; mais craignant un éclat qui pouvoit compromettre l'honneur de Maguelone, & ayant paſſé d'ailleurs de beaucoup le tems où ſa promeſſe le rappeloit près de ſon père, il alla trouver la nourrice de la princeſſe, & la pria de faire approuver à Maguelone les raiſons preſſantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette princeſſe étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre ſe retirer de la lice, la nourrice alarmée, & les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du meſſage du prince, & du parti qu'il ſe trouvoit obligé de prendre. La première expreſſion de la douleur dont Maguelone fut ſaiſie, fut de s'écrier : *Ah ! Pierre ! ah ! Pierre ! je mourrois ſans vous.*

Le don de ſon cœur & de ſa foi, la terreur qu'elle eut lorſque le roi ſon père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la ſanté de Ferrier pour l'unir à ſon ſort, l'idée cruelle de ſe ſéparer d'un époux qu'elle adoroit, & dont la tendreſſe, la loyauté, la timide modeſtie même, étoient toujours celles d'un amant : tout fit une impreſſion ſi vive & ſi forte ſur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de ſuivre

celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte point la nourrice; elle envoie chercher secrettement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres; le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade, sa nourrice la couche, la croit endormie, se retire; & Maguelone se relevant aussi-tôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques pierreries; & couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval; & tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, & s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, & soupiroit de voir cette belle princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls & à la fatigue de cette marche pénible. De tems en tems il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, & quelquefois Maguelone saisissoit ce moment pour reposer sa tête, la penchoit & l'appuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien tendres, les consoloient de la fatigue qu'ils essuyoient, & leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois; & Pierre, qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, & d'y tenir Maguelone

cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée, & l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment ! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, & des périls auxquels elle s'exposoit pour lui ! Mais quelle marque de reconnoissance plus forte pouvoit-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à son serment ! Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois ; & dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, & marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de péril, & d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savoit être spirituelle, aimable & magnifique, commençoit à faire briller la joïe dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres amans se plaisoient à se rappeler

mutuellement le commencement de leurs amours: quelque careſſe innocente étoit toujours le prix du tourment qu'ils ſe plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baiſoit la chaîne qu'il avoit reçûe de Maguelone, & Maguelone, tirant un petit ſantal rouge qui renfermoit ſes riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impreſſion qu'ils avoient faite tour à tour ſur ſon ame. Le prince s'appercevant cependant qu'elle avoit beſoin de repos, arrangea des rameaux & des gazons pour lui former une eſpèce de lit; mais il avoit trop bien joui du plaiſir de tenir ſa tête ſur ſes genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore ſur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, & le ſommeil le plus profond s'étoit emparé de ſes ſens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laiſſoit entrevoir; ſa bouche entr'ouverte à la fraîcheur, laiſſoit voir l'émail brillant de ſes dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels tranſports! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? & ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur & de la loyauté ſur Arbriſſel même? Pierre, pour ſe diſtraire un peu, s'amuſoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. Ah! que cette chaîne, ſe diſoit-il, eſt bien le ſymbole de celle que mon cœur portera toujours! Il avoit de même admiré les

trois anneaux, dont le présent qu'il en avoit fait contribuoit à son bonheur : hélas ! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funestes. Il venoit de les renfermer dans leur santal rouge, & les avoit posés sur le gazon à côté de lui. L'instant d'après un épervier qui poursuivoit un bouvreuil apperçoit ce santal, le prend pour l'oiseau, s'abaisse & l'enlève. Ses serres percent le santal ; il veut en vain s'en débarrasser, & va se poser sur une roche voisine. Pierre, qui sait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son manteau, y porte sa tête sans la réveiller, & vole vers cette roche pour reprendre le santal : mais l'oiseau, qui n'avoit pu s'en débarrasser, s'envole & va se poser sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuit encore ; l'oiseau vole de buissons en buissons, de rochers en rochers. Le malheureux prince, toujours prêt de l'atteindre, le poursuit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigne de celle qu'il adore ; il parcourt toute la longueur du vallon : il arrive ainsi jusques sur le bord de la mer ; il espère être à la fin de ses peines : mais l'épervier s'élève, & va s'abatre dans une île éloignée de près de deux cents pas, où tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le santal ; & Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère

du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage; il y saute, se saisit d'un aviron, & avance vers l'île: malheureusement, un courant rapide entraîne la barque. Tout à coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer; & bientôt le malheureux prince voit disparoître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fût emparé de lui, sans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres. » *Biau chier* Dieu, disoit-il, abandonnerez-vous » la belle Maguelone? Las! chétif & déloyal que » je suis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père, » là où elle étoit tenue tant doucement & ri- » chement, pour l'abandonner seulette au fond » d'un bois. O! benoîte & glorieuse Vierge » Marie, gardez Maguelone de tout encombre » & déshonneur! Vous savez bien, dame bénie » par-dessus toutes, que en notre amour n'y eut » jamais volonté désordonnée ni déshonnête? » Vierge pure, recours des affligés, sauvez » ma Maguelone aux dépens de mes tristes » jours! « C'est ainsi que Pierre prioit & se lamentoit sans craindre pour sa vie. La mer furieuse n'offroit à ses regards qu'une mort certaine; & quand même elle se fût appaisée, que pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle barque sans vivres, & sans oser espérer de pou-

voir aborder à quelque rivage? S'abandonnant à son malheureux sort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorsqu'un gros vaisseau qui portoit des croissans d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'apperçussent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer, & se fit amener Pierre. Cet officier étoit Arabe; & cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçoit envers les malheureux l'hospitalité dont elle avoit reçu l'exemple & le précepte de ses pères. L'air noble & la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant; la chaîne d'or qu'il vit à son cou & ses éperons dorés lui firent penser qu'il étoit Chevalier; il secourut, il essaya de consoler Pierre, & le conduisit près du Soudan d'Alexandrie, qui, frappé de sa beauté & du soin que la providence avoit pris de ses jours, le retint auprès de lui, & le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de graces, que l'amitié du Soudan redoublant de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissoient les premières charges.

Pendant ce tems, Maguelone avoit coûté bien des larmes au roi de Naples son père, qui, ne pouvant douter que le Chevalier aux clefs ne

l'eût enlevée, avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes & le plus grand nombre de ses Chevaliers à leur poursuite. Hélas! le bon roi eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, & jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres & des rochers, & de ce que les échos répondent seuls à ses gémissemens, elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur: elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages sacrés de sa foi; elle redouble ses cris, & le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où cet hennissement s'est fait entendre; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien. Ah! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui; si cet abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourut pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon: épuisée par la douleur & par la fatigue, elle se traîna vers les chevaux; & résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les délia de ses

mains, & tomba ſans connoiſſance ſur l'herbe : elle fût peut-être morte dans cet état, ſans le ſecours d'une pélerine qui traverſoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-tems elle connoiſſoit.

Cette pélerine, ſurpriſe de la magnificence des habits de Maguelone qu'à ſa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui ſouleva la tête, & la fit revenir. La pélerine fut bien attendrie lorſque Maguelone leva ſes beaux yeux ſur elle, & lui demanda par quel hazard elle ſe trouvoit dans cette ſolitude. « Belle » dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir » un vœu que j'avois fait au tombeau des ſaints » apôtres : j'en ſuis partie depuis trois jours ; & » je gagne les bords de la mer, dans l'eſpérance » d'y trouver une barque qui me conduiſe à » Gènes, où j'ai reçu le jour. »

Juſqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que ſon déſeſpoir. Son ame pure méritoit bien les ſecours céleſtes : un rayon d'eſpérance ranima ſon cœur ; & la religion, cette douce & ſûre conſolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame auſſi vivement épriſe ne pouvoit élever des vœux pour elle, ſans en élever auſſi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même ſa propre patrone qu'elle invoqua ; ce fut le prince des apôtres, dont ſon époux portoit le nom ; &

ſachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvoit ſe rendre à Rome, tout-à-coup elle ſe jette à ſon cou, &, les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine réſiſta quelque tems, ſe faiſant ſcrupule de troquer des vêtemens de bure & d'une toile groſſière, contre les riches habillemens de Maguelone: mais, vaincue par ſes inſtances, elle l'aida, comme elle le deſiroit, à ſe couvrir de ſa capeline & de ſon camail; & la conduiſant par un ſentier, elle la fit ſortir du vallon, & la mena juſqu'au chemin frayé qui conduiſoit à Rome.

Maguelone, animée par l'eſpérance qu'elle avoit de l'aſſiſtance divine, ſoutint la fatigue de deux longues journées; & s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital deſtiné aux pélerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ſes larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel, en lui demandant de lui rendre ſon époux, & de le lui rendre fidèle, fut longue & fervente! La foi, l'eſpérance remplirent ſon cœur; ſes larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères: elle ſe ſoumit aux décrets d'un maître & d'un père dont elle adoroit la

bonté, & jura dans ſon cœur de s'occuper uniquement à le ſervir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvella ſes prières & ſes vœux ſur le tombeau des apôtres : elle comptoit y faire une neuvaine; mais le troiſième jour, ayant apperçu le duc de Calabre ſon oncle dans l'égliſe, & craignant d'en être reconnue, elle ſe retira promptement dans ſon hôpital, d'où elle partit avant le jour, & gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-mortes, elle s'embarqua, & fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en ſortant de l'hôpital de Rome, avoit eu ſoin de ternir la blancheur de ſon teint & de ſes mains avec une infuſion de ſafran. Quelle eſt la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle eſt belle? La première eau tranquille l'en feroit ſouvenir ; & Maguelone ſe douta qu'une belle voyageuſe peut courir quelque riſque lorſque ſon état apparent n'en impoſe pas. Malgré ſon déguiſement, ſes beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide & modeſte princeſſe les tint baiſſés : enveloppée de ſa houppelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traverſée ; & dès qu'elle eut mis pied à terre,

elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne & sainte veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble & la beauté de ses traits : » Jeune pélerine, lui » dit-elle, à votre air, je vois que vous êtes » étrangère ; à votre teint, je présume que » vous êtes malade, & que vous avez besoin » de secours : suivez-moi, mon enfant ; ne vous » exposez point, à votre âge, à la galanterie » pétulante de nos Provençaux. Prévenir le » mal, servir son semblable, c'est accomplir la » loi du Seigneur au service duquel j'ai consa- » cré le reste de mes jours. — Ah ! ma chère » dame, s'écria Maguelone, en lui prenant la » main qu'humblement elle vouloit lui baiser, » vous êtes un ange tutélaire pour moi ; pre- » nez pitié d'une malheureuse Napolitaine que » bien des infortunes éloignent du lieu de sa » naissance. «

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison, partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la veuve que la princesse apprit que le puissant comte de Provence & son épouse régnoient sur ces belles contrées ; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs sujets, qu'ils en étoient adorés ; & que dans ce moment toute

la Provence partageoit la douleur & les alarmes de ses souverains. » Ils n'ont qu'un fils, continua » la veuve; & ce jeune prince, nommé Pierre, » unit les dons les plus parfaits de la nature, » aux vertus les plus pures & aux qualités les » plus brillantes d'un digne Chevalier. Hélas ! » ce prince est parti seul pour chercher les » grandes aventures; il devoit revenir dans un » mois, & près d'un an s'est écoulé sans qu'ils » en aient reçu de nouvelles. « Maguelone, en écoutant la veuve, versoit un torrent de larmes, & levoit les mains au ciel avec un saisissement dont celle-ci lui sut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pélerine alloit souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie, espérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendoient sur cette côte : mais, voyant que peu de vaisseaux abordoient dans ce port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté; elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaisseaux d'Italie, de l'Afrique & du Levant se rassembloient pour le commerce, étoit situé dans la petite île du port Sarrasin, à quelques lieues d'Aigues-mortes. Elle forma sur le champ le projet de s'y rendre; de se servir d'une

somme

somme en or assez considérable qui lui restoit, pour s'établir dans l'île Sarrasin ; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port ; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, & sur-tout de conserver sa virginité & son amour pour Pierre : sa confiance dans la providence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins ; & les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le comte & la comtesse de Provence vinrent visiter l'hospitalière, & la prièrent d'élever ses vœux au ciel, & de lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine quelle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs & des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front & dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son cœur ; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, & ranimoit un peu leur espoir : mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte & la comtesse s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongeoient leur séjour

dans un château qu'ils avoient dans l'île Sarrasin, pour être à portée de la voir, & de s'informer, de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoissance du sort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorsque des pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avoient pris, le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poisson un santal rouge qui contenoit trois riches anneaux, que le comte & la comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots, la comtesse s'évanouit, & ne reprit ses sens que pour jetter les cris les plus douloureux. Le comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage; ses larmes couloient malgré lui. Le grand-queux, qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'hospitalière avoit sur leur esprit, l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut: mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux! Loin de les rassurer, elle unit ses cris, elle mêla ses larmes à celles de la comtesse pendant quelques momens: mais bientôt s'élevant au-dessus de sa

douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire : Seigneur, leur dit-elle, ne déses-pérez point encore ; celui qui tira son peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils ; ne vous lassez point de prier ce Dieu des miracles & des miséricordes !... Les yeux de Maguelone sembloient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le comte & la comtesse, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vue si belle & si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance ; & le tems de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un & l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres ; & après avoir serré l'hospitalière dans leurs bras, & s'être recommandés à ses prières, ils retournèrent à Marseille.

Le tems des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essuyer, étoit presque écoulé ; le Ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation & de courage. Pierre en ce même tems, comblé de dons par le soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle, venoit d'en obtenir la permission de partir pour aller

passer quelque tems en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; & craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or & ses pierreries: les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples; & sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, & gagna sur la fin du jour un petit port où les Provençaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarrasin. Pierre fit son marché pour son passage & pour le port de ses barils; & le patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel sur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible & le vent favorable.

La navigation ne fut point troublée ; & Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches, & de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte & la comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, & qu'ils y auroient peut-être succombé, sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui desservoit un hôpital, & qui vivoit en odeur de sainteté. Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur ; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, & une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre, parcourut l'île ; & trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança jusques vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un

petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au-dessus d'elles, & qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappella l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, & cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la mollesse & la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, & dura si long-tems, qu'il n'entendit point les cris éloignés des mariniers qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais & favorable s'étant élevé, le patron qui craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager Levantin étoit encore à terre; il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrasin. Le patron embarrassé des neuf barils appartenans au passager, & se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée en en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservoit; & ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux, & vit avec surprise les richesses

qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce tems le malheureux Pierre, abandonné dans un petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, & n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horizon. Voir disparoître ses richesses n'étoit rien; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, & sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son âme, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; & dans cet état funeste, il eût bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs étant abordés par hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru & porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroissoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; &, pénétré de respect & de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'oc-

casion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrasin : & Pierre ayant repris connoissance, il le prévint qu'il alloit le déposer dans un hôpital où Dieu paroissoit bénir les soins de la sainte directrice qui s'étoit vouée au service des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puissant prince, ce brave Chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi son père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devoit un jour donner des lois. Non-seulement il se soumet à ce décret de la Providence; mais en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle, sans se laisser connoître de personne, & qu'il se privera volontairement du bonheur de revoir son père & sa mère, & de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés; & la tendre & fidelle Maguelone qui lui prodigue ses soins, ne reconnoît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie & la mort; & lorsqu'une foible

connoissance lui revint, les habits simples & grossiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ses yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, & palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie & sa vertu sévère lui faisoient un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-tems, la vit s'éloigner avec regret; & jetant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse, des graces de sa taille & de sa démarche : Hélas! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne se rappeloit jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes; & bientôt ses soupirs & ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit : elle en fut émue; & croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible l'entraîna près du lit du prince. Le soleil venoit de se coucher, la chambre étoit assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone s'assit à

côté de lui : — Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger ? — Ah ! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie ; & je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser. — Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le comte & la comtesse m'honorent de leurs bontés, & je réussirai peut-être à les adoucir.

L'un & l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, & Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

Ah ! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel. Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père & mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, sa beauté, ses vertus faisoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer ; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur : elle me donna sa foi ; je l'arrachai

des bras de son père, je l'enlevai d'une maison dont elle faisoit la gloire & le bonheur, & où le sort le plus brillant alloit la rendre heureuse. Ah ! madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité presque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, & de la laisser seule dans le fond d'un bois ?

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sentit en ce moment? Éperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire reconnoître, en lui racontant la malheurreuse aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, & craignant qu'un état pareil ne soit mortel pour Pierre, se contente de lui serrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court se précipiter aux pieds des autels; & la face contre-terre, elle rend grace à Dieu qui lui rend son époux.

Maguelone ayant passé toute la nuit en prières, commit le lendemain une personne de confiance pour prendre soin de Pierre. Elle envoya sur le champ acheter des voiles & des habits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet de son appartement. Lorsque tout fut préparé, déguisant plus

que jamais son visage & jusqu'à sa voix, elle se rendit auprès du prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. — Vous me paroissez, lui dit-elle, avoir assez de force pour vous lever, & pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, & duquel j'espère votre entière guérison. — Pierre obéit à ses ordres, & se mit en état de la suivre. Maguelone le conduisant par la main, le mena dans sa chambre, où tout respiroit la simplicité, & dont le seul ornement étoit un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel, & puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. — Ah! madame, s'écria Pierre, avec un transport au dessus de ses forces renaissantes, ah! Dieu, madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, & si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du comte, & que mon épouse est la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure aux pieds de cet autel: consolez mes proches qui ne me reverront jamais; & laissez-moi partir

pour m'aller confiner & finir mes jours dans les déserts de la Thébaïde.... — Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière; invoque le Dieu tout-puissant, & ne désespère jamais de la grace.

A ces mots, Maguelone laissant le prince interdit, & levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtemens. Elle efface les couleurs qui la défigurent; elle s'enveloppe de voiles brillans; &, telle qu'une créature céleste qui descendroit sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, & s'écrie : — Pierre ! Pierre ! cher & malheureux époux !... reconnois ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux !....

Nous croyons devoir terminer ici notre Extrait. L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre. Il restoit encore trois jours avant que le mois de son vœu fût accompli; Pierre les passa bien doucement, & toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il se rendit auprès d'un père & d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, & qui bientôt présentèrent sa main, jointe avec celle de Maguelone, à l'évêque de Marseille, qui bénit leur union. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Naples, revinrent suivis du bon roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfans; & la réponse

du ſoudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches préſens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.

Fin du ſeptième Volume.

650623



Digitized by Google

